

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 84 (1981)

Artikel: Jura, 13 siècles de civilisation chrétienne

Autor: Bandelier, André / Bregnard, Germain / Chappuis, Raymond

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684417>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jura, treize siècles de civilisation chrétienne

Un patrimoine mis en lumière par

André BANDELIER, professeur au Séminaire de français moderne de l'Université de Neuchâtel;

Germain BREGNARD, représentant CFF, Boncourt;

Dom Raymond CHAPPUIS, abbé du Monastère Saint-Benoît de Port-Valais, Le Dévol;

André CHEVILLON;

Yves CHRETIEN, professeur à l'Université de Genève;

Victor ERARD, professeur à l'Université de Fribourg;

Roger FLUECKI, professeur à l'Université de Porrentruy;

Ulrich GERBER, pasteur, Oberbalm;

Albin GRÜBER, directeur de la Fondation Abegg à Riggisberg;

Didier HELG, historien, Genève;

Claude LAPAIRE, directeur du Musée d'art et d'histoire de Genève;

Joseph LEISIBACH, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg;

Jeanne LOVIS, journaliste à la Télévision, Zurich;

Walter NEI, conservateur de la Collection d'instruments anciens du Musée historique de Bâle;

François NOIRJEAN, conservateur aux Archives de l'ancien Evêché de Bâle, Porrentruy;

Willy-René NUSSBAUM, pasteur, Currendlin;

Karel OTAVSKY, conservateur à la Fondation Abegg à Riggisberg;

Jean-Paul PELLATON, lecteur à l'Université de Berne;

Jean-Louis RAIS, conservateur du Musée jurassien de Delémont;

Jean ROBERT, professeur à l'Université de Cuernavaca (Mexique);

Hanni SCHWAB, archéologie cantonale, Fribourg;

Jean SCHWALM, pasteur, Nidau;

Léon SEGGINGER, conservateur du Heimatmuseum de Lanton;

D.H. TURNER, Head of Manuscripts Exhibitions, The British Library, Londres;

Pierre-Olivier WALZER, professeur à l'Université de Berne.

JURA, 13 SIÈCLES DE CIVILISATION CHRÉTIENNE

Jura, treize siècles de civilisation chrétienne

Un patrimoine mis en lumière par

André BANDELIER, professeur au Séminaire de français moderne de l'Université de Neuchâtel;

Germain BREGNARD, représentant CFF, Boncourt;

dom Raymond CHAPPUIS, abbé du Monastère Saint-Benoît de Port-Valais, Le Bouveret;

André CHÈVRE, curé de Pleigne;

Yves CHRISTE, chargé de recherches à l'Université de Genève et professeur invité à l'Université de Fribourg;

Victor ÉRARD, professeur au Lycée cantonal de Porrentruy;

Roger FLUECKIGER, professeur au Lycée cantonal de Porrentruy;

Ulrich GERBER, pasteur, Oberbalm;

Alain GRUBER, directeur de la Fondation Abegg à Riggisberg;

Didier HELG, historien, Genève;

Claude LAPAIRE, directeur du Musée d'art et d'histoire de Genève;

Joseph LEISIBACH, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg;

Jeanne LOVIS, journaliste à la Télévision, Zurich;

Walter NEF, conservateur de la Collection d'instruments anciens du Musée historique de Bâle;

François NOIRJEAN, conservateur aux Archives de l'ancien Evêché de Bâle, Porrentruy;

Willy-René NUSSBAUM, pasteur, Courrendlin;

Karel OTAVSKY, conservateur à la Fondation Abegg à Riggisberg;

Jean-Paul PELLATON, lecteur à l'Université de Berne;

Jean-Louis RAIS, conservateur du Musée jurassien de Delémont;

Jean ROBERT, professeur à l'Université de Cuernavaca (Mexique);

Hanni SCHWAB, archéologue cantonale, Fribourg;

Jean SCHWALM, pasteur, Nidau;

Léon SEGGINGER, conservateur du Heimatmuseum de Laufon;

D.H. TURNER, Head of Manuscripts Exhibitions, The British Library, Londres;

Pierre-Olivier WALZER, professeur à l'Université de Berne.

L'histoire a parfois été mise en cause: «c'est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait inventé. Il fait rêver. Il engendre le délire des grandeurs ou celui de la persécution. Il rend les nations amères, insupportables et vaines», disait Paul Valéry. Donnons-lui partiellement raison, s'agissant d'une certaine histoire partielle et partisane, passionnelle et polémique.

Mais les scories déposées et dépassées, reste, ineffaçable, l'histoire qui pèse de toute sa force sur notre présent et qui influencera nos lendemains. Il faut donc l'étudier, l'enseigner, non pour en dégager des recettes et des modes d'emploi politiques, mais bien pour mieux connaître la communauté des hommes dans laquelle et par laquelle nous vivons. La grande histoire, sans doute, celle de l'évolution de la société et des événements de l'Europe et du monde. Mais celle aussi de notre communauté plus restreinte, celle de la commune, celle de la région, celle du canton.

Sans nier la part de libre arbitre qui nous est dévolue, ni les circonstances de l'époque, ni les mutations techniques et sociales demeurent une continuité et une constance dont on ne se dégage pas impunément.

La tradition chrétienne en est chez nous un élément fondamental. Elle est la fidélité qui élève au-dessus des soucis quotidiens, des médiocrités égoïstes et des vaines querelles du siècle. Elle est aussi créatrice de beauté, elle inspire l'invention artistique, comme la plus belle offrande qu'on puisse faire au Seigneur pour témoigner de sa foi.

Treize siècles de civilisation chrétienne ne s'effacent pas. L'exposition de Delémont en affirme la continuité. A nous, par notre fidélité, d'en démontrer la vitalité présente.

Berne, le 11 novembre 1980

Georges-André Chevallaz
Président de la Confédération
Chef du Département militaire

Le retour de la Bible de Moutier-Grandval fait revivre cette partie de nous-mêmes attachée à son patrimoine. L'événement dépasse, en réalité, le simple contexte de l'exposition que l'on visite pour assouvir une curiosité. Le patrimoine s'exprime dans les paysages, les institutions de toute nature, les œuvres littéraires, artistiques ou scientifiques, dans la langue, dans le travail, dans l'esprit.

Nous devons en partie aux princes-évêques de Bâle ce qui fait aujourd'hui notre fierté et notre force. Ils nous ont accordé nos premières lettres de franchise; ils ont élevé les principaux édifices du pays; ils ont créé nos premières industries le long des rivières; ils ont mis en place des institutions culturelles remarquables.

A Delémont, Saint-Ursanne ou Porrentruy, l'esprit d'autrefois anime les façades et les fontaines. Aux portes des maisons, des inscriptions séculaires saluent les hôtes. Les cours intérieures des habitations et les ruelles étroites et secrètes ont un charme mystérieux. Leur message, à travers les siècles, nous parvient encore.

La ville de Porrentruy a vu s'édifier un château et un collège vénérables. Elle s'est développée sous le regard et dans le rayonnement de la Cour. Elle fut le foyer d'une population active et politiquement impatiente, aimant les livres et les idées, les beaux meubles et les objets de valeur. Les documents élaborés par les scribes de la chancellerie du Prince ou les notables de la ville suscitent notre émerveillement. Ils expriment le sens de la perfection.

Delémont doit son ample et beau château au prince-évêque Jean-Conrad de Reinach. C'est là que le Gouvernement de la République et Canton du Jura s'établira un jour. Il aura une délicate relève à assumer... L'admirable maison Wicka, l'ancien hôpital et beaucoup d'autres demeures manifestent la valeur du capital architectural que le régime des Princes-Evêques nous a laissé.

Notre patrie est toute d'espaces et de visages. La campagne y occupe une bonne place. On peut découvrir, aux Franches-Montagnes, en Ajoie, dans le Val Terbi — au cœur des villages ou à l'écart des hautes joux — des habitations et des métairies d'une grande beauté. Par apports successifs, nos ancêtres ont constitué un patrimoine architectural, intellectuel et moral d'un grand prix. Il appartient aux Jurassiens d'aujourd'hui de le protéger, de l'enrichir, de l'exalter. Pour notre joie

et notre méditation, le Musée jurassien a rassemblé une foule d'objets, tantôt humbles tantôt précieux, qui sont autant de parcelles de notre âme. L'exposition hors du commun consacrée à la Bible de Moutier-Grandval illustre cette vocation de manière exemplaire.

Là où souffle l'esprit du pays, là se situe, à nos yeux, la source du droit.

Jean-Pierre Beuret

Delémont, le 5 novembre 1980 Président du Gouvernement
de la République et Canton du Jura

Comme évêque de Bâle, je salue l'exposition « Jura, treize siècles de civilisation chrétienne » avec une joie toute particulière. Successeur des Princes-Evêques et responsable actuel de l'Eglise qui y vit, je me sens en effet étroitement lié au Jura. Cette exposition me touche d'autant plus qu'elle présente de nombreuses œuvres d'art qui doivent leur réalisation à l'initiative des évêques.

L'exposition évoque tout d'abord le passé. Elle nous fait découvrir la perfection artistique à laquelle la foi chrétienne a mené autrefois les hommes. Elle nous montre que l'esprit chrétien avec ses richesses surnaturelles est toujours source de valeurs humaines, que le chrétien peut toujours atteindre un haut degré d'humanité. Pendant treize siècles, l'Eglise a joué un rôle déterminant dans tous les domaines de la création artistique. Elle en a été souvent l'inspiratrice, le mécène et le bénéficiaire.

En contemplant toutes les œuvres exposées, je ne puis m'empêcher de souhaiter que l'esprit qui les a inspirées continue à agir comme force culturelle pour le peuple du Jura. Ainsi l'exposition nous ouvre à l'avenir, elle nous montre la voie à suivre. Elle donne au visiteur l'assurance que ses espoirs et la mise en valeur de son humanité sont garantis par son attachement au Christ.

C'est pourquoi je souhaite plein succès à l'exposition.

Soleure, le 1^{er} novembre 1980

Antoine Hänggi
Evêque de Bâle

Le poids donné à l'exposition «Jura, treize siècles de civilisation chrétienne» est à la mesure de ce qu'elle représente pour notre pays. C'est autour des deux plus importantes reliques de notre passé, la crose de saint Germain et la Bible de Moutier-Grandval, que nous avons rassemblé des objets précieux. Ils sont l'expression d'une foi séculaire traduite dans la beauté qui non seulement est hommage à Dieu mais moyen d'appréhender sa grandeur. De tous les horizons sont venus des encouragements matériels et moraux pour appuyer l'enthousiasme des amateurs passionnés et parfois inquiets qui préparaient cette exposition. Elle a comme cadre de vieilles maisons de la Cité. C'est presque un cabinet de curieux avec la fantaisie et la non systématique que cela comporte. Nous espérons que ceux qui flâneront dans le Musée jurassien trouveront autant de joie du cœur, de l'esprit et des yeux que ceux qui ont préparé l'exposition. Ce sera notre récompense.

Docteur Jean-Roch Helg

Président de la Commission du Musée jurassien

A PROPOS DE LA VISITE D'UNE VIEILLE DAME

Oubliée, puis méconnue de ses concitoyens aveuglés sans doute par le récent siècle des lumières, elle avait quitté le pays comme tant de vieilleries dont on n'avait que faire. Le lustre que lui donnent les années londoniennes d'absence et certains remords de la conscience populaire feront de son retour la fête de tous. En effet, le 14 décembre 1979, le Comité de la Bibliothèque royale de Grande-Bretagne (British Library) accordait au Musée jurassien de Delémont le prêt, pour une période de quatre mois, de la Bible de Moutier-Grandval.

Après cent soixante ans d'absence le principal document de l'histoire culturelle du Jura allait réintégrer, temporairement du moins, la ville de Delémont, lieu de son dernier séjour. On sait que ses propriétaires, les chanoines de Moutier-Grandval, quittant Moutier à la Réformation, transportèrent cette bible dans leur nouvelle résidence pour la conserver dans leur maison capitulaire jusqu'à la disparition du Chapitre à la Révolution française. Et c'est ironie du sort que l'exposition ait lieu dans la maison même de celui qui brada jadis à vil prix ce précieux document, c'est-à-dire au Musée jurassien.

La coïncidence de ce retour avec la restauration de la souveraineté jurassienne, disparue dans les mêmes conditions critiques au début du XIX^e siècle, n'a rien de fortuit tant il est vrai que le sentiment d'exister en tant que corps de nation suscite l'initiative des citoyens qui peuvent alors compter sur l'appui de leur propre Gouvernement. Mieux encore, l'inauguration de la République et Canton du Jura méritait que l'on remonte aux sources de ce Jura historique fait de treize siècles de civilisation chrétienne. Les conditions assorties par la British Library au prêt de la Bible de Moutier-Grandval permettent aujourd'hui cet inventaire de richesses bien réelles présentées dans le cadre de notre musée.

Cette rétrospective est l'aboutissement d'un patient travail de réanimation qui a permis également à l'Etat jurassien de resurgir. Les historiens, à partir du Doyen Morel, sauvent le pays de l'oubli. Avec la Société jurassienne d'Emulation l'exercice gagne les couches populaires. Les politiques, avec Xavier Stockmar, inaugurent dès 1831 une manière d'affirmation qui portera ses fruits en 1974. A l'instar de la Bible de Moutier-Grandval vendue en 1821, les autres richesses du Jura étaient aussi à l'encan. La première guerre mondiale fut l'occasion pour maints officiers stationnés d'écumer le pays. Emus par cette situation Arthur Daucourt, Etienne Philippe, André Rais rassemblent dès lors au Musée jurassien nouvellement créé tout ce qui matériellement peut évoquer le fait culturel et historique jurassien. Pour sa part le même André Rais

publie, dans les Actes de la Société jurassienne d'Emulation de 1933, un article princeps décrivant la Bible de Moutier-Grandval de manière scientifique et la baptisant du nom que nous lui connaissons.

Ainsi à l'heure d'un nouveau départ les Jurassiens inventorient leurs biens; ils recensent leurs trésors artistiques et les présentent à l'admiration de la collectivité; une manière de prise de conscience qui mérite de faire école. Ils les exposent dans la maison qui est idéalement la leur, le Musée jurassien. Ils ont voulu précisément les montrer au milieu des meubles mêmes de ce musée pour bien souligner l'unité, certes éphémère, de cette collection, réalisation symbolique qui satisfait l'esprit.

Par des manifestations complétant cette exposition d'art sacré, les organisateurs décrivent ce que fut chez nous cette civilisation chrétienne, matrice historique de l'Occident. Le concept mérite définition pour dissiper toute équivoque naissant de nos manières d'aborder le christianisme. L'Esprit soufflant là où bon Lui semble et quand Il veut, la civilisation chrétienne ne s'identifie pas à la Parole, tant s'en faut. Empreinte dans le sable pétrifié, elle raconte un passage. Réponse au message transmis qui s'incarne, le processus rappelle le mode de transmission génétique. Comme lui la Parole se heurte aux contingences de la matière première. Il en résulte des êtres différents, généralement beaux mais parfois monstrueux. Contempler la civilisation chrétienne avec suffisamment d'esprit critique pour en comprendre les aléas permet de découvrir avec joie des moments de grâce mais aussi d'admettre des zones d'ombre sans se formaliser. Car la civilisation reste œuvre d'homme, subtile sécrétion marquant le temps des inspirations en interférence avec la rigueur des circonstances.

Enfin s'imposait aux promoteurs l'idée de fixer l'événement dans le présent ouvrage réunissant une iconographie complète de la collection présentée; ils ont choisi d'éminents spécialistes pour rédiger les notices. Ces mêmes auteurs et d'autres, pour la plupart fils de ce pays, complètent l'ouvrage par des textes originaux traitant du thème de l'exposition par le menu ou alors à la manière d'une fresque. On espère ainsi contribuer à la découverte des trésors du Jura, avec les moyens techniques perfectionnés de notre époque mis au service du sens artistique et des connaissances qu'il faut reconnaître aux artisans de ce livre souvenir.

Docteur Pierre Philippe
Président du Comité d'organisation
de l'exposition

OUVERTURE

Les peuples ne diffèrent pas des individus: ils veulent que leurs bonheurs se voient. La chance qu'a le Jura de rentrer, pour deux saisons, en possession de la fameuse Bible de Moutier-Grandval est de ces bonheurs-là, qui se proclament, qui s'exposent. La vitrine qui est au centre de notre exposition, et la motive, n'est pas faite pour intéresser seulement un petit groupe de spécialistes de la miniature médiévale, mais on s'attend que ce document vénérable, primitif témoin de la présence religieuse dans nos terres jurassiennes, suscite le juste enthousiasme de toute une population qui reste profondément attachée à des croyances, à des traditions et à des légendes d'origine chrétienne, dont le Livre, enfin ouvert devant nous, constitue l'éternel symbole.

Respectable par son antiquité, impressionnant par sa monumentalité, admirable par son illustration, ce prestigieux manuscrit fut longtemps appelé la « Bible d'Alcuin », dans la croyance que le fameux conseiller de Charlemagne l'avait commandé pour le remettre à l'Empereur à l'occasion de son sacre qui eut lieu, comme on sait, à la Noël de l'an 800. Mais cette attribution légendaire est refusée par les savants d'aujourd'hui, qui admettent que ce manuscrit un peu plus tardif, fut établi dans les fameux ateliers de Tours, dans le premier tiers du IX^e siècle, et qu'il entra peu de temps après dans le trésor de l'abbaye du Grand Val. Admirons qu'un objet qu'on a pu croire destiné au plus grand roi de l'Occident, ait été en fait destiné à un modeste monastère perdu dans une obscure vallée jurassienne. C'est la preuve du dynamisme extraordinaire qui animait, à travers toute l'Europe, chacune de ces cellules de vie spirituelle et d'élan civilisateur que représentaient les premières communautés monastiques. Elles aussi, plus qu'un roi, avaient besoin d'un Livre, jamais trop grand, jamais trop beau, au nom duquel la vie conventuelle pourrait s'édifier, et les serviteurs de Dieu — les « athlètes du Seigneur », comme disent souvent les textes — édifier, entraîner, convaincre les populations à demi païennes qu'ils s'étaient promis de mettre sur le chemin du salut en envoyant au diable les dieux sylvestres et leurs anciennes ruses.

Pour les successeurs de Germain, le premier abbé du Grand Val, la présence de ce monument écrit restera, durant de longs siècles, la pierre de touche, la référence fondamentale, le symbole majeur donnant sens et justification à leur vie de prière et de travail. Et la civilisation qu'ils établissent autour d'eux, de vallée en vallée, à grands coups de hache et de prêches, sera nécessairement marquée par les principes inscrits dans le grand Livre dormant dans le trésor. Faisons extrêmement attention à

ces premiers gestes de nos premiers défricheurs, qui chassent l'informe et la barbarie. Grâce à eux naît chez nous une forme de culture chrétienne à laquelle nos populations sont restées fidèles depuis treize siècles, fondée sur le respect de chaque personne, sur la valeur absolue accordée à chaque âme, sur l'amour de Dieu et du prochain, sur la nécessité du sacrifice et de la charité, sur la volonté de vaincre chaque jour la colère, l'indécence, la peur et la cruauté. La première miniature du grand Livre expliquait tout : la création du monde, la création de l'homme et de la femme, le péché originel, l'exclusion du paradis, la terre devenue vallée de larmes. A travers tout le Moyen Age, le peuple chrétien est convaincu que le seul véritable problème est celui du salut. Aussi tout ce qui touche à la religion, qui l'éclaire et le guide dans cette voie étroite, lui est-il sacré. Il est fidèle aux exercices de piété, ne manque ni la messe ni les vêpres, suit les catéchismes et les homélies, part volontiers en pèlerinage, invoque dans ses difficultés la Vierge et les saints. Les saints surtout qui sont les intermédiaires naturels entre l'homme et Dieu, et qu'on n'invoque pas en vain contre la sécheresse, l'inondation, le feu, le froid, les loups, les fourmis, la foudre, la guerre, et toutes les maladies des gens et des bêtes.

Durant des siècles, nos lointains ancêtres ont vécu de ces croyances, de ces craintes et de ces espoirs, de ces élans à corps perdu pour escalader un ciel immuable. Qu'on le veuille ou non, nous sommes les enfants de ces gens-là. Notre âme est encore façonnée par leur âme. Sans doute nous nous croyons plus malins qu'eux, nous avons mis des noms sur nos maux et des remèdes sur nos blessures, nous avons apprivoisé l'énergie, nous avons appris à parler et à voir à distance, appris à voyager sans nous servir de nos jambes, appris à tuer sans nous servir de nos bras, appris à asservir les fleuves, à dompter les astres, mais à quoi bon ? Seuls en face de nous-mêmes, seuls en face de notre mort, nous n'en savons pas plus que les braves paysans qui labouraient les terres de l'Evêché de Bâle sous Ortlieb de Frobourg ou Jean de Venningen. Nous avons besoin des mêmes assurances, des mêmes secours, des mêmes vertus. Nous restons de la même famille.

C'est cela que nous rappelle avec véhémence cette Bible incomparable que nous pouvons enfin toucher de nos yeux, à la fois œuvre d'art presque sans pair, et, pour nous autres Jurassiens, prestigieux critère d'identité. Sans elle, sans tout ce qu'elle représente, nous ne serions pas ceux que nous sommes. Admirons que la direction de la British Library ait compris l'importance pour nous de ce premier témoin de notre culture et qu'elle ait accepté, à l'heure même où le peuple de la République et Canton du Jura entre dans une nouvelle aube de son

histoire, de se séparer pour un temps d'une des pièces illustres de ses collections, afin de permettre à ses premiers possesseurs de reprendre contact avec les plus anciennes grandes écritures de leur passé et d'y déchiffrer, aujourd'hui comme au commencement, ce que le ciel dit à l'homme.

Grâces vous soient rendues, Messieurs les Anglais! Les Jurassiens n'oublieront jamais votre fair play.

Pierre-Olivier Walzer

LE TEMPS DES SAINTS (500 - 999)

Il est satisfaisant que le plus beau des plus anciens objets figurant à la présente exposition soit une houlette de pasteur. Elle témoigne parmi nous, dès que s'ouvre notre histoire, d'un embryon d'organisation, d'un commencement de hiérarchie, de la présence d'une autorité. Là où la débâcle de Rome n'avait laissé que des ruines, elle est le signe d'une résurrection et d'un projet : quelqu'un prend en main la destinée de ces vagues populations épargnées par les Barbares, leur apprend à s'unir dans le travail et dans la prière, assigne un but à leur vie et à leur espoir. Aussi s'appuie-t-il sur cette crosse vénérable où tous reconnaissent le symbole de la puissance accordée par Dieu à un seul.

Quand cette crosse se plante pour la première fois sur notre sol, l'ensemble des terres jurassiennes constitue ce que les lointains géographes appelaient un *désert*. On désignait de ce nom les territoires autrefois civilisés par les Romains puis laissés à l'abandon par suite des incursions des Barbares. Les populations celtes autochtones, très clairsemées, se tenaient dans les plaines, ou au bord des rivières, toujours en défense contre la redoutable sylve originelle qui menaçait sans cesse de tout envahir. C'est un peuple d'agriculteurs, qui sont en même temps pêcheurs et chasseurs, et d'artisans primitifs, travailleurs du fer, du cuir, du bois, de la pierre. D'un hameau à l'autre les communications ne sont pas faciles; le passage des cols, des cluses est sans cesse remis en question par les chutes d'arbres, de pierres, par les éboulements ou par l'envahissement des ronces et des broussailles. Subsistent pourtant les restes de quelques voies romaines, en particulier celle qui reliait Aventicum à Augusta Rauracorum en empruntant le défilé de Pierre-Pertuis.

Mais déjà les grandes herbes et les ronces avaient descellé les grands pavés plats et réduit les efficaces voies d'autrefois au rang de vagues pistes abandonnées. Les brassages provoqués par les invasions, les destructions qui s'en ensuivirent, les partages de pouvoir, les successions d'empires ont beaucoup touché, affaibli, dispersé, transformé nos lointains ancêtres. A l'est, les Alémanes ont occupé leur territoire et les ont cruellement asservis ; leur langue a peu à peu prévalu, établissant le parler germanique selon une ligne de partage qui n'a que peu varié depuis le VII^e siècle. A l'ouest sont installés les Burgondes, qui pratiquent des mœurs colonisatrices plus humaines, et qui introduisent les parlers d'oc et d'oïl dans les terres jurassiennes. Qui règne ici ? Des ducs alémanes, des ducs alsaciens, des ducs burgondes, dans des proportions et selon des formes et des normes qu'il est extrêmement difficile de préciser. Pratiquement ces populations misérables n'intéressent personne. Tout au plus les ducs d'Alsace semblent vouloir maintenir de façon tangible leur mainmise sur les pays de la Birse au profit de l'Empire, qui peut trouver bénéfique à s'assurer des communications relativement faciles avec le sud.

Ces incertaines populations du VI^e siècle semblent bien avoir été partiellement christianisées. Saint Imier provenait d'une famille chrétienne de Lugnez en Ajoie. A l'époque romaine, il est vraisemblable que des noyaux chrétiens soient déjà apparus dans les villes, mais les campagnes restèrent à l'extérieur du mouvement. On continuait d'y rendre hommage à quelques divinités druidiques, à des arbres tricentenaires, à des rochers à forme humaine, en mêlant à tout cela de sympathiques dévotions aux nouveaux dieux de Rome. A l'occasion d'une ancienne restauration du prieuré de Miserez, une curieuse pierre gravée vint au jour qui attestait l'existence locale d'un culte de Priape. (Les formes de cette dévotion étaient si parlantes que l'évêque d'alors fit immédiatement briser la stèle.) Ce n'est qu'à l'époque des invasions que le christianisme pénétra en force et s'établit dans nos vallées, selon trois axes assez nettement déterminés. Le premier courant se rattache à la christianisation primitive de la vallée du Rhône ; la nouvelle doctrine, propagée par les moines de Lérins, remonta la vallée et conquiert les deux grandes métropoles de Lyon et Besançon ; de Besançon, grâce à ceux que les Français appellent les « Pères du Jura » (saint Romain, saint Lupicin, saint Oyens, les premiers supérieurs du couvent de Condat, le futur Saint-Claude, fondé vers 435 ; Romainmôtier, vers 450, sera une émanation de Condat), le christianisme se développa dans les sauvages plateaux et vallées de la Franche-Comté et jusqu'aux frontières orientales de la Grande Séquanais, dans laquelle était compris notre pays. Un second axe de pénétration, orienté du sud au nord, s'explique par

la christianisation précoce du Plateau suisse qui était placé sous l'influence bénéfique des reliques de Saint-Maurice-d'Agaune recueillies en 370 par l'évêque Théodore, en souvenir du massacre de la légion thébaine. En Suisse romande et en France, de nombreux sanctuaires consacrés à St-Maurice attestent l'énorme succès du culte de ce saint, que le nouveau diocèse de Lausanne contribuait à renforcer. Or ce nouveau diocèse de Lausanne s'étendait jusqu'au pied de notre Jura, englobant La Neuveville, Bienne et le vallon de Saint-Imier, sa limite septentrionale coïncidant avec le col de Pierre-Pertuis. La première basilique de Courtételle (où eut lieu, en 675, la saisissante rencontre entre Germain et son bourreau, le duc Adalric) était dédiée à saint Maurice.

Cet entourage préchrétien suffit à expliquer qu'avant l'installation des moines dans nos vallées, de petites communautés chrétiennes y soient déjà décelables. Au cimetière burgonde du Cras-Chalet, près de Bonfol, on a mis au jour une de ces fameuses plaques de ceinture burgonde, comme on en a trouvé dans tout l'ancien évêché de Lausanne, portant gravée la figure de Daniel dans la fosse aux lions¹. Au cimetière de Bassecourt, dans des tombes qui doivent dater du VI^e ou du VII^e siècle, on a trouvé une bague ornée de l'inscription chrétienne: MONAC[HUS] MARIO VIVAT (si on lit bien), ce qui signifierait: Vive le moine Mario! Et quand saint Germain arrive dans le Grand Val, il y trouve déjà des hommes «libres et chrétiens», observe Bobolène, son chroniqueur. Mais ce sont là, semble-t-il, des cas plutôt isolés. On ne peut nier que la christianisation dans le Jura n'ait été essentiellement l'œuvre des moines défricheurs de l'époque mérovingienne.

Nos terres jurassiennes ont en effet bénéficié de l'extraordinaire assaut que l'élan monastique des VI^e et VII^e siècles va donner dans toute l'Europe aux forces du mal et aux ténèbres de l'ignorance. Au VII^e siècle, les moines sont partout. C'est l'époque de leurs plus grands triomphes. Pas à pas ils conquièrent la Neustrie, l'Ile-de-France, l'Austrasie, la Bourgogne, l'Helvétie, la Souabe, les terres du Rhin et du Danube. Partout se fondent, croissent et essaient les communautés, les églises, les monastères. Vue d'assez haut, l'œuvre de nos grands ermites n'a rien d'original: ils font ce que font, dans toute l'Europe, pour le salut des âmes et pour la plus haute gloire de Dieu, des milliers de frères en sacrifices, en prières, en courage et en pauvreté.

Ces grands ermites, chez nous, comme on sait, sont venus du nord, de Luxeuil et d'Irlande. C'est le troisième des axes de pénétration chrétienne intéressant le Jura, porteur des impulsions les plus efficaces et les plus éclatantes. Saint Ursanne, saint Germain, saint Randoald, saint Wandrille ont tous passé sous la férule des maîtres colombaniens et se

sont enrichis de leurs nobles exemples, Saint Dizier est originaire de Rennes, saint Germain, de Trèves, saint Imier (le seul de nos saints qui soit authentiquement du cru, puisqu'il est natif de Lugnez) a probablement fait des études aux écoles de Tours. Bref, c'est du nord que vinrent chez nous les premiers témoins de la foi.

Qu'y cherchaient-ils? Ils y cherchaient la solitude et la gloire de Dieu. Pour ce qui était de la solitude, ils étaient servis: partout où ils s'établirent, sur les rives du Doubs, sur celles de la Birse, sur celles de la Suze, partout la nature sauvage triomphait. Les terrains sur lesquels s'édifièrent les premières *cellae*, les premières cabanes, les premiers oratoires furent conquis à la force des muscles sur la forêt, les rochers, les broussailles, contre les éléments et les bêtes sauvages. Nos moines ne sont pas des praticiens raffinés du plain-chant, des spécialistes en subtilités théologiques, des ornemanistes de manuscrits sublimes, ce sont des manuels, dont les outils sont la hache, la houe, le râteau, le pic. Avec une admirable obstination de tous les jours, ils défrichent, ils ensementent, ils récoltent, ils bâtissent. Du désert forestier surgissent peu à peu des clairières lumineuses où la vie est possible. Aux noyaux monastiques primitifs s'agglomèrent de petites communautés laïques. Le monde chrétien naît et s'organise: ainsi commencent les civilisations. C'est là l'œuvre de nos moines et de nos ermites: littéralement *ce sont eux qui ont rendu le Jura habitable*.

Habitable, et administrable. Car les couvents, au long des années et des siècles, s'enrichissent des dons toujours renouvelés que leur font les seigneurs sans enfants, les inquiets et les joueurs, les pécheurs repentants et les veuves inconsolables. Leurs propriétés s'agrandissent aux dépens de celles des têtes folles et des fils prodigues. Elles prennent le pas sur celles des seigneurs et des rois. Donc une organisation s'installe, une hiérarchie qui règne sur les granges, les champs, les forêts, les pêches et les chasses, les dépendances de toute sorte, les hôpitaux et les paroisses. Ainsi la fondation colombanienne de saint Germain dans le Grand Val s'agrandit de tant de terres diverses que lorsque Rodolphe III, roi de Bourgogne, en fit donation, l'an de grâce 999, à l'évêque de Bâle Adalbéron II, celui-ci se trouva hissé tout à coup à la tête d'une principauté temporelle comprenant à peu de chose près l'ensemble du Jura actuel, de Boncourt à La Neuveville, ce qui fit de lui, pour huit cents ans, l'un des grands princes du Saint-Empire.

Que le peuple ait fait des saints tout de suite et spontanément de nos premiers ermites défricheurs, quoi de plus naturel? Sans compter qu'à leurs vertus sociales, nos moines ajoutaient des vertus personnelles redoutables: leur foi, leur espérance, leur charité se manifestaient à tous

par les austérités effroyables auxquelles les soumettaient la Règle, et les aggravations individuelles qu'ils y ajoutaient. Le salut était alors à ce prix. C'est pourquoi, avant de monter au ciel, saint Pantale, saint Imier, saint Ursanne, saint Wandrille, saint Fromont, saint Dizier, saint Germain, saint Randoald montèrent sur les autels de la piété populaire. Ils eurent leurs cultes, leurs litanies, leurs sanctuaires, leurs pèlerinages, auxquels ils répondirent par leurs bénédictions, leurs bienfaits et leurs miracles.

De ce commerce sacré, le Jura conserve d'émouvants souvenirs : les corps mêmes entiers (ou presque) de saint Germain et de saint Randoald dans l'église Saint-Marcel de Delémont, le corps de saint Ursanne à Saint-Ursanne, sous le maître-autel de la collégiale, le chef de saint Pantale à Mariastein (tandis que les reliques de saint Imier furent sauvagement incendiées, à l'époque de la Réforme, par des fanatiques biennois). De rares pièces de vêtement, qui ont habillé ces reliques, ont aussi heureusement traversé les temps ; on croyait autrefois qu'il s'agissait de bas et de chaussures liturgiques portés en effet par saint Germain ou saint Dizier, mais la science d'aujourd'hui prouve que ces objets, qui font partie du trésor de l'église de Delémont et qui sont déposés dans la chambre forte du Musée jurassien, ne datent que des XII^e et XIII^e siècles. De même le calice et la patène aux lignes d'une si admirable justesse et simplicité, conservés dans ce même trésor, ne sont plus considérés comme ayant été entre les mains de saint Germain lui-même, et ne peuvent donc plus être dits que « dits de saint Germain », puisqu'ils datent au plus tôt du XIII^e siècle et non du VII^e, comme Amweg le croyait encore.

Donc d'avant l'an 999, d'avant la constitution territoriale de l'ancien Evêché de Bâle, ne subsistent que les témoins suivants de notre christianisme primitif :

- la boucle de ceinture burgonde du cimetière de Cras-Chalet² (VI^e siècle) ;
- la bague de Bassecourt portant l'inscription *Monac[hus] Mario vivat* (VII^e siècle) ;
- l'admirable crosse abbatiale de saint Germain (VII^e siècle) ;
- l'Evangélaire de Saint-Ursanne, pièce maîtresse de la Bibliothèque du Lycée cantonal de Porrentruy (IX^e siècle) ;
- enfin la Grande Bible de Moutier-Grandval (IX^e siècle), qui, après avoir appartenu à l'illustre couvent de la Prévôté du IX^e siècle jusqu'à la Réforme, suivit les chanoines dans leurs déplacements, fut abandonnée dans un galetas de Delémont où des enfants la retrouvèrent, devint la proie des antiquaires et finit (hélas, et heureu-

sement) au département des manuscrits de la British Library.

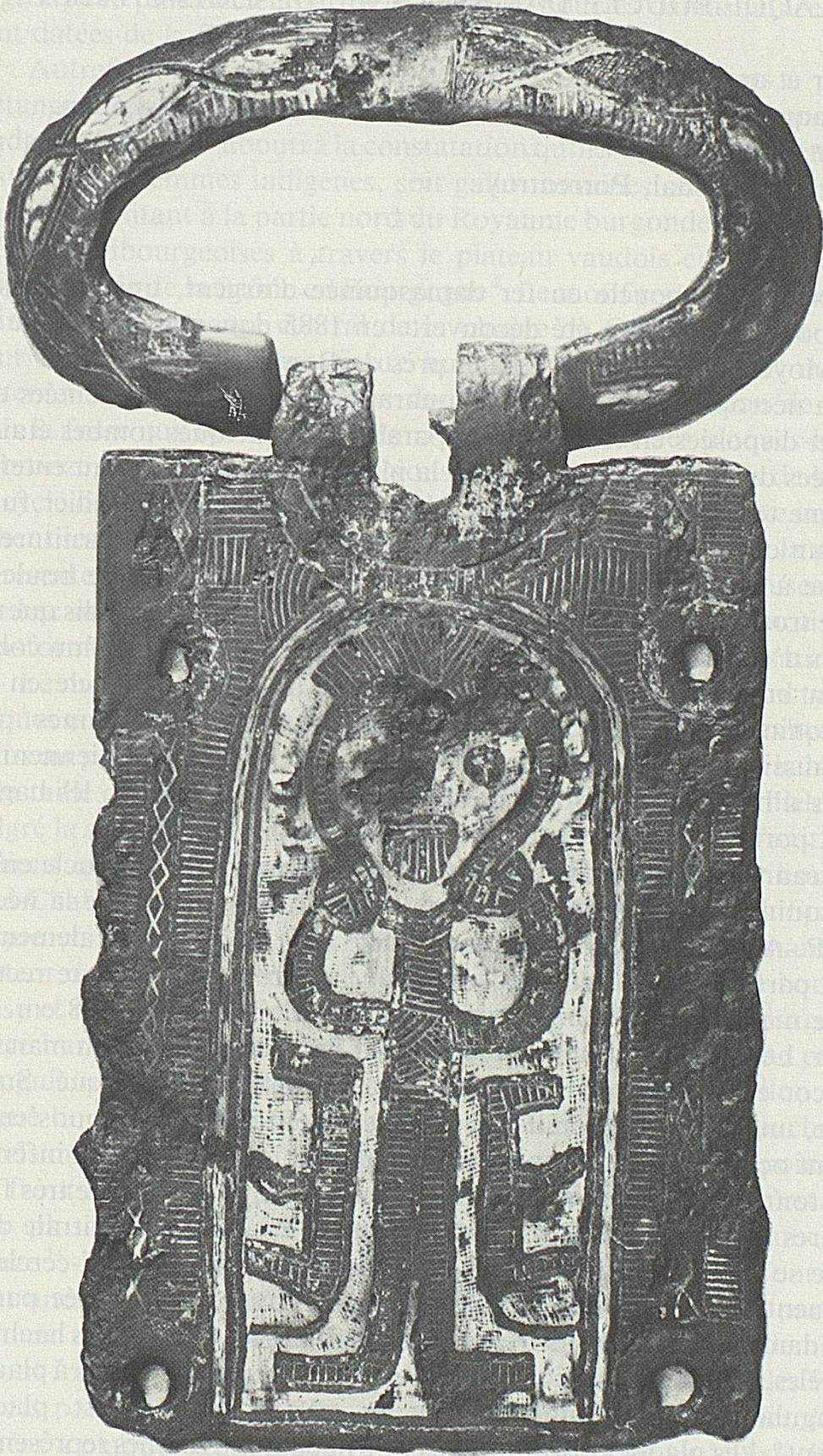
Le manuscrit présenté ici de la *Vie de Saint Imier*, provenant du couvent d'Hauterive, est relativement tardif; il se fonde très certainement sur une Vie plus ancienne, qui doit dater du IX^e siècle, mais dont l'original est perdu. De même le codex 551 de Saint-Gall, contenant la vie de saint Germain, est postérieur à l'an mille, mais on sait qu'il procède d'une biographie écrite presque immédiatement après le martyre de Germain et Randoald (675). Pour saint Dizier, l'histoire des sources est à peu près la même, ainsi que pour saint Wandrille, mais pour ce dernier, les plus anciens manuscrits conservés de sa biographie remontent au X^e siècle. Pour saint Pantale, rien sinon le récit de la *Légende dorée*. Pour saint Fromont, rien.

Les lacunes d'un tel inventaire nous rendent évidemment d'autant plus précieux les rares témoins qui ont échappé à la catastrophe des siècles et dont quelques-uns sont heureusement visibles dans l'exposition d'aujourd'hui. Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous jetons les yeux sur cette Bible, sur cet Evangélaire, sur ces crosses, ces calices, ces ostensoirs, ces vénérables documents que nos plus anciens ancêtres chrétiens ont déjà vus de leurs yeux, touchés de leurs mains, enrichis de leurs prières et auréolés de leur respect, sur cette collection d'objets admirables, signes de civilisation, dont la réunion est bien faite pour nous rassembler, et rassembler aussi notre enthousiasme. Ce sont bien les plus merveilleux présents que le Jura chrétien puisse déposer dans la corbeille de noces de notre terre avec notre ciel.

Pierre-Olivier Walzer

Notes: ¹ et ²

Plaque-boucle damasquinée de Cras-Chalet ►



PLAQUE-BOUCLE DAMASQUINÉE DE CRAS-CHALET

Fer et argent

Plaque rectangulaire: 7 × 10 cm., boucle ovale: 8 × 4,5 cm.

VI^e siècle

Lycée cantonal, Porrentruy

Une plaque-boucle en fer damasquinée d'argent, unique en son genre pour la Suisse, a été découverte en 1885 dans une nécropole du Haut Moyen Age, au Cras-Chalet près de Bonfol.

La nécropole renfermait une quarantaine de tombes orientées est-ouest et disposées en trois rangées parallèles³. Quelques tombes étaient entourées de dalles verticales, mais la plupart des morts étaient enterrés en pleine terre. Dix tombes seulement renfermaient du mobilier funéraire: un couteau long de 17 cm. en forme de saxe et une garniture de ceinture à plaque losangique damasquinée du type C et une boule de silex se trouvaient sans doute dans des tombes d'hommes, tandis que des boucles d'oreilles en bronze, des perles de verre et d'ambre d'un collier et d'un bracelet, un bracelet en bronze et une plaque-boucle en fer damasquinée à plaque rectangulaire dans des tombes de femmes⁴. Il y avait aussi trois bagues dont on ne peut dire si elles proviennent de tombes d'hommes ou de femmes, car au Haut Moyen Age, les bagues étaient portées aussi bien par les hommes que par les femmes.

Néanmoins, l'objet le plus intéressant est une plaque-boucle en fer damasquinée à plaque rectangulaire. Selon l'investigateur de la nécropole, P.-A. Boéchat, cette plaque-boucle était portée verticalement et faisait partie d'un baudrier et non d'une ceinture⁵. La plaque rectangulaire mesure 7 cm. sur 10 cm., la boucle de forme ovale 8 cm. sur 4,5 cm. Les deux sont en fer et richement décorées. L'ardillon manque. Le décor en feuillet et fils d'argent est damasquiné et plaqué. Sur la boucle, une rangée de feuillet ovalaires entourés de lignes qui s'entrecroisent occupe la partie centrale sur tout le pourtour. Le bord inférieur est festonné par une ligne oscillante et le bord supérieur par de très fines hachures formées par des fils d'argent incrustés. La zone centrale de la plaque se terminant du côté de la boucle par un arc en demi-cercle est également plaquée d'argent. Cette partie centrale est entourée par un cadre damasquiné de traits très fins formant des losanges et des hachures parallèles. Un cadre identique se trouve sur d'autres garnitures à plaques rectangulaires damasquinées, dont la partie centrale est plaquée d'argent⁶. Les plaques portant ce décor à hachures très fines représentent

le groupe le plus ancien parmi les plaques-boucles damasquinées. Elles sont datées de la fin du VI^e siècle⁷.

Autrefois, ces garnitures de ceintures ou de baudriers à plaques rectangulaires, type B, avaient été attribuées au peuple burgonde. Des études récentes ont abouti à la constatation qu'il s'agit là d'un élément du costume des femmes indigènes, soit gallo-romaines ou romanes, d'une région se limitant à la partie nord du Royaume burgonde, s'étendant des préalpes fribourgeoises à travers le plateau vaudois et le Jura jusque dans la vallée de la Saône en Bourgogne⁸. Le motif représenté en damasquinure sur le placage central de la plaque de Cras-Chalet est unique pour la Suisse⁹. C'est une figure humaine flanquée de deux animaux fortement stylisés. Il s'agit sans doute d'une représentation de Daniel dans la fosse aux lions connue dans nos régions sur des plaques-boucles en bronze à motifs figuratifs¹⁰. Nous distinguons deux types de boucles du cycle de Daniel. Sur le premier, les lions accostés ont la tête en bas et lèchent les pieds de Daniel. Sur le second, les lions, qui pour la plupart représentent des monstres ou des griffons, posent soit leur museau, soit leur bec sur la tête de Daniel. Marius Besson y voit plutôt un motif païen transformé en motif biblique sous l'influence de la christianisation¹¹.

Le motif de la plaque de Cras-Chalet se distingue des deux types de plaques en bronze avec Daniel par le fait que les deux animaux tournent le dos au personnage du milieu et que leurs têtes se trouvent à la hauteur de la taille de celui-ci. Ils ne lèchent donc pas les pieds de Daniel. Mais, malgré la stylisation extrême des animaux, on constate qu'il s'agit plutôt de lions que de monstres. Malgré ces différences, la plaque-boucle de Cras-Chalet peut être attribuée au groupe du cycle de Daniel. Sur cette plaque en fer, Daniel est en position d'orant. Il lève les mains à la hauteur des épaules comme le font les orants sur une plaque-boucle de Lussy et l'orant sur la plaque-boucle de Saint-Sulpice¹². Le visage de la figure humaine est également fortement stylisé. Il est de forme presque triangulaire, comme c'est le cas pour le visage de l'ardillon d'une plaque-boucle de Riaz / Tronche-Bélon¹³. Les yeux et la bouche sont grands ouverts, son menton est en partie couvert d'une barbe pointue, et son front surmonté d'une chevelure bien marquée, comme c'est le cas pour plusieurs représentations de Daniel sur des plaques-boucles en bronze¹⁴. Les plaques-boucles en bronze du cycle de Daniel sont fortement ancrées dans la tradition gallo-romaine. Elles faisaient partie du costume des femmes indigènes, soit romanes. Exceptionnellement et surtout lorsque ces plaques-boucles servaient de reliquaire, elles étaient portées par les prêtres¹⁵. Elles précédaient les garnitures en fer damasquinées à plaques rectangulaires, et étaient à la mode au VI^e siècle¹⁶.

La plaque-boucle de Cras-Chalet qui, par son motif du cycle de Daniel, est fortement liée au groupe des plaques-boucles en bronze, type D, et qui, pour son décor damasquiné à hachures serrées, se place parmi le groupe le plus ancien des plaques-boucles damasquinées du type B, est une des plus anciennes et appartient sans doute encore au VI^e siècle. Elle témoigne qu'à cette époque, le christianisme était déjà fortement enraciné dans la population romande jurassienne. (H.S.)

Bibliographie: ³ à ¹⁶

Bague ►

Bronze

Diamètre 2,5 – 2,7 cm.

Art mérovingien, VII^e siècle

Musée jurassien, Delémont

Provient d'une fouille effectuée non loin de la chapelle Saint-Hubert à Bassecourt en 1874 par une équipe du progymnase de Delémont. Une nécropole mérovingienne fut découverte à cet endroit.

La bague est ornée d'un portrait en face (le Christ?) et d'un texte: + MONAC. MARIO VIVAT . Cette inscription pourrait se référer à un moine de Moutier-Grandval. Elle ressemble beaucoup à une bague conservée au Musée national suisse à Zurich connue sous le nom de « bague de Graiforius ». Le montage en est identique; il correspond à une manière répandue au VII^e siècle. (K.O.)

Bibliographie: ¹⁷ ¹⁸



CROSSE DE SAINT GERMAIN

Argent, or, émaux et pierres incrustées, sur âme de bois

Hauteur 119 cm.

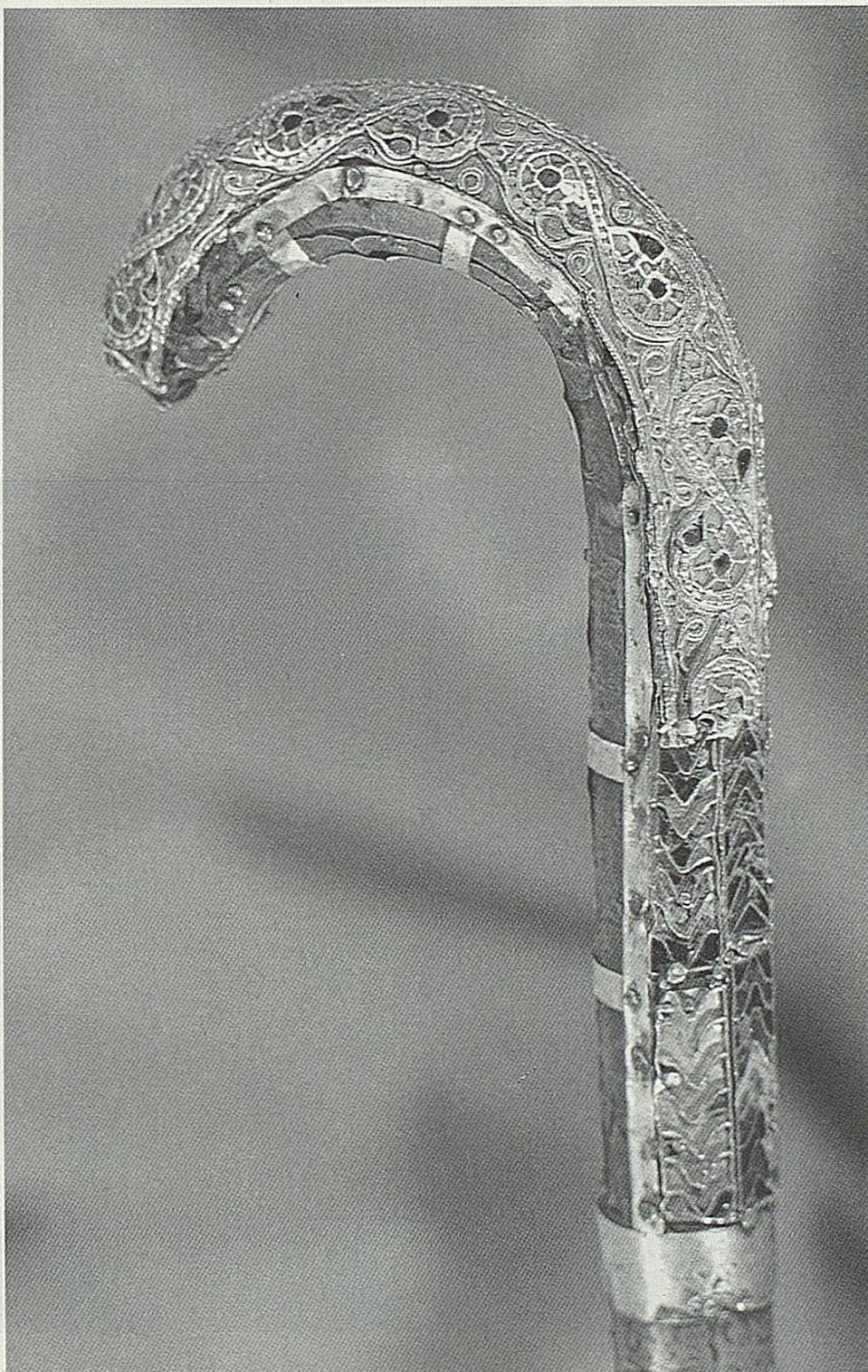
Art mérovingien, milieu du VII^e siècle

Musée jurassien, Delémont

Cette crosse, qui se rattache à la légende de saint Germain, provient sans doute du trésor de l'abbaye de Moutier-Grandval, fondée en 640 selon la règle de saint Colomban. Après la Réforme, les chanoines transportèrent leur trésor à Soleure, puis, en 1534, à Delémont, où il fut conservé à Saint-Marcel. Aujourd'hui, la crosse est déposée au Musée jurassien de Delémont.

Le manche de la crosse est recouvert sur toute sa longueur de plaquettes d'argent dont les bords sont fixés à l'aide de fines bandes d'argent à rinceaux emboutis. Le corbin est recouvert de plaquettes d'or décorées de filigranes, de pierres et d'émaux cloisonnés. Les motifs principaux du décor consistent en deux bandes de «S» granulés terminées dans leurs deux extrémités par des verres bleus en gouttes. Les deux courbes des «S» sont garnies d'escarboucles (almandines) ordonnées en cercle autour d'une case centrale d'émail vert translucide. Certains motifs en «S» sont liés entre eux par des pointes triangulaires. Ils correspondent à des motifs d'animaux stylisés fréquents aux époques des grandes migrations et à l'époque mérovingienne. De chaque côté des «S» se trouvent des bandes de filigranes terminées en petites têtes. Comment savoir jusqu'où ce décor recouvrait la virole à l'origine, car il a été brutalement arraché en divers endroits? Les manques ont été comblés tant bien que mal par des plaquettes d'or rectangulaires ornées d'émail vert et rougeâtre. Il n'est pas possible de savoir si ces pièces sont des rajouts plus tardifs ou si elles faisaient partie du décor original de la crosse, les exemples de comparaison faisant défaut. Des émaux cloisonnés byzantins étaient en circulation en Europe dès le VI^e siècle et la création d'émaux occidentaux est attestée pour le VIII^e siècle.

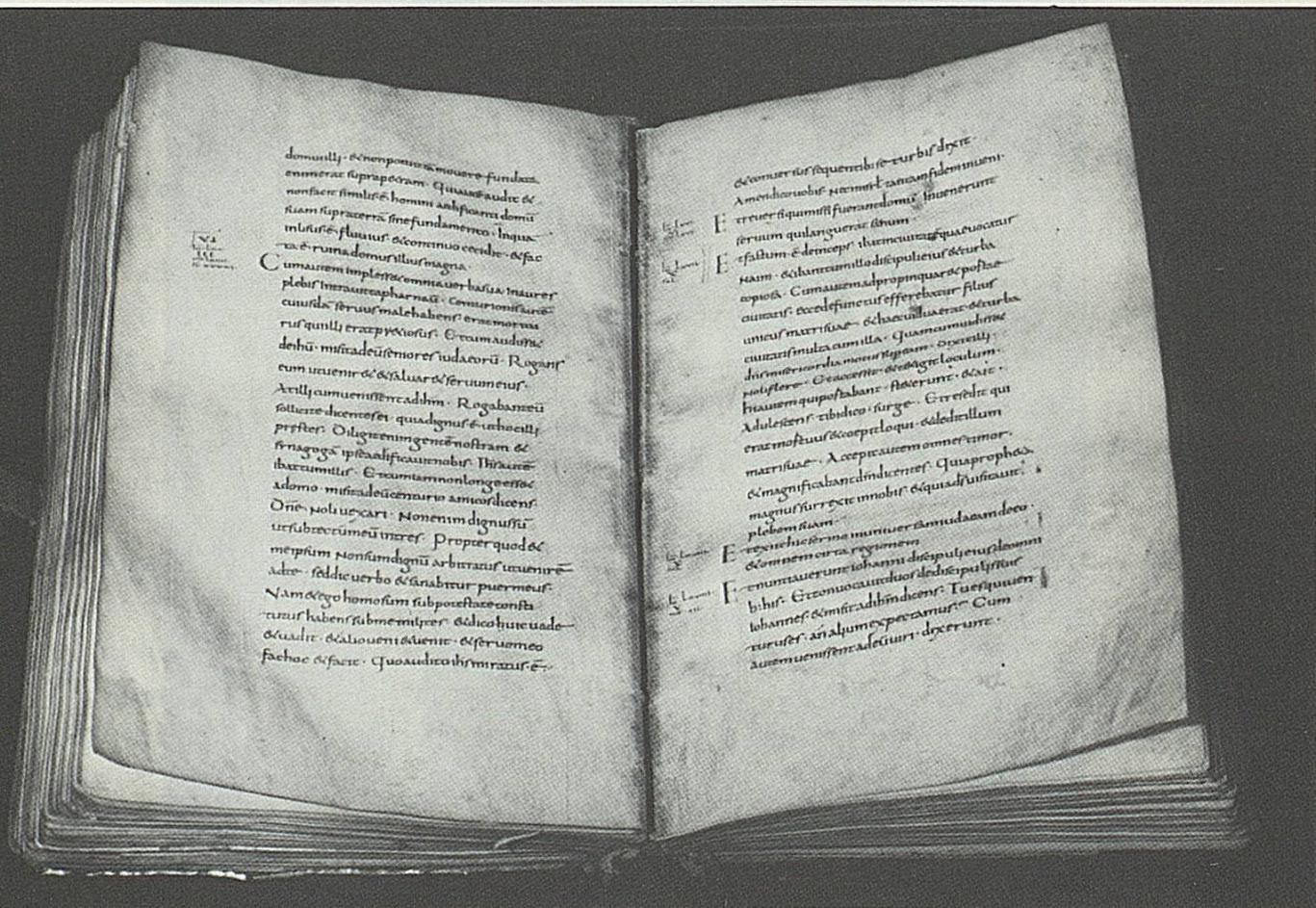
Selon la tradition, tout à fait vraisemblable, cette crosse fut celle du premier abbé de Moutier-Grandval, saint Germain (mort en 675). L'usage de telles crosses dans les couvents irlandais est certifié et les abbés n'avaient pas encore besoin d'une autorisation papale spéciale pour s'attribuer ce symbole de leur mission et de leur dignité. Ces crosses devenaient en outre fréquemment l'objet d'une vénération particulière après le décès de leur propriétaire; ce fut le cas pour la crosse de saint Colomban ramenée par son disciple saint Gall à... Saint-Gall!



Crosse de saint Germain

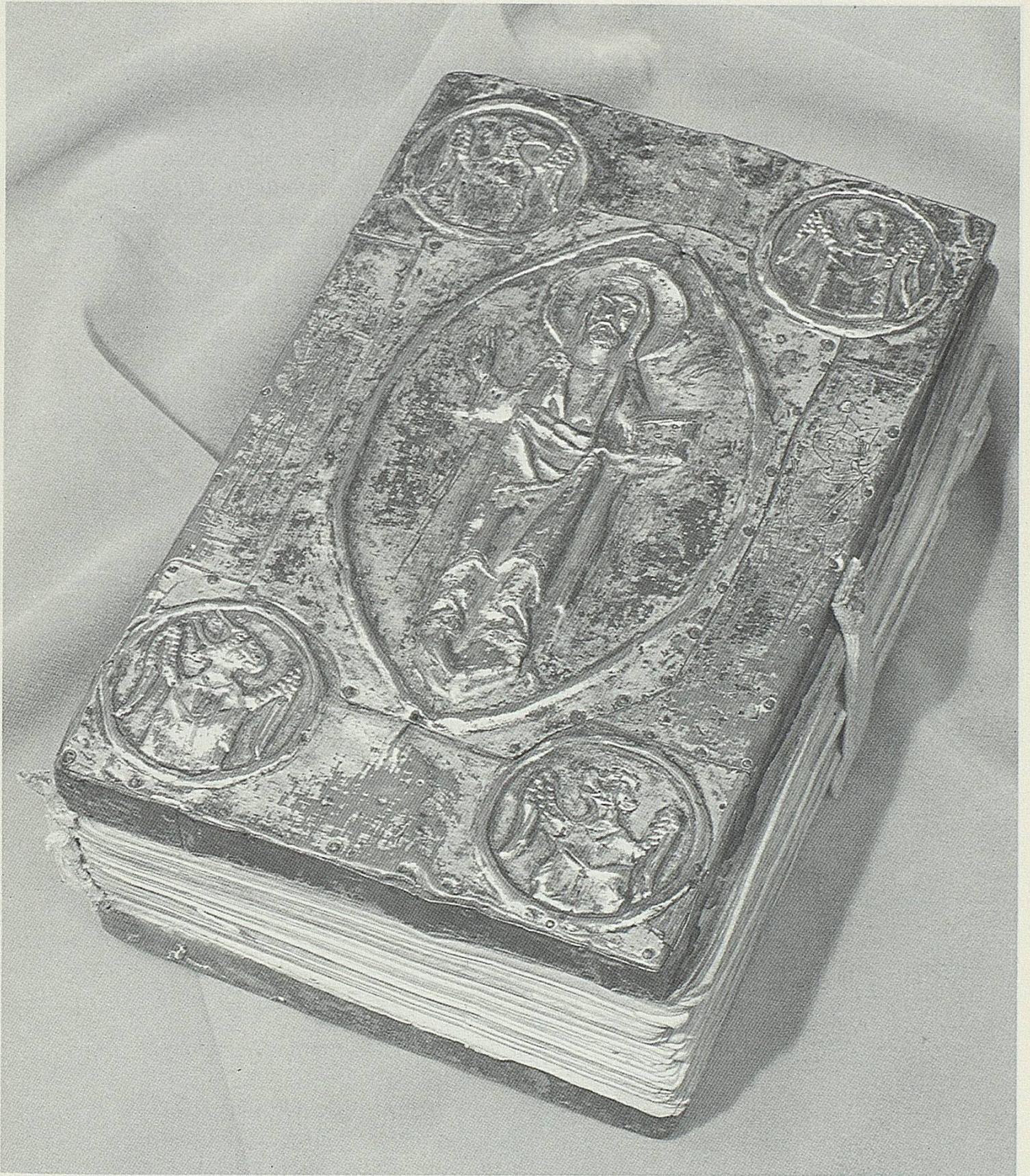
La crose de saint Germain est un des monuments les plus vénérables de l'art mérovingien. L'abbaye de Moutier-Grandval, créée par le duc d'Alsace Gundoinus, doit avoir eu des relations suivies avec les centres artistiques et politiques de la Cour. La crose était-elle un présent du fondateur? Fut-elle réalisée dans les ateliers de Luxeuil qui était le couvent mère ou même à Moutier-Grandval? Toutes ces questions restent sans réponse. (K.O.)

Bibliographie: 19 à 22



Évangélaire de Saint-Ursanne

Livre manuscrit de 414 pages
 Hauteur 27 cm., largeur 17,3 cm.
 IX^e siècle
 Bibliothèque du Lycée cantonal, Porrentruy



Stiftsbibliothek, Saint-Gall, Codex 221

ÉVANGÉLIAIRE DE SAINT-URSANNE

La pagination, unilatérale au crayon, est moderne. L'écriture est une belle minuscule carolingienne. Après la lettre de saint Jérôme au pape Damase, on trouve les tables de concordance décorées d'arcades diversement coloriées. Chaque évangile ainsi que les prologues des trois derniers évangiles commence par des initiales ornementales. La reliure comporte deux ais de bois de 2 cm. d'épaisseur chacun. Celui de dessus est recouvert de cinq plaques de cuivre doré juxtaposées. Sur celle du centre est représenté le Christ, selon la technique du métal repoussé. La plaque supérieure porte les symboles des évangélistes Jean et Matthieu, celle du bas, ceux de Luc et de Marc. Les deux plaques latérales s'ornent des deux gravures : à gauche saint Ursanne (le nom S. VRSICIVS se lit autour du nimbe du personnage), à droite, un saint anonyme, peut-être saint Germain. A la page 29 du manuscrit, à la suite des tables de concordance, la mention de saint Ursanne apparaît dans une note sans rapport avec l'évangélaire.

Le manuscrit remonte au IX^e siècle et proviendrait du nord de la France; il se rattacherait à l'école franco-saxonne. Quant à la couverture, elle pourrait dater du XIII^e siècle.

L'évangélaire a dû appartenir au chapitre de chanoines séculiers de Saint-Ursanne qui remplaça au XII^e siècle une ancienne abbaye bénédictine. Actuellement il constitue le plus ancien document de la Bibliothèque du Lycée cantonal de Porrentruy. (R.F.)

Récit de la vie de saint Germain ►

Livre manuscrit de 448 pages
Hauteur 19 cm., largeur 15 cm.
Début ou milieu du X^e siècle
Stiftsbibliothek, Saint-Gall, Codex 551

104
IN NOMINI DNI. INCIPIT PASSIO.

D S̄CI GERMANI MARTYRIS.
DOMINIS EXIMIIS. ET SACRIS CULMI-
nibus decoratis. re legionisq. copia fultis.
& in sc̄itate semp ubiq. polletat. de iculo.
leodemundo. & ingofrido patrib. bobo-
lenus exiguis omnium pr̄borum. lau-
ciadmodū dies sunt. quod a quib. dā
sc̄is fratribus flagitatus. ut almi sc̄i
germani abbatis grande uallensis meo
studerem filo texere gesta. Presestim.
qui cū eo fuerunt in tempore. & penes ip-
sum patrata uiderunt. qui nobis non au-
dita sed uisa narrent. A quib. & iam &
nos puenerabiles uiros. chadoaldū. & ari-
dū. didicimus qui nunc sup̄stitet sunt.

RÉCIT DE LA VIE DE SAINT GERMAIN

L'un des documents les plus importants pour l'histoire des missions chrétiennes dans le Jura du Haut Moyen Age est un recueil de vies de saints qui comprend notamment, pp. 106-125, la première version manuscrite de la vie de saint Germain composée peu de temps après sa mort tragique, vers 670, par Bobolenus. Ce manuscrit très soigné a servi de base pour l'édition critique de la *Passio sancti Germani martyris* publiée dans les *Monumenta Germaniae Historica*. Il nous présente la version définitive de cette *vita* divisée en 15 chapitres. (Y. C.)

Bibliographie: ^{23 24}

Vie de saint Imier

Volume comprenant 124 feuillets de parchemin (Ms. L 306)
Hauteur 29,5 cm., largeur 19 cm.
XIII^e siècle
Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Fribourg

1. DESCRIPTION

Cahiers de 8 ff. avec signatures en chiffres romains. Foliotation du XIX^e siècle 1-123 (93 *bis*). — Minuscule gothique d'un copiste du début du XIII^e siècle. 33 longues lignes (en 2 col. à partir du f. 110). Justification 205 × 120 mm. (220 × 130 mm.). Encre brun foncé. Les titres et les initiales simples et non ornées sont rouges. Reliure de deux ais de bois revêtus de cuir blanc. Marques de 2 fermoirs et de 5 bouillons de chaque côté. 3 nerfs; tranchefile perdue. Dos recouvert de papier vert (Hauterive, XVIII^e s.). Ce manuscrit a été écrit au début du XIII^e siècle à l'abbaye cistercienne d'Hauterive (canton de Fribourg) comme l'indique l'inscription du copiste à la fin du volume (f. 123r): *Explicit liber sancte Marie Alteripe. Quicumque abstulerit vel furatus fuerit anathema sit amen.* (Ici se termine le livre de sainte Marie d'Hauterive. Quiconque l'aura enlevé ou dérobé, qu'il soit anathème, amen.)

collocauerit. die septimo mensis aprilis. De ipso quoque monito ita suavissimi odor flagit. quasi esset omnibus aromaticis plenus. Tunc ipsi iudicantes. maximas gratias domino agebant. qui tale populo suo dignatus est conferre subsidium. pro quo omni sincera mentis intentione. quemque deprecatus fuerit. petitionis effectum sine dubio consecutus ualeat. Amen.

Explicit uita sancti alexi confessoris christi. Incipit uita

Uita uir nobilis et sancti ymerii confessoris quidam gratia dei predictus nomine ymerius. hic apueri in etate deo dedit. quoddam seclarium tumultibus depressus. quod nulli animam dedit uoluptati. Sed dum in hac terra adhuc esset positus. desuper iam quasi aridum mundum cum flore. Libiori namque genere ex puincia alygaugye. in uico lugdunaco oriundus. sacris litteris instructus. cum multo cerneret ire per abrupta uiciorum. ab occupatione seclarium negotiorum se custodiendo abstrahere curauit. Maluit enim deo adherere. quam huius mundi uiculis inseruire.

Uidebat enim homines mortales. seclaria opera exercere. unde gement in corde suo dicebat. Ad

faciam quod cotidie impugnor per uis cogitationibus. et refrigerii locum minime inuenire ualeo. Consilio autem diuinitus inter. sepe conuersionis oraculum cepit edificare. in pacis hereditatis perpetate. Cumque uir dei conceptum opus in promptu haberet. quedam superuenit mulier. nimio stupore accensa. in uiderendi cupiditate

curiosa. interrogat de muri fabrica. Ex qua re christi famulus ymerius intelligens non concessam esse a deo

2. CONTENU

(f. 1r-95r) : Gesta Barlaam et Josaphat ; (f. 95r-100r) : Vita s. Euphrosinae ; (f. 100r-104r) : Vita b. Abraham eremitae ; (f. 104r-107v) : Vita s. Alexi confessoris ; (f. 107v-110v) : Vita s. Himerii confessoris ; (f. 110v-123r) : Miracula b. Mariae virginis.

3. LA « VITA SANCTI HIMERII »

Ce manuscrit, dont l'original est perdu, contient la plus ancienne version qui nous soit connue de la vie de saint Imier. Elle a été composée probablement au IX^e siècle par un auteur anonyme. L'histoire raconte comment saint Imier, issu d'une famille noble de Lugnez en Ajoie, se retira dans la vallée de la Suze pour y vivre en ermite et se mit à défricher et cultiver la terre. A la suite de mauvaises récoltes, il s'adressa à l'évêque de Lausanne et lui attribua un terrain non loin du siège épiscopal. Cependant l'endroit ne lui convint pas davantage, car il se sentait appelé à accomplir un pèlerinage en Terre Sainte. Il y séjourna trois ans. Rapportant avec lui plusieurs reliques, il revint dans le Jura où il répandit la foi et la culture chrétiennes. Il y mourut, très âgé, un 12 novembre.

Malgré plusieurs détails peu dignes de foi et bien que cette légende soit composée d'après le modèle classique des vies d'ermites — et que l'influence de la vie de saint Benoît soit manifeste — elle comporte cependant un fond historique. Sur la tombe du saint, on éleva bientôt une chapelle qui est mentionnée pour la première fois dans les sources en 884. Dès lors, on a donné le nom d'Imier au village qui se développa à cet endroit, au chapitre des chanoines, qui succéda, au XII^e siècle, à un couvent de bénédictins, ainsi qu'à la vallée de la Suze. Avec Germain, Ursanne et Dizier, Imier, appelé aussi apôtre du Jura, appartient aux grands saints de cette région. Son culte s'est répandu particulièrement dans les anciens diocèses de Lausanne et de Bâle. (J.L.)

Bibliographie: ²⁵ ²⁶

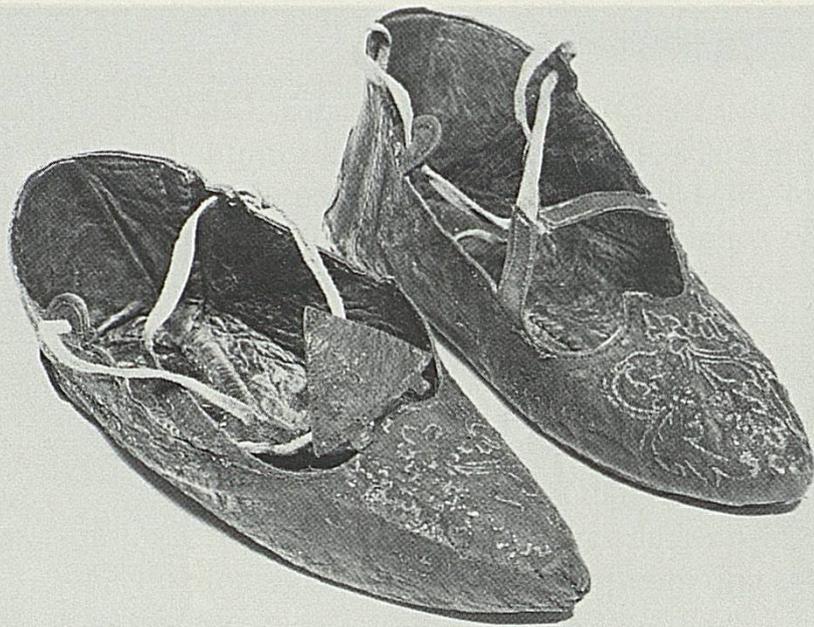


Bas dits de saint Germain

Travail à l'aiguille, en lin
Hauteur 43 cm., longueur du pied 32 cm.
XII^e siècle
Musée jurassien, Delémont

Ces deux bas ont probablement recouvert les reliques du saint ; ils sont de provenance non identifiée. On trouve des travaux identiques en Italie, en Scandinavie et dans les pays alpins. (A.G.)

Bibliographie: ²⁷



Chaussures pontificales dites de saint Germain

Cuir brodé de soie

Hauteur 10 cm., longueur 27,5 cm., largeur 8,5 cm.

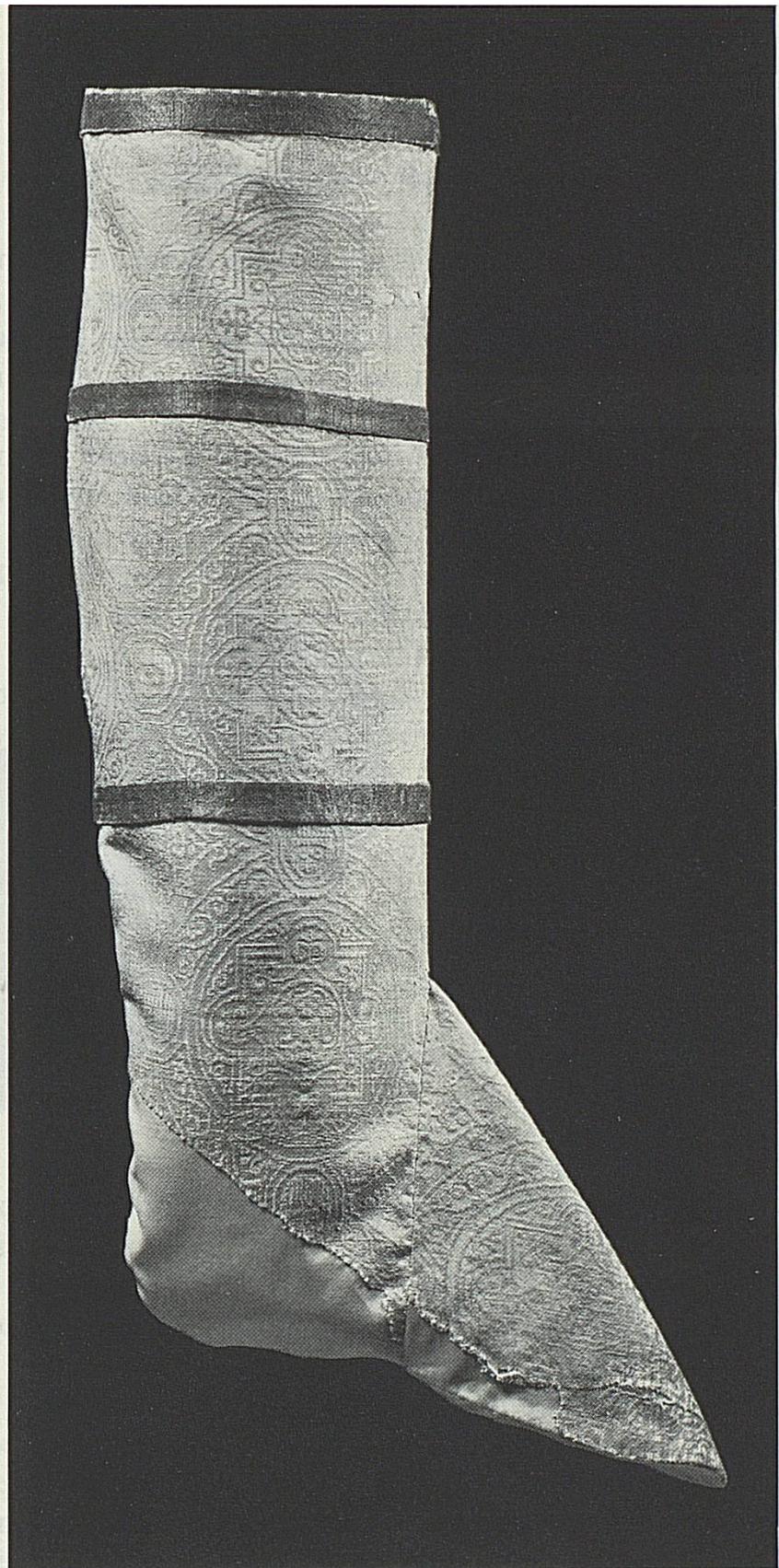
XII^e ou XIII^e siècle

Musée jurassien, Delémont

Chaque sandale est confectionnée d'une seule pièce de cuir et est également doublée de cuir. Les bandes de cuir sont réunies par un lacet à hauteur de cheville.

Les décors brodés, partiellement usés, rappellent des palmettes et d'autres motifs végétaux. (A.G.)

Bibliographie: ²⁸



Bas dits de saint Dizier

Tissu de soie (lampas), Constantinople ou Asie Mineure

Hauteur 53 cm., longueur du pied 25 cm.

Vers 1100

Musée jurassien, Delémont

BAS DITS DE SAINT DIZIER

Le document le plus ancien les mentionnant est un inventaire perdu de 1530 qui les situe vers l'an 1100. Saint Dizier, évêque de Rodez, vivait au VIII^e siècle et fut tué près de Belfort par des bandits attirés par ses riches vêtements et ses vases sacrés. Ces objets réapparurent par la suite à Moutier-Grandval.

Le riche tissu, ton sur ton, est orné de motifs byzantins, d'ornements géométriques, de feuillages et de fleurs de lys. (A.G.)

Bibliographie: ²⁹



Chaussure pontificale dite de saint Dizier

Cuir brodé de soie et de fil d'or

Hauteur 7,2 cm., longueur 27,5 cm., largeur 10,5 cm.

XII^e siècle

Musée jurassien, Delémont

Le ruban qui réunissait les différentes langues de cuir a disparu. Cette chaussure correspond au modèle utilisé du XI^e au XIV^e siècle comme chaussure pontificale. Plusieurs exemples ont été conservés jusqu'à nos jours. (A.G.)

Bibliographie: ³⁰

Calice et patène de Moutier-Grandval 

Argent doré

Hauteur 7 cm., diamètre du calice 6 cm.,
diamètre de la patène 7,4 cm.

XI^e siècle

Musée jurassien, Delémont

Ces deux objets ont été trouvés lors de la démolition de l'église de Moutier-Grandval en 1859. Il s'agit d'un calice de voyage du type de celui que les évêques et abbés emportaient dans leurs pérégrinations. Ils étaient fréquemment placés dans les tombes de leurs propriétaires. La forme de ce calice présente beaucoup d'analogies avec les calices byzantins qu'on peut voir, par exemple, à la Fondation Abegg à Riggisberg. (K.O.)

Bibliographie: ³¹ ³²

Calice et patène dits de saint Germain 

Argent doré

Hauteur 14,5 cm., diamètre du calice 13 cm.,
diamètre de la patène 15 cm.

Fin du XIII^e siècle

Musée jurassien, Delémont

Le calice et sa patène proviennent de l'abbaye de Moutier-Grandval. La tradition attribue ces objets à saint Germain dès le XVI^e siècle, époque à laquelle ils sont mentionnés immédiatement après le corps du saint parmi les trésors emportés en 1530 par les chanoines chassés de leur abbaye. Cependant, la forme du calice infirme cette tradition, car elle est typique de la fin du XIII^e siècle. (K.O.)

Bibliographie: ³³ à ³⁶





DES MISSIONNAIRES, DES CONQUÉRANTS ET NOUS

Une vallée et des hommes venus de loin. Dans leurs besaces, quelques livres, connus par cœur. Leurs mains sont calleuses d'avoir manié, quoi au juste ? La cognée, la pioche ou le glaive ?

Après eux, la vie, ici, ne sera plus ce qu'elle était. Plus tout à fait, car ils enrichiront la terre de nouveaux ferments et les esprits d'une nouvelle espérance. Ou plus du tout : l'éclat de leur glaive est celui d'un nouveau soleil. Voilà les grandes lignes du drame. Ces étrangers apportent l'Évangile. Et ce n'est pas à une, mais à deux vallées que je pense : celle de Moutier et celle de Mexico. Bien que né dans la première, je connais mieux les intrus chaussés de *chapines* qui en 1519 s'aventurèrent dans la seconde, invités d'honneur du grand tlatoani Moctezuma. Des invités comme personne ne souhaite en recevoir, de ceux qui mettent le feu à la maison.

La piste de Germain de Trèves et de Randoald, puis celle de maître Iso, je l'ai cherchée dans deux imposants ouvrages, le *Lexikon für Theologie und Kirche*³⁷ et le *Handbuch der Kirchengeschichte*³⁸. Le fil tiré à Moutier aboutit à une tapisserie d'envergure européenne. Germain conduit à Waldebert, abbé de Luxeuil. Vers 640 (638 ?), le duc d'Alsace fait don à l'abbaye de Luxeuil d'un domaine situé dans la vallée de la Birse. Des moines de Luxeuil y fondent une abbaye fille dont Germain de Trèves sera abbé durant trente-cinq ans. A partir de là s'ouvre un panorama fait de deux volets complémentaires et contradictoires. Le premier, de ton franchement politique, est celui de la *Restauration de l'église mérovingienne*. Le second, spirituel, porte l'empreinte de Luxeuil : *l'esprit de Luxeuil*. La Restauration de l'église mérovingienne se déroule en deux phases de 550 à 638. Il s'agit d'une restauration interne de l'église « organisée et supportée matériellement par les rois »³⁹.

Lorsqu'il s'effondra, l'Empire romain était chrétien. Un évêché d'Augst préfigurait celui qui plus tard s'établira à Bâle. Cet évêché disparut lors des grandes invasions mais des communautés chrétiennes subsistèrent tout près de chez nous, entre autres à Granges et à Soleure. Germain n'était pas un aventurier qui se serait risqué à coups de cognées dans une impénétrable jungle jurassienne pour y briser des idoles. Appelé par les Burgondes afin de raviver une flamme déjà allumée, il avait l'appui de ducs alémanes « qui, en tant que membres de l'aristocratie [...] du royaume étaient devenus chrétiens à la fin du VI^e siècle »⁴⁰.

Pour trouver une description détaillée des méthodes missionnaires à l'époque mérovingienne, il faut attendre la parution, en 725, de la *Vita S. Amandi*. On y lit que, la prédication de l'Évangile « n'étant pas

libre de tout danger», «le missionnaire a besoin de la protection royale»⁴¹. S'opposer aux missionnaires équivaut à se révolter contre le roi. L'irascible hobereau alémanne qui, le 21 février 675, fit mettre Germain à mort dut penser que ce roi était bien lointain.

Au nord et à l'est de la Gaule, entre Cologne, Rouen, Besançon et Mayence s'étendaient les provinces les moins policées du royaume. L'Eglise mérovingienne y envoya les plus rebelles de ses missionnaires. Tous avaient été touchés par un certain vent de liberté qui soufflait d'Irlande. Colomban, moine irlandais, avait transplanté le monachisme celtique sur la terre des Francs. Voici comment le très prudent *Handbuch der Kirchengeschichte* décrit le fondateur de Luxeuil: «De Colomban émanaient des impulsions religieuses et morales de la plus forte espèce; mais le grand saint ignorait splendidement le droit monastique gallo-franc. Il régnait en maître sur ses fondations, voyageait librement vers ses amis [...], ne reconnaissait aucun droit épiscopal sur les biens monastiques et exerçait ses fonctions pastorales hors des limites du couvent. Lorsqu'il alla jusqu'à refuser d'assister aux synodes, le roi Théodoric II le menaça péremptoirement d'excommunication»⁴².

Et c'est avec un certain effroi que les auteurs du docte manuel écrivent, une demi-page plus loin: «Les sources vives de la religion se transformèrent en torrents sauvages».

Ce sont donc ces «torrents sauvages» que l'Eglise mérovingienne envoya irriguer nos vallées. L'esprit de Luxeuil marque puissamment la seconde phase de la Restauration mérovingienne. Plus de cent couvents s'en réclameront et il touchera nombre de grands du royaume.

Quand Moctezuma Xocoyotzin promenait Cortès dans les rues de Mexico-Tenochtitlan, il savait que l'homme dont il tenait familièrement le bras venait mettre un terme au soleil — c'est-à-dire au monde — aztèque. Les chroniques relatent les présages: des boules de feu crachées par le Popocatepetl, une comète aperçue par un certain Tzoncoztli, sorti de sa maison pour faire pipi. L'espace d'un instant, la comète éclaira la nuit «comme le soleil en plein midi» (Tezozomoc). Puis, après la trahison espagnole, une guerre inégale contre des barbares ignorants de la *langue claire*, le nahuatl «qui sonne clair comme une cloche» (Molina). Nous avons des témoignages sur la façon dont les Nahuas, peuple de la langue claire, firent face à la fin de leur monde.

«L'un relate la scène qui se déroula dans le monastère que les Franciscains avaient élevé dans les deux années qui suivirent la Conquête. Les Espagnols avaient rassemblé les derniers grands-prêtres et philosophes qui avaient survécu. Pendant des heures, les frères haranguèrent les nobles. Lorsque le sermon fut terminé et avant que l'on lâchât les

chiens, un Mexicain se leva et dit avec une « aimable urbanité », comme le souligne le texte :

... « Mes seigneurs, mes respectés seigneurs vous avez subi de grandes tribulations pour venir céans nous dire que nos dieux sont morts. Lors où nous en irons-nous, nous qui sommes mortels ? Puisque nos dieux sont morts, laissez-nous sombrer avec eux. »⁴³

Et puis, il y a aussi de très sérieuses études démographiques se basant sur les registres paroissiaux du XVI^e siècle.

« Lorsque Cortès avait débarqué, en 1519, environ vingt-cinq millions de personnes peuplaient le territoire de l'actuelle république du Mexique »⁴⁴. En 1608, le recensement colonial dénombrait à peine un million d'indigènes. La terre *mexica* était cultivée intensivement, parfois « à l'asiatique », c'est-à-dire en irriguant, mais surtout à la méso-américaine : en semant au début des pluies des plantes qui arriveront à maturité au début de la première semaine de sécheresse. Les vigneron de chez nous, qui veulent que le raisin reçoive dix jours de soleil avant la vendange, doivent comprendre de quoi je parle. Tout comme un conseil d'hommes expérimentés décide, à La Neuveville, de la « levée des bans », le conseil des Anciens décidait, dans chaque village, de la date des semailles. Le calendrier aztèque, plus précis que l'euro péen, servait de base aux savantes computations des sages qui ne décidaient rien sans consulter Tlaloc, le dieu de la pluie. « Les missionnaires espagnols arasèrent les temples qui avaient préservé, pour chaque vallée, un rythme différent des plantations, et ils oblitèrent l'ancien calendrier — tout au moins autant qu'ils le purent. »⁴⁵ Les récoltes pourrèrent ou séchèrent, selon que les semailles eussent été prématurées ou trop tardives. Les *milpas* — champs de maïs — tombèrent en friche. Dans un pays de cultures intensives où l'homme était le plus grand mammifère vivant, les paysans espagnols introduisirent la vache et le cheval. Comme chacun de ces animaux a besoin pour se nourrir de dix fois plus de terre qu'un homme, chaque vache ou chaque cheval prit la place de dix personnes dans la délicate écologie tropicale. A l'heure où l'épopée missionnaire de l'Occident est une fois de plus à l'honneur, il me semble judicieux de rappeler que les Conquistadores étaient aussi des missionnaires et que, plus récemment, la Mission a fait le lit du colonialisme et du mercantilisme.

S'il fallait tracer, entre le Jura et le Mexique, de ces mystérieux linéaments que Mallarmé appelait des correspondances, je citerais deux faits que voici : Le nom de Mexico, que les Anciens prononçaient Mechic-co en accentuant le « chi » et en séparant les deux « c » veut dire *lieu du nombril de la lune*. D'une certaine manière, cette découverte est

jurassienne. L'homme qui passa trente ans de sa vie à l'établir irréfutablement fut industriel jurassien avant de devenir anthropologue, mexicaniste et nahuatlato⁴⁶. Il s'appelle Gutierre (Gautier) Tibón⁴⁷ et dans sa jeunesse, « pour se libérer de l'obligation de travailler toute sa vie pour un salaire », il inventa la machine à écrire portative Hermès Baby.

Quant au deuxième fait le voici. L'Histoire n'est jamais un courant uniforme. Comme les eaux de la Birse sous les ponts de Moutier, elle est faite de courants animés de vitesses et de directions différentes. Parmi les missionnaires débarqués avec les soldats couraient parfois un vent de liberté et des « torrents sauvages ». Certains missionnaires étaient secrètement des disciples de Jean Huss. D'autres dissimulaient dans leurs chausses l'*Eloge de la folie* d'Erasme ou — c'est le cas notamment de Vasco de Quiroga — l'*Utopie* de Thomas More. Des convers versés dans la lecture des lettres carrées introduisirent le Talmud de leur jeunesse juive. Selon don Sergio, l'évêque de Cuernavaca, le Morelos fut particulièrement touché par ces courants hétérodoxes. Les indigènes Tlahuicas y accueillirent avec enthousiasme cet évangile aimable, divers et empreint de liberté auquel un Emiliano Zapata puisera son inspiration libertaire par-dessus trois siècles d'Inquisition et un siècle d'arrogance créole. N'y a-t-il pas là un parallèle avec l'« esprit de Luxeuil » qui toucha le Jura ?

*Jean Robert*⁴⁸

Notes et bibliographie: 37 à 48

l'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole. L'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole. L'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole.

Quant au développement de l'industrie et du commerce, il est le résultat de l'effort de l'homme qui a su transformer les ressources de son pays en produits utiles. L'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole. L'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole. L'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole.

Le développement de l'industrie et du commerce est le résultat de l'effort de l'homme qui a su transformer les ressources de son pays en produits utiles. L'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole. L'industrie et le commerce ont permis de développer l'industrie et le commerce avant de devenir un pays agricole.

INC. S. O.



PR

ERBUO

.ē. ad sopho

godoliae fi

chia. Indiet

gisiudae. Co

du'artiquel. Une page ouverte de manuscrit, simple rose/rouge/bleu

SENS DE LA LETTRE, SENS DE LA PAGE

Exposer une bible médiévale, et surtout l'une des plus vénérables, c'est courir le risque d'une double méprise, d'un double mauvais usage de l'objet. Le risque d'oublier la nature profonde du livre et de n'y admirer que le support matériel éminent, magnifié par la tradition; celui, plus insidieux, de mythifier l'objet.

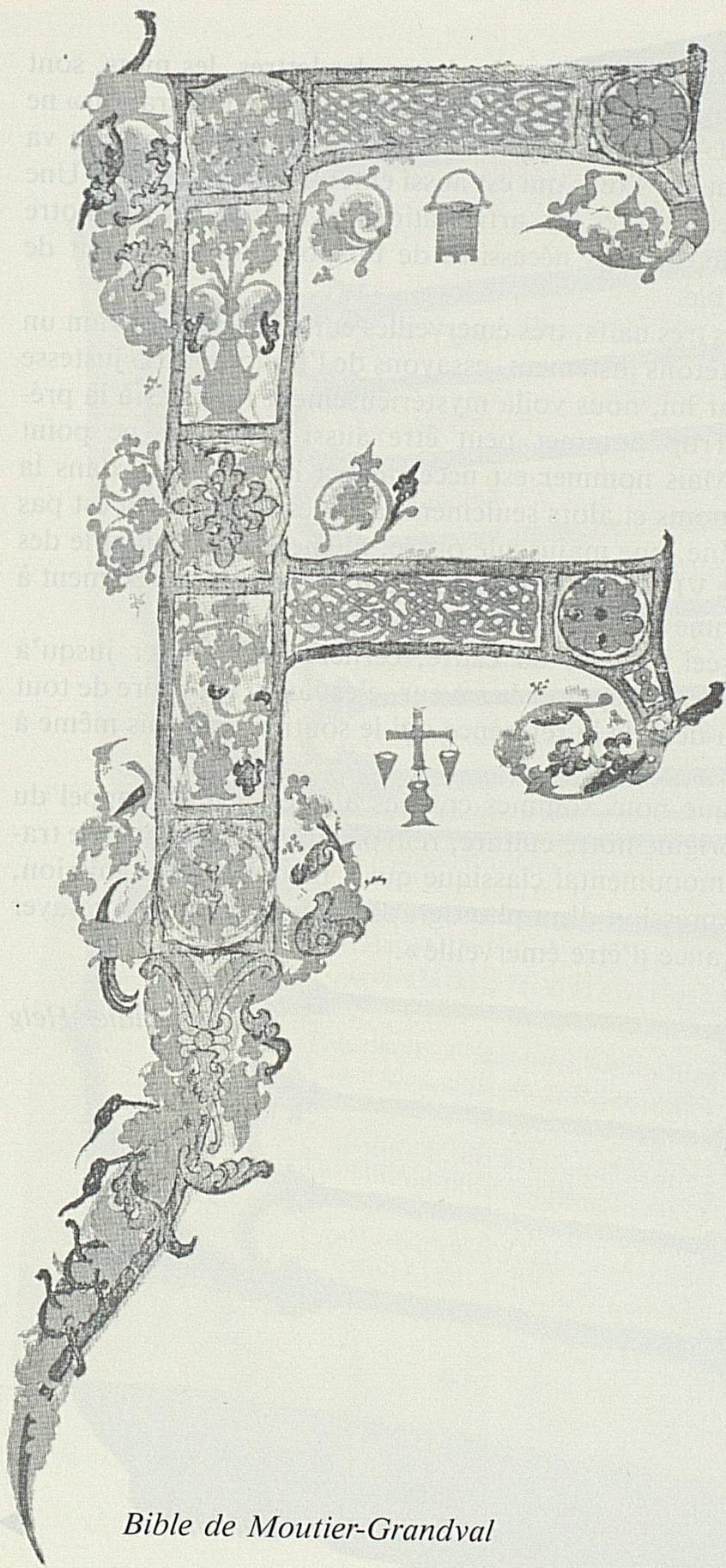
Nous réalisons avec peine à quel point notre conception souvent très romantique de l'artiste a tendance à imprégner notre façon de regarder les œuvres médiévales, et nous dessinons, selon des critères purement modernes, une manière de les aborder qui semble aller d'un enthousiasme béatement superficiel à une reconstitution archéologique qui néglige l'esprit qui a présidé à la création et à la production de ces grandes œuvres.

Tout l'art médiéval, du plus humble au plus savant, et ceci surtout entre le VIII^e et le début du XIII^e siècle, s'est élaboré à partir d'un point de vue spirituel. Le centre absent est la raison d'être, invisible, des objets. Ce qui importe à l'œuvre, c'est une présence silencieuse que l'objet a pour mission de célébrer, de commenter et de représenter. Cette présence obsédante de l'absent le plus personnel, le Christ, informe l'ensemble de la création artistique du Moyen Age classique, lui donne son assise, qui s'est définie et répétée inlassablement, et a produit un art qui n'a pas de provinces mineures et se présente, au sens le plus rigoureux du terme, comme un art *monumental*.

La valeur théologique de l'objet, un rapport étroit et constant à ce centre personnel sont, paradoxalement, les postulats qui assurent à l'art de cette période son anonymat. Ce qui est magnifié, c'est le geste artisanal, raison pour laquelle le terme ambigu d'« arts mineurs » s'applique en fait mal à certaines catégories d'objets médiévaux, tendant à introduire une conception trop moderne de la distinction entre artiste et artisan, distinction que le Moyen Age ne connut point avant le XIII^e siècle.

Le geste artisanal, humble et relié à ce centre qui le dépasse et l'inspire, est la clef qui ouvre à une admiration juste et authentique. L'artisan-artiste médiéval affine sans cesse sa qualité d'attention à laquelle le conduit cette réalité décrite et si peu moderne: la foi.

Le Moyen Age a sans doute eu de la Bible une conception plus liturgique et festive qu'exégétique. La Bible, livre des livres, c'est la promesse dans la lettre et sur la page de la présence divine. Lorsque nous contemplons la Bible de Moutier-Grandval, n'oublions pas qu'il s'agit d'un des maillons principaux d'une chaîne qui est spirituelle, tout autant qu'artistique. Une page ouverte devant nous, comme nous pouvons la



Bible de Moutier-Grandval

voir ici, renvoie à *toutes* les pages. La lettre, les lettres, les mots, sont des images et les images sont des mots. Que le terme d'« illustration » ne nous égare point. L'image médiévale est partie du Verbe, qu'elle va rejoindre, en passant par l'œil, qui est aussi entendement intérieur. Une secrète harmonie relie toutes ces articulations et ne figeons pas notre regard sur *une* page, que les nécessités de l'exposition empêchent de vibrer avec l'ensemble.

Soyons à la fois très naïfs, très émerveillés et très avertis. Devant un objet tel, que nous fêtons justement, essayons de l'honorer de la justesse de notre regard. Par lui, nous voilà mystérieusement rappelés à la présence du centre. Trop nommer peut être aussi fatal que ne point nommer du tout. Mais nommer est nécessaire à la vie. Dieu, dans la Genèse, donne les noms et alors seulement la vie est pleine. Il n'est pas une page, une lettrine, une majuscule ornée, même du plus humble des manuscrits, entre le VIII^e et le XIII^e siècle, qui ne renvoie secrètement à ce « centre qui nomme ».

Assujettir le réel à la loi du cadre, cerner l'objet, aller jusqu'à l'enclorre pour tâcher d'en épuiser la saveur, c'est aussi le propre de tout art « classique », au-delà de la référence qui le soutient, parfois même à son insu.

Le bel objet que nous sommes conviés à fêter, s'il est rappel du centre absent qui origine notre culture, renvoie aussi à cette grande tradition de tout art monumental classique qui a peut-être pour mission, selon l'heureuse expression d'un photographe contemporain, d'essayer de « fixer la souffrance d'être émerveillé ».

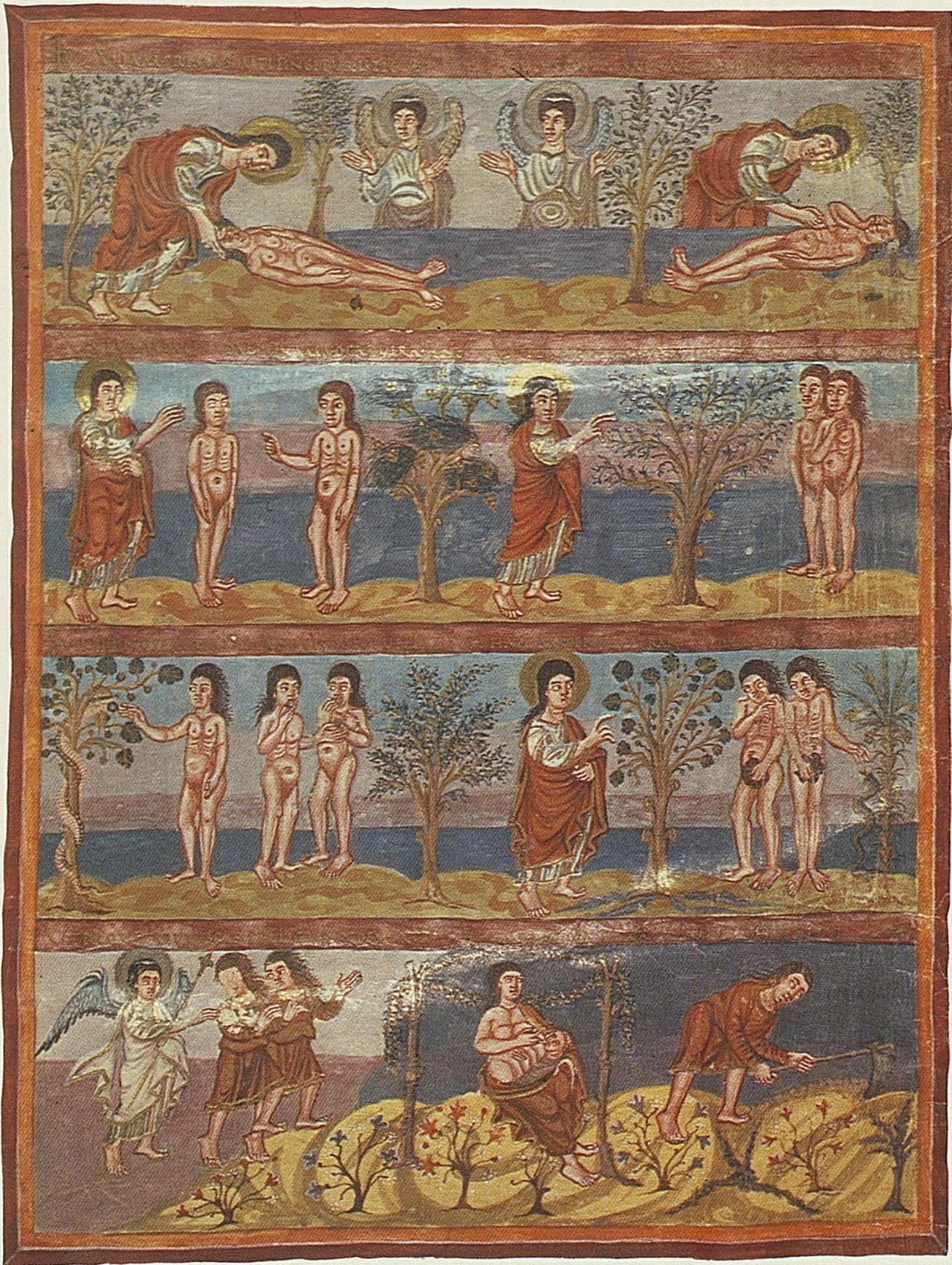
Didier Helg

Bible de Moutier-Grandval ►

LA BIBLE DE MOUTIER-GRANDVAL

La Bible de Moutier-Grandval, aujourd'hui à Londres, British Library, Cod. Add. 10546, fut exécutée à Tours vers 835, dans le scriptorium de Saint-Martin. Celui-ci avait été organisé par Alcuin, entre 796 et 804, et sous son abbatiat, six Bibles complètes au moins y furent copiées. Ce n'est pourtant qu'après sa mort, sous ses successeurs, Frigidus (807-834) et surtout Adalhard (834-843) et Vivien (844-851) que se développe à Tours une véritable école de miniaturistes. La Bible de Moutier-Grandval, et celle dite d'Alcuin, aujourd'hui à Bamberg, sont ainsi les premières Bibles illustrées issues de ce célèbre atelier. Elles datent semble-t-il toutes deux de l'abbatiat d'Adalhard, bien que la fin de celui de Frigidus ne soit pas totalement exclue pour celle de Grandval. Plus tard, vers 845, sous Vivien, abbé laïc de Saint-Martin, une autre Bible plus luxueuse encore fut exécutée pour Charles le Chauve. Tours semble s'être fait une spécialité dans cette production encore peu commune de grandes Bibles illustrées. On a récemment identifié d'importants fragments d'autres exemplaires perdus et c'est sans doute l'un de ceux-ci qui a servi de modèle pour la Bible de Saint-Paul-hors-les-Murs, à Rome, exécutée à Reims vers 870. Selon une hypothèse de C. Nordenfalk, un volume proche de celui de Grandval, plus simple et peut-être antérieur, fut utilisé par Bernward d'Hildesheim, au début du XI^e siècle, comme modèle pour sa propre Bible — la seule qui nous soit conservée pour l'époque ottonienne — et le cycle de la Genèse qui décore les portes de bronze de son abbatale Saint-Michel.

La Bible de Moutier-Grandval comprend donc en un seul volume de 449 folios, au format moyen de 51 sur 37,5 cm., la totalité du texte de la Bible, écrit sur deux colonnes de 50-52 lignes, dans la version latine de la Vulgate en partie révisée par Alcuin. Outre de très nombreuses initiales (55), étudiées récemment par E. Beer dans la publication d'un fac-similé partiel de ce manuscrit par la Société suisse des lithographes, elle est décorée de somptueuses tables de Canons, au fol. 349v-351r, d'une page de titre, l'*Incipit* de la lettre de saint Jérôme à Paulin (fol. 1v), des tables analytiques des épîtres de Paul (fol. 408v et 409v), et surtout de quatre grandes miniatures en pleine page au fol. 5v, au début de la Genèse; 25v, au début de l'Exode; 352v, au début du Nouveau Testament, et 449r enfin, à la fin du volume, après le texte de l'Apocalypse.

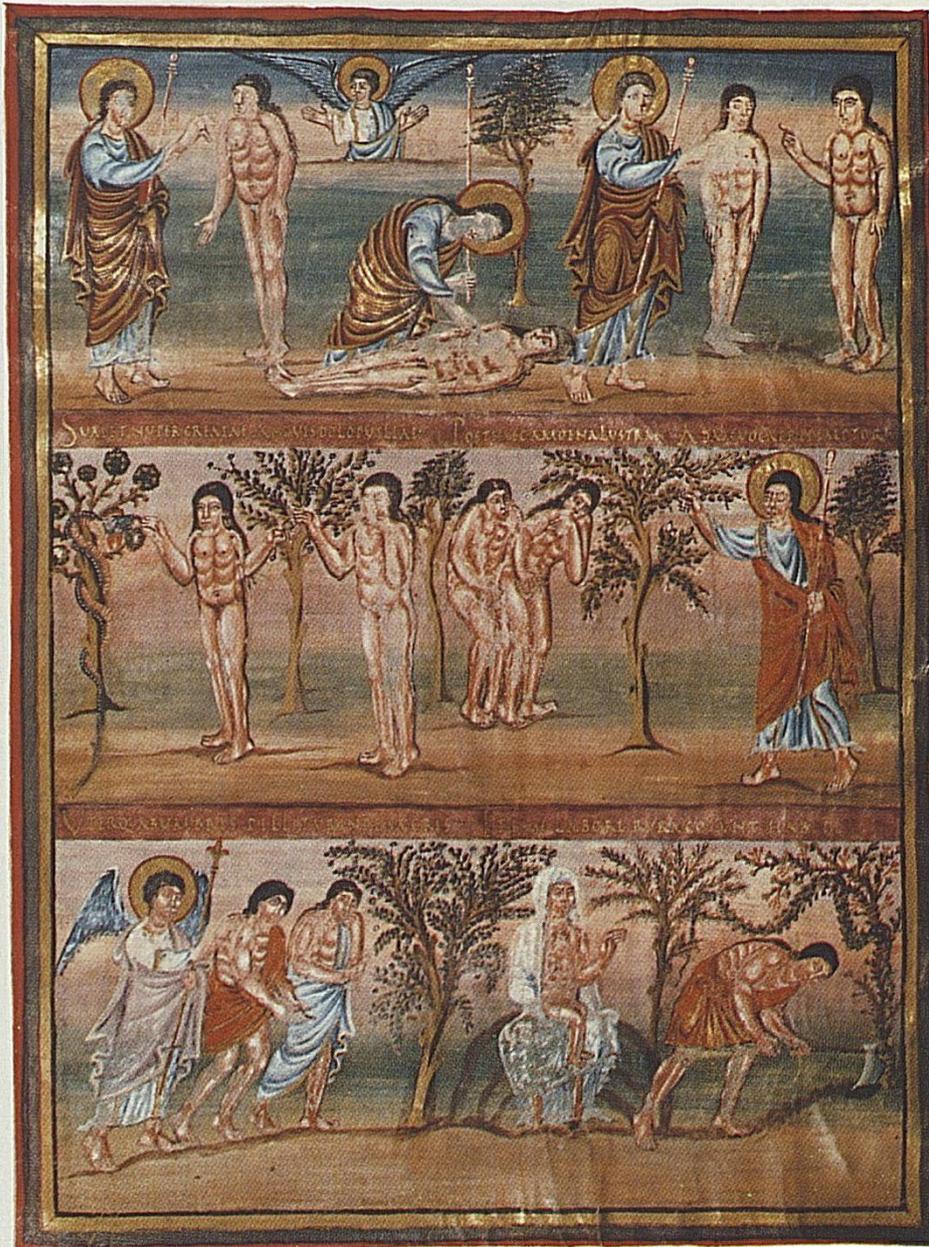


Bible de Moutier-Grandval

I. LE FRONTISPICE DE LA GENÈSE (FOL. 5v)

La page est divisée en quatre registres superposés. Au premier registre, à gauche, la Création d'Adam en présence de deux anges; à droite, la Création d'Eve. Le Christ prélève une côte du flanc d'Adam qui est couché sur le sol. Au second registre, Dieu présente Eve à Adam qui lui donne son nom. A droite, le Christ leur désigne l'arbre de la connaissance. Au troisième registre, Eve saisit le fruit que lui présente le serpent, puis le partage avec Adam. A droite, Dieu leur reproche leur faute. Adam gêné désigne du doigt la coupable qui à son tour rejette sa faute sur le serpent. Au pied de l'arbre de la connaissance, on distingue parfaitement les quatre fleuves du Paradis. Au quatrième registre, Adam et Eve, vêtus cette fois d'une tunique courte serrée à la taille, sont expulsés du Paradis. A droite, Eve allaite un enfant sous une sorte de tonnelle alors qu'Adam pioche ses terres. Entre les deux, on distingue difficilement deux petits personnages debout, peut-être Caïn et Abel.

Les deux autres Bibles de Tours, celle de Bamberg et celle de Vivien, de même que la Bible de Rome, possèdent aussi en tête de la Genèse une série d'images comparables, distribuées sur trois ou quatre registres. Le choix et les détails des épisodes retenus sont toutefois différents, ce qui laisse supposer pas mal de liberté et peut-être d'invention dans l'adaptation à Tours du cycle paléochrétien proche de celui de la Genèse Cotton (Londres, Brit. Lib., Cotton Otho B. VI), qui a servi de modèle.



II. LE FRONTISPICE DE L'ÉXODE (FOL. 25v)

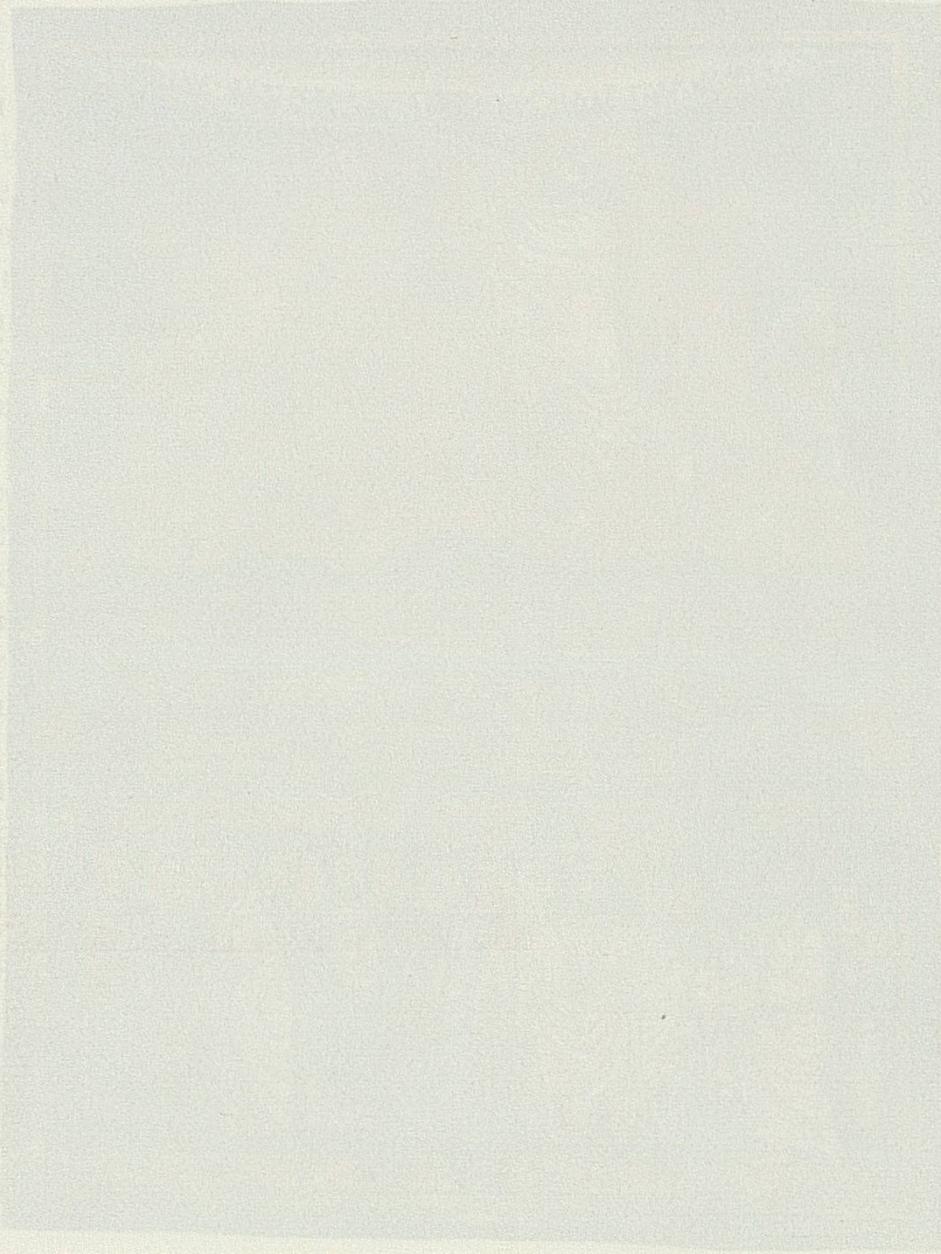
Au registre supérieur, Moïse, vêtu d'une tunique et d'un pallium, reçoit dans ses mains nues les Tables de la Loi. La main de Dieu apparaît entre deux segments de ciel ornés de festons nuageux. Sur le premier se détachent en transparence deux petits anges à mi-corps, tenant chacun une corne d'or d'où s'échappent des filaments rouges. Il faut sans doute y voir une allégorie des vents et du tonnerre, comme dans la voûte de la nef de Saint-Savin-sur-Gartempe (vers 1100), où la Donation de la Loi à Moïse est également accompagnée d'anges aux trompettes. La montagne du Sinaï, dont la cime disparaît dans les nuages, est parsemée de flammèches. En bas à gauche, derrière Moïse, Josué assiste à la scène. Comme l'a bien vu A.A. Schmid, cette image recouvre les deux passages de l'Exode (19: 16-18 et 24: 12-17) où Moïse reçoit les Tables de la Loi.

Au-dessous, Moïse, toujours accompagné de Josué qui se tient derrière lui à côté d'une porte recouverte d'un rideau, s'adresse aux Juifs qui ont à leur tête Aaron portant couronne, sceptre et manipule (cf. Ex. 34: 29-32). La scène se passe sous une sorte de portique ou dans une salle à arcades couverte d'un plafond à caissons.

A quelques détails près, une composition similaire se retrouve dans les Bibles de Paris et de Rome. Dans l'exemplaire de Saint-Paul-hors-les-Murs, elle introduit non pas l'Exode mais le Lévitique. L'image de la Bible de Grandval a toutefois gardé une allure paléochrétienne qui nous restitue assez fidèlement le modèle antique, sans doute commun, de ces trois frontispices.



Aut
reçoit d
entre de
detache
une con
y voit u
nef de
Moise
tagne
Rapine
Comme
de l'Ex
Aut
deniere
Juifs
(cf. Ex
une sal
A
les Bib
les Mur
Bible
restitu
trois J



uns.
rait
et se
acun
ture
de la
oi a
non-
e de
sai-
ages
Lev
ment
aux
pep
dans
ions
ors-
de la
suis
ces



III. LA MAIESTAS DOMINI (FOL. 352v)

Aux quatre angles de la page, séparés du Christ et des Vivants, on distingue quatre personnages debout, tous nimbés, en tunique et en pallium, tenant des banderoles. Ils ne sont pas accompagnés d'inscriptions, mais il est clair qu'il s'agit des quatre grands prophètes (Daniel, Ezéchiël, Isaïe, Jérémie), comme dans le frontispice du Nouveau Testament de la Bible de Bamberg. La Maiestas Domini proprement dite s'inscrit dans un losange, ce qui pourrait être une allusion au monde tétragonal. Le Christ, un livre ouvert dans la main gauche, trône sur le globe, à l'intérieur d'une mandorle ovale que flanquent les quatre Vivants identifiés par l'attribut du livre comme les quatre évangélistes. Le symbole de Jean, l'aigle, occupe la place d'honneur. Le lion et le bœuf sont représentés en position centrifuge, la tête retournée en arrière, selon un schéma qui ne devient courant dans l'iconographie médiévale qu'à partir de la seconde partie du IX^e siècle.

La disposition des figures et le découpage de la page sont à peu près semblables dans la Bible de Bamberg où le Christ trônant est remplacé par un Agneau dans un médaillon. Les deux frontispices de Paris et de Rome sont par contre assez différents. La Maiestas de Moutier-Grandval s'apparente à celle des Évangiles dits de Weingarten, aujourd'hui à Stuttgart. Ce dernier manuscrit provient également de Tours ; il est antérieur à la Bible de Grandval et son image de Dieu au milieu des Vivants nous restitue un niveau iconographique plus archaïque.

Plus encore que dans les deux images de la Genèse et de l'Exode, on se rend compte de l'hétérogénéité des modèles iconographiques utilisés par les artistes du scriptorium de Tours. Les variantes qui nous sont proposées montrent bien que cette image est le résultat non d'une copie mais d'un effort de création à partir d'éléments disparates dont on a fait peu à peu la synthèse.



IV. L'IMAGE APOCALYPTIQUE (FOL. 449r)

Au registre supérieur, l'Agneau en pendant du Lion de Juda s'approche d'un livre fermé posé debout sur un trône ou un autel. Ce volume est le livre fermé de sept sceaux (Apoc. 5: 1) que seul l'Agneau pourra saisir. Les Vivants à mi-corps et en évangélistes complètent la scène. Au-dessous, un personnage assis sur un trône d'apparat tient de ses deux mains levées un voile qui s'arrondit au-dessus de sa tête. Le lion et le bœuf ont saisi l'extrémité du voile dans leur gueule, alors que l'aigle semble être perché au-dessus. En bas, l'homme ailé sonne de la trompe au-devant du personnage intronisé. Cette image assez énigmatique a fait l'objet de minutieuses recherches. On admet aujourd'hui qu'elle est un commentaire allégorique illustré des chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse.

A l'instant où l'Agneau-Lion de Juda, c'est-à-dire le Christ, a accompli sur la croix la mission qui lui a été confiée par Dieu, il dévoile la Loi représentée dans la personne de Moïse, le personnage du registre inférieur. Les mystères de l'Ancien Testament sont dévoilés dans la proclamation du Nouveau et c'est à juste titre qu'on a pu mettre en relation cette dernière miniature avec celle qui introduit l'Exode. Les Vivants du registre inférieur sont des figures de l'incarnation, de l'immolation, de la résurrection et de l'ascension du Christ-Agneau.

On retrouve dans la Bible de Vivien et dans celle de Rome une composition comparable. Des motifs nouveaux ont été ajoutés dans la Bible de Paris et dans celle de Rome, mais l'idée est restée la même. Il ressort pourtant de l'analyse comparative de ces différents éléments, éléments que l'on rencontre d'ailleurs dans d'autres manuscrits illustrés de l'Apocalypse, que l'image de Grandval est une création carolingienne et non pas la simple adaptation d'un modèle antique déjà constitué. Le scriptorium de Tours disposait d'un cycle apocalyptique narratif de tradition romaine; des éléments en ont été détachés et à partir d'un choix cohérent on a créé cette composition synthétique qui se propose de donner de l'Apocalypse et de la Bible tout entière une interprétation allégorique complète.



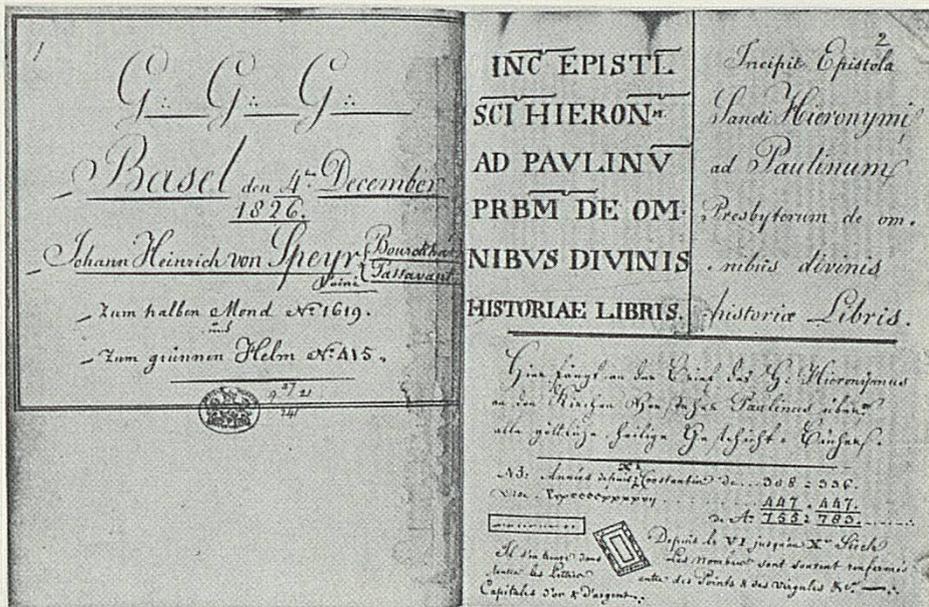
Bibliographie:

En 1933, W. Kœhler avait émis l'hypothèse que l'illustration des Bibles de Tours dépendait pour l'essentiel d'un seul prototype, une Bible illustrée du V^e siècle, due à l'initiative de Léon le Grand. Des études plus récentes (Schmid, *Die Bibel von Moutier-Grandval*, 1971 ; Gaehde 1971 ; Kessler 1965 et 1977, Christe 1976) ont apporté des précisions dont le détail ne peut être discuté ici. Il semble pourtant acquis que les propositions de Kœhler doivent être en partie abandonnées. L'atelier de Tours disposait semble-t-il de plusieurs manuscrits antiques, et non pas seulement d'une Bible complète ou *pandecte*. Ses peintres se sont servis de recueils séparés, Genèse, Pentateuque, Tétraévangiles, Apocalypse, etc. dont ils ont choisi quelques images pour les réinsérer dans de nouveaux ensembles. Ce matériau antique, de provenance diverse, a été revu et corrigé. Il a servi de catalyseur plutôt que de modèle. Avec la Bible de Moutier-Grandval, nous saisissons ce processus presque à son point de départ. Pris isolément, les différents motifs de son illustration nous renvoient à l'art chrétien des V^e et VI^e siècles, alors que dans leur ensemble — et ceci vaut surtout pour les deux pages illustrées du Nouveau Testament — ses quatre « frontispices » sont d'abord des créations carolingiennes.

On ne sait au juste pour qui la Bible de Grandval fut exécutée. Comme c'est généralement le cas à l'époque carolingienne, il paraît vraisemblable qu'elle fut commandée par la cour ou par un haut dignitaire lié à la famille impériale. Et c'est sans doute aussi à la suite d'une donation princière qu'elle parvint à l'abbaye de Moutier-Grandval, semble-t-il au IX^e siècle déjà. Deux noms ont été proposés : deux abbés laïcs de Grandval, Liutfrid (849) et son fils Hugo (866). Liutfrid était le fils d'Hugo, comte de Tours, et le frère d'Irmingard, épouse de Lothaire I^{er}. Cette hypothèse est évidemment séduisante mais il faudrait expliquer ce décalage d'une quinzaine d'années au moins entre la commande et l'exécution du manuscrit et son arrivée dans le Jura. Un tel cadeau souligne bien le prestige dont jouissait alors l'abbaye jurassienne.

Yves Christe

Bibliographie: ⁴⁹ à ⁵⁶



Album relatif à la Bible de Moutier-Grandval

Volume de 310 fol., sous couverture de cuir rouge

Hauteur 25 cm., largeur 20 cm.

1822-1836

British Library, Add. ms. 10547

Cet « Album » réunit une série d'études, des pièces justificatives, des lettres originales ou des copies de lettres ainsi que des extraits de coupures de presse relatifs à la Bible de Moutier-Grandval. Ce dossier a été constitué par Johann Heinrich von Speyr-Passavant, entre 1822 et 1836, alors qu'il parcourait l'Europe à la recherche d'un acheteur pour son manuscrit acquis à Delémont, dans les conditions que l'on sait. Cet album fut acheté par la Cour d'Angleterre en même temps que la Bible de Moutier-Grandval. (Y. C.)

Bibliographie: ⁶⁰

Reliure de la Bible de Moutier-Grandval

Fragment d'une reliure en velours avec médaillons

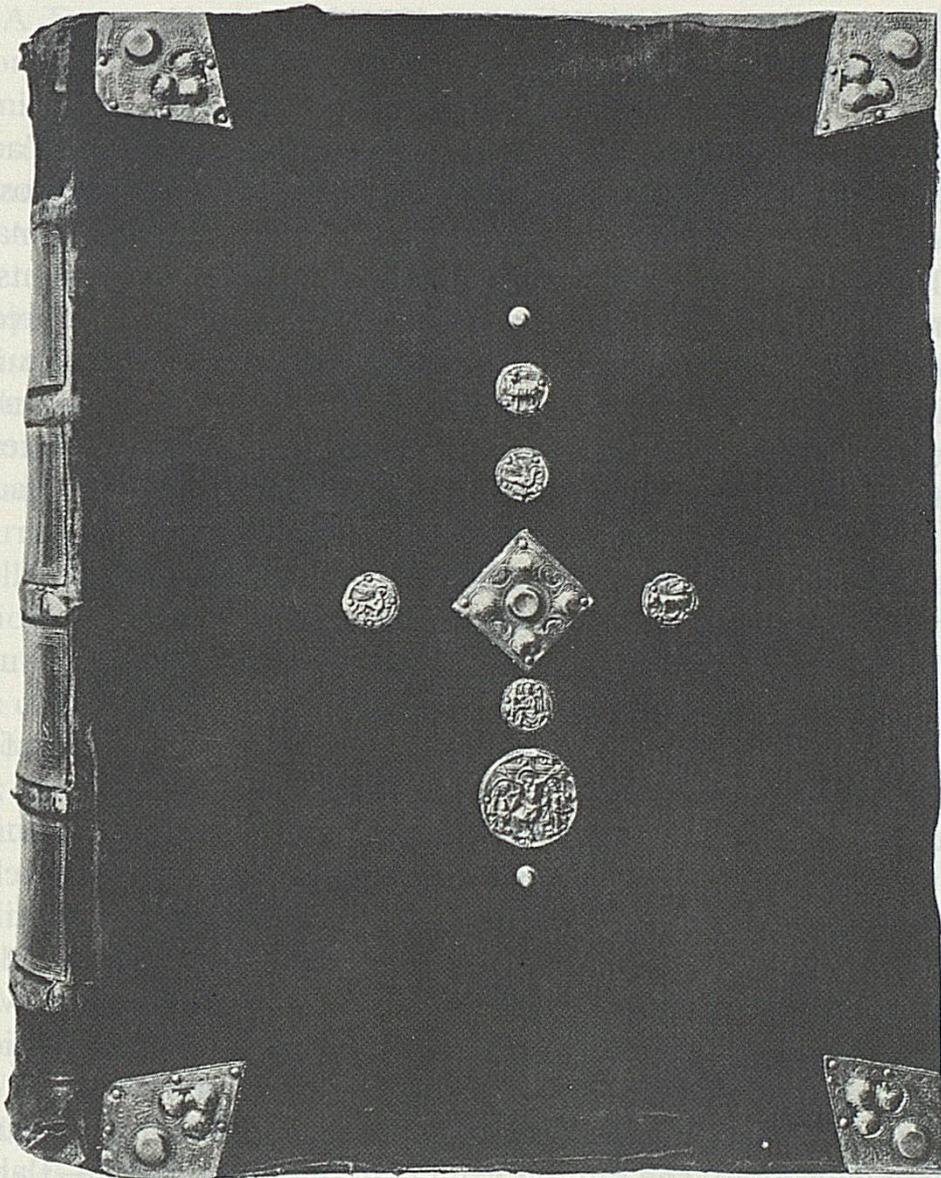
Hauteur 30,5 cm., largeur 21,5 cm.

1826

British Library, Add. ms. 10546

La reliure originale est aujourd'hui perdue. Celle qui subsiste a été dégagée et restaurée en 1954, après qu'on l'eût débarrassée du velours de soie noire et des ornements de métal doré ajoutés par l'antiquaire bâlois Von Speyr-Passavant. La reliure actuelle (52 × 38 cm.) est faite d'une seule peau de porc tendue sur une âme de bois. Il s'agit probablement d'un travail bâlois du milieu du XVI^e siècle. Son fin décor au rouleau (*Rollstempelmuster*) se retrouve presque identique sur la reliure d'un imprimé bâlois de 1538 conservé à Berne, Stadt- und Hochschulbibliothek D 122. (Y.C.)

Bibliographie: ⁶¹



Reliure de la Bible de Moutier-Grandval

LA BIBLE DE MOUTIER-GRANDVAL ET LA GRANDE-BRETAGNE

En 1979, la *Reference Division* de la British Library faisait l'acquisition d'une nouvelle vitrine; elle était destinée à occuper une position centrale dans l'une des salles d'exposition du département des manuscrits. Il s'agissait d'une vitrine horizontale à deux compartiments très spacieux, conçus pour recevoir un livre chacun. Le choix des précieux documents qui occuperaient cette place d'honneur se porta sans aucune hésitation sur le Livre de Lindisfarne et la Bible de Moutier-Grandval. Ces deux ouvrages étaient déjà exposés en permanence au département des manuscrits, mais n'avaient pas pu occuper jusque-là la place de choix qui leur revenait.

Le Livre de Lindisfarne et la Bible de Moutier-Grandval sont, indépendamment l'un de l'autre, parmi les documents historiques et artistiques les plus importants du monde. Les exposer côte à côte se justifie pleinement.

Le Livre fut écrit et enluminé vers 698 au monastère de Lindisfarne, à l'extrême angle nord-est de l'Angleterre, en l'honneur de saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne et maître spirituel renommé. Cuthbert mourut en 687; en 698 eut lieu la translation de son corps. Un tel événement représentait, à cette époque-là, une sorte de canonisation.

Le Livre de Lindisfarne est le plus beau témoin qui nous reste de la culture irlando-saxonne, florissante sur les îles britanniques du VI^e au VIII^e siècle; celle-ci influença tout le développement de la civilisation de l'Europe de l'Ouest. Du monde irlando-saxon nous vinrent saint Colomban (mort en 615), fondateur des grands centres monastiques de Luxeuil et de Bobbio, son disciple saint Gall (mort vers 650) — l'abbaye du même nom fut érigée sur le site de son ermitage — saint Willibrord (martyrisé en 739), apôtre de la Frise, et saint Boniface (mort en 754), apôtre de la Germanie, et qui, en 751, sacra le premier roi carolingien: Pépin le Bref, père de Charlemagne.

Willibrord avait un parent « ministre de l'éducation » de Charlemagne: Alcuin. Né d'une noble famille anglaise du nord, vers 730, Alcuin fut élevé à l'école cathédrale d'York — alors capitale septentrionale de l'Angleterre — dont il devint le directeur en 766. En 782, il rejoignit la cour de Charlemagne à la demande du monarque lui-même. Conseiller avisé de Charlemagne, Alcuin fut indubitablement à l'origine de la renaissance carolingienne. Il passa les dernières années de sa vie dans une semi-retraite à l'abbaye Saint-Martin de Tours, dont Charlemagne l'avait nommé supérieur en 796. Il y mourut en 804.

A Tours, Alcuin avait créé un atelier de manuscrits parmi les plus importants de l'époque carolingienne. Celui-ci s'était spécialisé dans la fourniture de grandes bibles en un volume. Le format de ces manuscrits a presque certainement été repris des trois bibles que Ceolfrid, supérieur des monastères jumelés de Wearmouth et Jarrow (690 - 716) — au nord de l'Angleterre, à mi-chemin entre York et Lindisfarne — avait fait copier. Les églises de Wearmouth et Jarrow en reçurent chacune un exemplaire, le troisième étant destiné au Pape. Seule cette dernière copie subsiste intégralement ; elle est conservée à la Bibliothèque Laurentienne de Florence sous la dénomination de *Codex Amiatinus*. Des fragments de l'une des deux autres copies se trouvent à la British Library et sont exposés tout près de la Bible de Moutier-Grandval. C'est à Wearmouth et Jarrow que vécut le moine Bède le Vénérable (mort en 735), que l'on appelle le « Père de l'Histoire d'Angleterre ». Du temps d'Alcuin, la production de l'atelier de Tours était insignifiante. Un développement considérable se fit sous la juridiction de Frigidus (807- 834), compatriote et élève d'Alcuin. Le scriptorium de Tours connut sa grande époque sous l'autorité de deux abbés laïques : Adalhard (834- 843) et Vivien (844- 851) ; c'est alors, vers l'an 835, que fut exécutée la Bible de Moutier-Grandval. Sa décoration s'inspire beaucoup de l'art insulaire, dont le style se répandit partout grâce aux enluminures de Tours et à l'art carolingien en général.

La Grande-Bretagne ne faisait pas partie de l'Empire carolingien, mais elle lui est grandement redevable. Une des fiertés de l'Angleterre est l'art de la période anglo-saxonne tardive des X^e et XI^e siècles, l'école de Winchester, directement inspiré de l'art carolingien.

La Bible de Moutier-Grandval et l'Évangélaire d'or de Harley, copie des quatre évangiles écrits et enluminés à la cour de Charlemagne, sont les fleurons d'un petit nombre de manuscrits enluminés qui ont trouvé leur place à la British Library. Grâce à eux, le visiteur peut apprécier l'art carolingien dans son accomplissement, et son influence sur l'Angleterre.

Si les pays d'où proviennent ces manuscrits déplorent leur perte à juste titre, il faut rappeler qu'une quantité non négligeable de trésors authentiquement britanniques ont également quitté leur pays. On peut citer le cas d'un chef-d'œuvre de l'école de Winchester, le Pontifical, écrit et enluminé pour saint Ethelwood, évêque de Winchester de 963 à 984, qui se trouve bien à la British Library, mais dont deux parties importantes, des manuscrits également enluminés, sont en France.

Tout près du Livre de Lindisfarne et de la Bible de Moutier-Grandval sont exposés deux des trois manuscrits les plus anciens et les

plus importants de la Bible, le troisième se trouvant à la Bibliothèque Vaticane à Rome. Ces deux manuscrits sont le *Codex Sinaiticus* et le *Codex Alexandrinus*. Le premier remonte à la moitié du IV^e siècle ; il fut découvert au XIX^e siècle dans le fameux monastère de Sainte-Catherine, au mont Sinaï. Le second fut probablement écrit en Egypte, dans la première partie du V^e siècle ; au Moyen Age, il faisait partie de la bibliothèque du patriarche d'Alexandrie. A l'exposition permanente du département des manuscrits orientaux et des livres imprimés de la British Library, on peut admirer une copie du Coran de la fin du VIII^e siècle, qui est l'un des deux manuscrits existants les plus anciens du livre sacré de l'Islam, et une copie, imprimée en Chine en 868, de la « Sûtra de la Sapience de diamant », texte sacré du bouddhisme reconnu comme le plus ancien livre imprimé du monde.

Les hasards de la guerre et le commerce ont dispersé l'héritage des nations. Comme beaucoup d'autres galeries, musées ou bibliothèques à travers le monde, la British Library a le privilège de conserver une partie de l'héritage non seulement de la Grande-Bretagne, mais aussi d'autres pays. L'internationalité de collections comme celles de la British Library est d'une importance primordiale pour la compréhension entre les nations, seul élément sur lequel puisse se fonder la paix du monde. Ceci dit, une institution comme la British Library se fait un devoir de demeurer au-dessus des nationalismes, car ses collections n'appartiennent pas aux nations mais au monde.

D.H. Turner

(Traduit de l'anglais par Carla Philippe)

SAINT BENOÎT ET LE JURA

On a beaucoup parlé en 1980 de saint Benoît de Nursie, patriarche et législateur des moines d'Occident, patron de l'Europe, dont on célébrait le quinzième centenaire de la naissance. Qui était-il ? Son influence s'est-elle fait sentir également dans le Jura ?

Lorsque Benoît, tout jeune, se retira dans une grotte à Subiaco, il recevait l'héritage de près de trois siècles de vie et d'expérience monastiques, dont il recueillit les exemples et la doctrine. Le monachisme primitif, en effet, avait eu pour berceau les déserts de l'Orient à la fin du III^e siècle. Les exploits ascétiques des Antoine, Paul, Hilarion, Macaire ou Siméon le Stylite exprimaient pour Benoît, comme pour nous encore, un amour total et sans partage du Christ, le message étonnant de la folie de la croix.

Benoît possédait toutes les qualités qui font les grands hommes. Le pape saint Grégoire, son biographe, le dit « *magister optimus arctissimae vitae* », un maître excellent de la vie la plus sublime. Sa Règle, tout empreinte de sagesse et de discrétion, de mesure et de modération, de précision et de souplesse, promet à ceux qui cherchent vraiment Dieu de parvenir à la plénitude de la vie chrétienne (chap. 73). Cette Règle contribua dans une large mesure au progrès de la civilisation chrétienne et à l'unité de l'Europe. La sagesse qui s'en dégage, appuyée sur le fondement des préceptes évangéliques, traversa les siècles. Elle reste encore aujourd'hui une norme de vie pour des milliers de moines et de moniales, et un idéal de sainteté pour de nombreux laïcs.

Pendant, la diffusion ne s'en est faite que progressivement. Une quarantaine d'années après la mort de saint Benoît (vers 547), les moines du Mont-Cassin fuyaient devant les Lombards et se réfugiaient au Latran. Saint Grégoire-le-Grand, qui avait transformé sa propre maison familiale en monastère, sur le Cœlius, trouva dans les fils de saint Benoît les missionnaires dont il rêvait pour évangéliser les Anglo-Saxons. C'est ainsi que saint Augustin de Cantorbéry et ses compagnons apportèrent en Angleterre la Règle de saint Benoît avant la fin du VI^e siècle. Les monastères bénédictins se multipliaient en même temps que progressait l'évangélisation de la Grande-Bretagne. Il est probable qu'en se rendant en Angleterre, ces missionnaires aient pu faire connaître sur leur passage la Règle de saint Benoît. En Gaule, un premier témoignage nous est donné par un noble du pays qui, un quart de siècle après la mort de saint Grégoire (604), adressa à l'évêque d'Albi un manuscrit de la « Règle de saint Benoît, abbé romain », afin qu'il la conservât dans ses archives et la fit observer aux moines d'un petit

monastère de son diocèse, appelé Altaripa, Hauterive, que ce personnage avait fondé.

Le monachisme cependant n'était pas pour la Gaule chose nouvelle. Des centres monastiques avaient été fondés à Lérins par saint Honorat († 430), à Marseille par Jean Cassien († 430/435), à Arles par saint Césaire († 543), à Poitiers par saint Hilaire († 367), à Tours par saint Martin († 397). Plus retentissantes encore furent les fondations de saint Colomban († 615), moine irlandais qui vint en Gaule vers 590 : Annegray, Luxeuil, Fontaines en Haute-Saône, puis Bobbio en Italie du Nord. Luxeuil surtout, où le troisième abbé, Walbert ou Waldebert (629-670) eut l'ingénieuse idée de « tempérer » les prescriptions ascétiques très rigoureuses de saint Colomban en les combinant avec la Règle plus discrète, plus douce et plus humaine de saint Benoît. Il en résulta une Règle mélangée ou mixte, qui s'imposa dans la plupart des monastères francs du VII^e siècle.

Or, c'est justement cet abbé Walbert qui vers 642 envoya au Grand Val dans le Jura, comme premier abbé d'un monastère nouvellement fondé, un moine de grande valeur, Germain de Trèves. Celui-ci fut assassiné avec son prieur Randoald, pour avoir reproché avec une grande franchise au seigneur du lieu, son immoralité et ses injustices († 21 février 675). Il nous reste un souvenir émouvant de lui : sa crosse abbatiale.

Il est donc certain que dès son origine, Moutier-Grandval, comme l'abbaye-mère de Luxeuil, suivait la Règle mixte bénédictino-colombanienne. Le monastère, dédié à la Vierge Marie, à qui on associera plus tard saint Germain, avait une certaine importance aux VII^e et VIII^e siècles. Deux *cellae* (ou petits monastères) dépendaient de lui, qui disparurent au X^e siècle : l'une dédiée à saint Paul, se trouvait à Vermes ; l'autre, consacrée à saint Ursanne (*cella sancti Ursicini*), avait été fondée par saint Germain lui-même à un endroit appelé « La Communance » près de Delémont. On l'a souvent confondue avec Saint-Ursanne sur le Doubs. De fait, il y avait là aussi un monastère, édifié sur les lieux mêmes où avait vécu un saint ermite du nom d'Ursanne (Ursicinus), dont la tradition fait un compagnon de saint Colomban. Il devait être assez célèbre, puisque saint Wandrille, qui était né vers 600 près de Verdun, se rendit auprès de sa tombe entre 623 et 635, y institua un *cœnobium* (soit une petite colonie d'ermites), avant de poursuivre sa route vers Bobbio. Ce dernier, à son retour d'Italie, vint se fixer à Romainmôtier, où il vécut une dizaine d'années. Il devait terminer ses jours au monastère de Fontenelle qu'il avait fondé dans le diocèse de Rouen († 668).

A défaut de déserts, le Jura était toutefois propice à la vie solitaire à cause de ses gorges et de ses grandes forêts. Il y eut d'autres ermites. Imier, un enfant de Lugnez, défricha la vallée de la Suze avec un compagnon et vécut retiré à l'endroit qui porte aujourd'hui son nom et qui devint également le lieu d'un monastère. On peut encore citer ce mystérieux Fromont, dont Bonfol garde le souvenir de date immémoriale et sur lequel toute précision historique fait défaut.

Au IX^e siècle, on peut affirmer avec certitude que le Jura comptait au moins trois monastères : Saint-Ursanne, Moutier-Grandval et Saint-Imier qui en dépendait depuis 884. Quelle Règle y suivait-on ? La Règle mélangée, comme à l'origine de Moutier-Grandval, ou bien uniquement la Règle de saint Benoît ? Celle-ci s'était imposée un peu partout en Gaule dès la fin du VII^e siècle (un concile provincial tenu à Autun en 670 la prescrivit déjà pour les monastères de la région), et d'une façon quasi générale après les capitulaires de 817 et l'influence décisive de saint Benoît d'Aniane († 821).

Quelques indices témoignent en faveur d'une observance bénédictine dans les monastères du Jura, ou révèlent en tout cas des relations certaines avec de grands monastères «bénédictins». Ce sont les influences «scriptoristiques» qu'on peut déceler dans les rares monuments conservés (par exemple l'Evangélaire de Saint-Ursanne du IX^e siècle ou la Bible de Moutier-Grandval, où se reconnaît l'école calligraphique de Tours). C'est aussi la mention de Saint-Ursanne sur le Doubs dans une sorte d'inventaire des biens («polyptique») établi en faveur de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés de Paris entre 810 et 850, à cause de deux villages ajoulots qui relevaient de cette abbaye. Mais surtout, ce sont les appels de «maîtres» à l'abbaye de Moutier-Grandval : Iso de Saint-Gall, qui eut un certain renom, et, à la mort de celui-ci, Heiric de Saint-Germain d'Auxerre. Il est donc certain que l'esprit de saint Benoît fut bien vivant dans le Jura depuis le VII^e siècle.

Au début du XII^e siècle les trois monastères de Moutier-Grandval, Saint-Ursanne et Saint-Imier furent transformés en chapitres de chanoines. On ne sait comment ce changement s'est opéré car les documents, hélas, sont muets. On constate seulement que l'évêque de Bâle, à qui Rodolphe III de Bourgogne avait donné Moutier-Grandval en 999, fit valoir également ses prétentions sur Saint-Ursanne, probablement par confusion avec l'antique *cella Ursicini* qui dépendait de Moutier-Grandval et dont nous avons parlé. Peut-être que le passage de l'une à l'autre observance se fit sous sa pression, mais rien n'indique qu'il se fit avec violence, et encore moins qu'on ait chassé les moines, comme le

prétend une chronique tardive (Gaspard Merklin), qui ne repose sur aucun fondement historique.

Faut-il y voir l'effet d'une restauration ou d'une décadence? Les deux hypothèses sont plausibles. La réforme dite «grégorienne» (du nom de Grégoire VII) dans la seconde moitié du XI^e siècle eut pour conséquence que bien des couvents, qui ne voulaient pas suivre la pauvreté et la vie commune strictes comme le demande la Règle de saint Benoît, adoptèrent la Règle commune des chanoines, promulguée au concile d'Aix-la-Chapelle de 816, ou encore, pour ceux qui désiraient une vie plus «régulière», la Règle dite de saint Augustin, comme ce fut le cas de l'abbaye de Saint-Maurice, en 1128. Mais les collégiales jurassiennes ne semblent pas avoir suivi cet exemple.

Quoiqu'il en soit, depuis 1120 en tout cas, Moutier et Saint-Ursanne sont des prévôtés. Le premier prévôt de Moutier-Grandval, Sigenand, offrit en 1136 un terrain à l'abbaye de Joux, fondée dix ans plus tôt par Gosbert, un disciple de saint Norbert, pour en faire un monastère de l'ordre naissant de Prémontré. C'est l'origine de Bellelay, qui prospéra jusqu'à la Révolution française et qui eut un prieuré à Grandgourt. La Règle de saint Augustin que ces religieux suivaient régissait aussi la vie des chanoines du prieuré de Miserez près de Porrentruy, venus de Lanthenans (Doubs).

Mais au moment même où la Règle bénédictine cédait le pas à celle des chanoines, dans les anciens monastères du Jura, elle reprenait selon l'observance cistercienne, dans l'abbaye frontière de Lucelle, fondée en 1124 et très prospère au XII^e siècle. Ce dernier foyer de vie dans le sillage de saint Benoît devait s'éteindre à la Révolution française, comme d'ailleurs aussi les collégiales jurassiennes. Une modeste présence bénédictine existe à nouveau depuis 1949 quand, cédant aux instances du doyen de Delémont l'abbé Joseph Fleury, les bénédictins de Suisse romande acceptèrent la desservance du sanctuaire de Notre-Dame du Vorbourg. Et la vie contemplative a refléuri dans le Jura en l'«Année saint Benoît» 1980, grâce à l'implantation d'une communauté carmélitaine à Develier. Le «Carmel de la Solitude» se rattache à une tradition monastique encore plus ancienne que celle dont nous avons parlé: l'héritage spirituel du prophète Elie.

Cette tradition monastique, à travers heur et malheur, a su conserver les valeurs fondamentales de la louange divine (*Opus Dei*), de la méditation et de l'oraison (*Lectio divina*), du travail manuel et intellectuel. Elle resta toujours animée par cette préoccupation absolue de saint Benoît demandant à ses disciples de «ne préférer absolument rien au Christ» (chap. 72). Cet amour pour le Christ lui donne le sens de la

miséricorde pour les hommes. Toute sa Règle en est imprégnée. C'est la pure sève de l'Évangile qui circule en elle. Que saint Benoît conduise les jeunes à cette Eau vive de l'Évangile, qui a irrigué ces treize siècles de civilisation chrétienne dans le Jura.

Dom Raymond Chappuis

VOLUTE D'UNE CROSSE

Bronze

Hauteur 14 cm.

XI^e au XII^e siècle

Musée Historique, Bâle

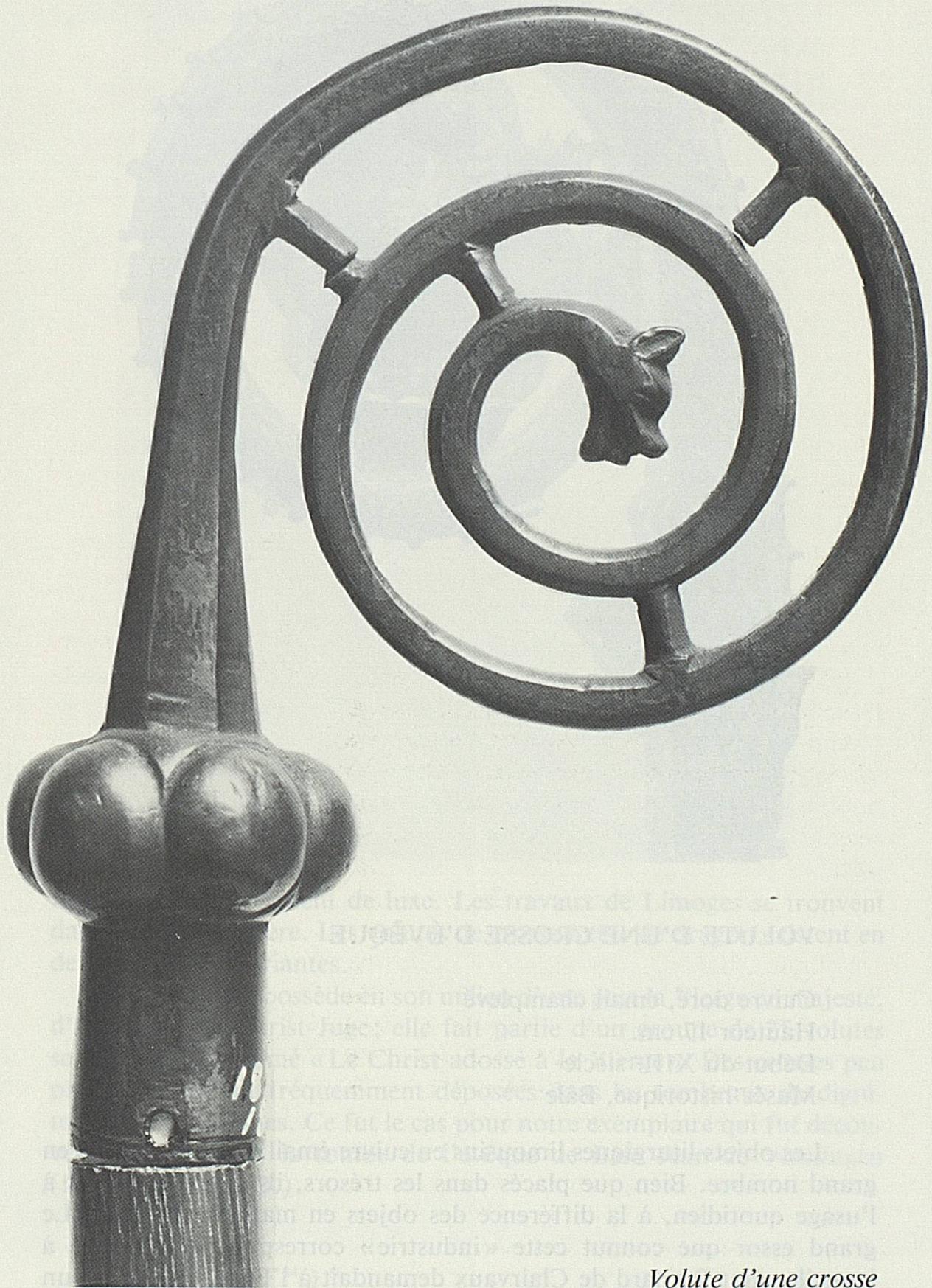
Qu'en est-il en fait, depuis 1120 en tout cas, Moutier et Saint-Benoît sont des prévôtés. Le premier prévôt de Moutier Grandval, Sigismond, offrit en 1136 un terrain à l'abbaye de Joux, fondée dix ans plus tôt par Gobert, un disciple de saint Norbert, pour en faire un monastère de l'ordre naissant de Prémontré. C'est l'origine de Jechel, qui prospéra jusqu'à la Révolution française et qui eut un prieur à Grandval. La Règle de saint Augustin que ces religieux suivaient régissait aussi la vie des chanoines du prieuré de Miserey près de Portneuf, venus de Zanthenan (Doubs).

Mais au moment même où la Règle bénédictine cédait le pas à celle des chanoines, dans les anciens monastères du Jura, elle reprenait selon l'observance cistercienne, dans l'abbaye frontière de Lucelle, fondée en 1134 et très prospère au XII^e siècle. Ce dernier foyer de vie dans le village de saint Benoît devait s'éteindre à la Révolution française, comme d'ailleurs aussi les collégiales jurassiennes. Une modeste présence bénédictine exista pourtant depuis 1949 quand, cédant aux instances du doyen de Delémont l'abbé Joseph Fleury, les bénédictins de Suisse romande acceptèrent la desservance du chapitre de Notre-Dame du Vorbourg. Et la vie contemplative a retrouvé dans le Jura, en l'Annoe saint Benoît 1989, grâce à l'implantation d'une communauté carmélitaine à Devolier.

La provenance de cette pièce est inconnue. Au XIX^e siècle, elle se trouvait dans les collections de la ville de Bâle où elle est mentionnée en 1859 comme faisant partie des fonds anciens.

Le seul ornement est la tête de dragon, au centre. Cette forme est empruntée à des crosses d'ivoire aux proportions identiques, exportées de Sicile aux XI^e et XII^e siècles. (K.O.)

Bibliographie: ⁶² ⁶³



Volute d'une crosse



VOLUTE D'UNE CROSSE D'ÉVÊQUE

Cuivre doré, émail champlé

Hauteur 17 cm.

Début du XIII^e siècle

Musée historique, Bâle

Les objets liturgiques limousins en cuivre émaillé furent réalisés en grand nombre. Bien que placés dans les trésors, ils étaient destinés à l'usage quotidien, à la différence des objets en matière précieuse. Le grand essor que connut cette «industrie» correspond à l'époque à laquelle saint Bernard de Clairvaux demandait à l'Eglise de mettre un



frein à son déploiement de luxe. Les travaux de Limoges se trouvent dans l'Europe entière. Les volutes de crosse à tête de dragon existent en de nombreuses variantes.

Celle de Bâle possède en son milieu d'une part la Vierge en majesté, d'autre part le Christ-Juge; elle fait partie d'un groupe de 25 volutes semblables dénommé «Le Christ adossé à la Vierge». Des crosses peu précieuses étaient fréquemment déposées dans les tombeaux de dignitaires ecclésiastiques. Ce fut le cas pour notre exemplaire qui fut découvert en 1820 dans la tombe de l'évêque de Bâle Jean de Venningen (1458-1478). (K.O.)

Bibliographie: ⁶⁴ à ⁶⁶

BULLE DU PAPE ALEXANDRE III
ADRESSÉE À MOUTIER-GRANDVAL

Manuscrit sur parchemin
Hauteur 70 cm., largeur 52 cm.
1179
Musée jurassien, Delémont

Le pape Alexandre III écrit à «l'église de saint Germain de la Grande Vallée» le 27 février 1179. Au bas du document, le sceau de plomb, qu'on appelle précisément bulle, porte d'un côté les effigies des saints Pierre et Paul, de l'autre le nom d'Alexandre III. L'intention du pontife est de confirmer, par ce document, quelles sont les possessions territoriales de Moutier-Grandval. Il cite, dans le détail, les noms des localités qui en dépendent. Dans la région même de Moutier : Loveresse, Grandval, Eschert, Sornetan, Saules, Court, Malleray, Reconvilier, Rebeuvelier, Sorvilier. Dans le bassin de la Sorne: Courrendlin, Châtillon, Vicques, Bassecourt, Courfaivre, Undervelier, Glovelier, Soyhières, Courcelon, Courroux. En Ajoie: Damphreux, Porrentruy, Alle, Miécourt, Cornol, Villars-sur-Fontenais, Bure, Rocourt. En Erguel: Sombeval, Courtelary, Corgémont, Cortébert, Saint-Imier, Péry, Orvin. Entre Le Landeron et La Neuveville: les nombreux vignobles de Nugerol. Sans oublier l'«église de Bellelay».

Le domaine de Moutier-Grandval, en 1179, ressemble singulièrement au Jura d'aujourd'hui. (J.-L. R.)

Bibliographie: ^{67 68}

L'ÉVÊCHÉ DE BÂLE DE L'AN 1000 À 1500

Dans les treize siècles d'histoire de ce qu'on peut appeler l'espace jurassien, l'an 1000 et les trois siècles qui le suivent ont été déterminants. La naissance et la formation d'un Evêché de Bâle remontent en fait à cette époque. Vers 1300, c'était chose faite; l'Evêché médiéval avait atteint sa taille adulte et prenait sa marche de croisière, non sans procéder encore, aux XIV^e et XV^e siècles, à d'importants aménagements requis par les circonstances.

I. Naissance et formation de l'Évêché

Il importe de bien entendre le terme d'évêché. Autour de l'an 1000 encore, pour désigner tout ce qui relevait d'un siège épiscopal, spirituel et temporel, personnes et institutions, l'expression usuelle, officielle, qui subsistera d'ailleurs jusqu'à la fin du Moyen Age, était celle d'*Ecclesia*, d'Eglise (locale). On avait donc une *Ecclesia Basiliensis*, une Eglise de Bâle. Mais à ce moment déjà, deux autres termes avaient cours pour parler des choses de cette Eglise: *diœcesis* et *episcopatus*, qui donneront en français diocèse et évêché. Synonymes au début de leur emploi, ces deux mots ne le sont plus vers l'an 1000; chacun a son sens bien distinct.

Le diocèse, c'est le territoire de juridiction spirituelle avec tout ce qui y touche. Il y avait un évêque à Bâle dès le VI^e siècle, donc un diocèse de Bâle, constitué au VIII^e siècle dans ses limites définitives, l'ancien diocèse. Celui-ci s'étendait à une partie du « Jura », où il rencontrait ceux de Lausanne dans le sud et de Besançon au nord et au nord-ouest (Ajoie)⁶⁹. Le mot *episcopatus* (évêché) était réservé, et de plus en plus nettement, au temporel du siège épiscopal, c'est-à-dire à ses biens et revenus, fonciers pour l'essentiel, destinés aux besoins matériels de l'Eglise de Bâle. De ce patrimoine temporel, une part était réservée aux chanoines du chapitre cathédral, l'autre, dite mense (table) épiscopale, était celle de l'évêque. Les malheurs du temps à la fin du premier millénaire, mais surtout les usurpations des maîtres temporels avaient considérablement réduit ce patrimoine. Cet évêché va se reconstituer à partir de l'an 1000 et, pour la première fois, l'espace jurassien est concerné par l'opération. L'avenir réservait même au « Jura » de devenir à lui seul l'Evêché de Bâle. La formation de cet Evêché s'est faite par deux voies successives, les donations et les acquisitions.

A l'époque, par une pratique abusive certes mais coutumière, les grands de ce monde, rois et empereurs notamment, disposent à leur gré des biens d'Eglise, des abbayes et des évêchés. Nommés par eux, abbés

et évêques sont leurs hommes, membres quasi d'office de la cour, avec les privilèges et les obligations qui en découlent. A un évêque bien en cour, les faveurs ne sont pas ménagées.

Adalbéron II, l'évêque bâlois du temps, est un de ces privilégiés. En 999, Rodolphe III, dernier roi de la Bourgogne transjurane, lui donne l'abbaye de Moutier-Grandval et tout ce qui pouvait en dépendre. Or, par une interprétation extensive du texte de la donation, les prélats bâlois annexent aussitôt l'abbaye de Saint-Ursanne et peut-être aussi le petit couvent de Saint-Imier. L'empereur Henri II confirme la donation en l'an 1000; il contribue largement à la reconstruction de la cathédrale de Bâle, qu'il dote d'un rare trésor en objets de culte, dont un retable d'or, la fameuse Table d'or du Musée de Cluny. La fidélité des évêques de Bâle à Henri II et ses successeurs leur vaut, tout au long du XI^e siècle, d'autres dons substantiels: la grande forêt de la Hard au nord de Bâle sur la rive gauche du Rhin, des droits régaliens de mines d'argent et de chasse en Brisgau, les droits comtaux en Sisgau et en Buchsgau, la seigneurie de Ribeaupierre dans la région de Colmar; enfin les trois abbayes de Pfäfers (St-Gall), de Saint-Blaise en Forêt-Noire et de Sulzbourg en Alsace sont également annexées à l'Evêché.

En fait, tout cela n'enrichira l'Evêché que de façon très relative. Les XI^e et XII^e siècles sont le temps de la féodalité à son zénith. Tout est fief et donné en fief à des gens nobles ou avoués, dont le souci majeur sera de garder ces fiefs pour eux et leurs descendants. Mais ces seigneurs sont les vassaux de l'Eglise de Bâle et l'évêque est leur supérieur, leur suzerain; sous réserve de se reconnaître toujours tels, sous serment, la plus large autonomie leur est laissée sur le plan de la seigneurie, où ils sont leurs propres maîtres. Les trois abbayes annexées à l'Evêché à la fin du XI^e siècle obtiendront de nouveau leur indépendance au début du XII^e siècle. Mais les abbayes «jurassiennes» lui restent; par elles, par le réseau serré de leurs terres éparses dans toutes les régions du «Jura», l'évêque a désormais prise sur ces régions, bien que ces couvents soient laissés, eux aussi, dans leur autonomie touchant leurs biens et leur juridiction. Cependant, sur ces abbayes comme sur les fiefs, l'autorité de l'évêque de Bâle, prince de fait comme membre de la cour impériale, subsiste; elle n'est pas en sommeil; elle est en veilleuse⁷⁰. Le suzerain attend le moment favorable pour devenir le souverain, pour établir une autorité effective au moins sur les régions où existent les possibilités et les chances de succès et, encore une fois, ces régions sont «jurassiennes».

La période des acquisitions se situe au XIII^e siècle. A ce moment, moins dépendants des empereurs, les évêques sont plus actifs. Ils

prennent en main leurs affaires et visent précisément à renforcer la cohésion de leur évêché, à se créer un domaine, à ressaisir les fils du pouvoir effectif exercé par les avoués. L'opération consiste alors à récupérer ces avoueries qu'ils achètent aux grands seigneurs qui les détenaient : les comtes de Ferrette héritiers des Soyhières pour le Sorngau (vallée de Delémont), les comtes de Neuchâtel pour Bienne, sa région et l'Erguel, les seigneurs d'Asuel pour la région de Saint-Ursanne et la Baroche, enfin les comtes de Montbéliard pour l'Ajoie. En gros, l'affaire est réalisée entre 1230 et 1280. A la fin du XIII^e siècle, il existe bien un Evêché de Bâle — seigneurie ou principauté. Le titre de prince, pour l'évêque, est signalé dans un document au XII^e siècle déjà, mais lui n'en fera état et ne le portera qu'à partir du XVII^e siècle.

Faute de documents de l'époque on connaît très mal l'Evêché de Bâle de ce début de millénaire. Il évoque une sorte de nébuleuse formée d'une partie peu consistante, les fiefs, mais aussi d'un noyau solide, le vrai domaine de l'Evêché, le pays jurassien. Ce n'est pas encore un Etat au sens romain ou moderne du terme⁷¹ ; c'est une seigneurie, une principauté, féodale mais bien réelle, avec ses limites, son chef, son gouvernement et son administration. Cet Evêché-principauté est un membre éminent du Saint-Empire, ce qui lui confère autorité et prestige. Les gens de cet Evêché, les sujets comme on dira, sont de condition libre ; ils sont régis, pour les villes, sur la base de leurs chartes de franchises, pour les régions, de leurs rôles de coutumes, les coutumiers, qui remontent probablement au XII^e siècle déjà. Bâle est la résidence de l'évêque, le chef-lieu de l'Evêché. La cité rhénane se développe ; mais elle devient remuante, impatiente de la tutelle du prince, dont elle ne cesse de grignoter les droits. Dans l'Evêché même, les minuscules cités de Bienne, Porrentruy, Delémont, Laufon et bientôt La Neuveville émergent à peine de l'ombre, avec leur population bien inférieure à 1000 âmes.

On ne sait dans quelle mesure l'Evêché féodal est touché par le souffle de renouveau qui secoue alors la vieille chrétienté sur tous les plans. Car ces premiers siècles de notre millénaire sont le temps de la réforme de l'Eglise, des Croisades, auxquelles ont pris part deux évêques de Bâle (Henri de Hochbourg et Lutold de Rötheln) ; c'est le temps du roman puis du gothique, avec leurs réalisations innombrables et prestigieuses, le temps des châteaux féodaux mais aussi des cathédrales et d'une infinité de petites églises paroissiales bâties pour la première fois en dur. Entre la noblesse déclinante et les clercs, une nouvelle classe active et pleine d'avenir s'est insérée, celle des bourgeoisies, urbaines d'abord puis rurales ou villageoises. C'est le temps encore d'un nouvel essor de l'institution monastique ; au moment même, vers 1100, où les

anciennes abbayes de Moutier-Grandval et de Saint-Ursanne se muent en chapitres de chanoines, les nouvelles abbayes de Lucelle (1124) et de Bellelay (1136) prennent le relais dans nos régions, qui bénéficieront ainsi de nouveaux foyers de vie spirituelle, culturelle et économique. Jamais civilisation ne fut aussi généralement chrétienne. Au Moyen Age, il y a échange perpétuel et en tout entre le siècle et l'Eglise, entre le religieux et le profane. Les vestiges de cette époque sont rares aujourd'hui; il en subsiste à la collégiale de Saint-Ursanne.

II. L'Évêché aux XIV^e et XV^e siècles

Après l'Evêché proprement féodal, l'Evêché semi-féodal des XIV^e et XV^e siècles fera déjà figure de principauté plus moderne. Son caractère politique s'affirme, sa cohésion, son unité se renforcent. Le gouvernement et l'administration sont nettement meilleurs. Il est vrai qu'au XIV^e siècle, cette évolution favorable est fortement contrariée et freinée par de graves événements, de caractère général ou local. Ce siècle est tristement connu pour ses fléaux: famines et pestes endémiques, incursions de bandes armées (Gougliers, 1375), tremblements de terre; celui de 1356 détruit Bâle et les châteaux dans un large rayon. Ces misères entraîneront une baisse croissante des populations au cours du siècle, ce qui explique l'offre de privilèges et de franchises faite à des étrangers pour les inciter à venir s'établir dans l'Evêché; Imier de Ramstein, en 1384, favorisa de cette façon le peuplement de la Franche-Montagne.

Un autre mal fit grand tort à l'Evêché. Ce siècle est celui de la papauté d'Avignon qui impose ses candidats, tous français ou bourguignons, aux évêchés vacants. Mais à chaque vacance, le chapitre cathédral fort de son ancien droit d'élection, choisit son propre candidat; des conflits aigus s'ensuivent qui vont jusqu'à la lutte armée parfois, au grand dam des populations victimes de ces petites guerres dévastatrices pour elles, au grand dam aussi de l'Evêché et de ses finances ruinées pour longtemps. Toutefois, la période avignonnaise de ces princes-évêques aura un côté positif. Mal accueillis, mal supportés à Bâle, ces princes «welches» séjournent d'habitude à Delémont ou à Porrentruy dans leur domaine, au milieu de leurs sujets «welches» comme eux, qu'ils apprennent à mieux connaître et auxquels ils vouent une attention accrue.

En dépit d'une situation matérielle lamentable, pour tenir coûte que coûte, ces princes n'ont qu'une ressource: l'emprunt sur hypothèque, sur gage, voire la vente à réméré, de villages, de régions entières mêmes, comme ce fut le cas de Porrentruy et de l'Ajoie cédés à réméré en 1386 au comte de Montbéliard. Mais tout a une fin, même les misères.

Contrairement à ce qui a été dit et écrit sur cette fin de Moyen Age déclarée décadente, le XV^e siècle est une bonne période pour l'Evêché. L'horizon s'éclaire. Les princes-évêques de l'époque sont généralement de valeur, en particulier Jean de Fleckenstein (1423 - 1436) et Jean de Venningen (1458 - 1478). Ces prélats qui sont encore davantage princes qu'évêques, ont souci et de leur évêché et de leur diocèse; ils ont des vues d'hommes d'Etat et sont de bons administrateurs. La ville de Bâle leur échappe de plus en plus, raison pour laquelle ils vouent un intérêt accru à leur principauté «jurassienne». La faiblesse financière de celle-ci restera un de leurs gros soucis, mais sous leur gouvernement, l'Evêché affirme sa personnalité sur tous les plans.

Sur le plan politique, désormais, loin d'engager les terres du domaine, les princes-évêques travaillent avec fermeté et persévérance à lever les gages et les hypothèques. C'est ainsi que les lieux aliénés font retour à l'Evêché. La seigneurie de Roche-d'Or avec les villages de Haute-Ajoie, Miécourt, Soulce, Vendlincourt, par exemple, sont récupérés de la sorte, mais surtout, en 1461, Porrentruy et l'Ajoie sont rachetés au Montbéliard, tandis que les fiefs alémaniques de la Birse, Pfeffingen, Birseck et Zwingen-Laufon deviennent partie intégrante de l'Evêché de Bâle. Celui-ci, d'autre part, tout en restant membre de l'Empire, se rapproche des Confédérés, surtout après les guerres de Bourgogne auxquelles ont participé le prince et ses sujets, y compris ceux du sud; et l'événement a contribué à renforcer chez ces derniers le sentiment d'un destin commun, d'une petite patrie commune.

Sur les plans économique et culturel, l'Evêché «jurassien» bénéficie dans des proportions modestes mais réelles de l'essor extraordinaire de la ville de Bâle à la suite du concile tenu dans ses murs de 1439 à 1448. L'industrie du papier, puis de l'imprimerie, très florissante, enfin l'agrandissement de la cité rhénane, sont à l'origine d'un accroissement du commerce des bois de l'Evêché acheminés là par flottage sur la Birse.

Les petites villes du «Jura» s'affirment également; elles ont comme Bâle leurs corporations, leurs confréries, foyers actifs de vie publique. L'artisanat y prospère. Si elles n'ont pas encore leurs ateliers d'art, de belles œuvres arrivent de Bâle ou de Colmar, tels les objets d'orfèvrerie de la paroisse de Porrentruy ou la Vierge de Delémont. Après 1450, l'Evêché jouit d'une évidente prospérité. La création de l'université de Bâle, en 1461, permet à de jeunes clercs de Delémont, de Porrentruy et d'ailleurs, d'accéder à une formation supérieure. A Porrentruy, la confrérie ou chapitre de Saint-Michel, avec des membres anciens étudiants de l'université de Dole, constitue également un foyer de vie spirituelle et intellectuelle, visité déjà par l'Humanisme.

L'Evêché, au demeurant, n'est pas au bout de ses peines à la fin du XV^e siècle. C'est avec amertume qu'en 1486, Gaspard ze Rhein se voit contraint de céder au coup de force de Berne qui impose une com-bourgeoisie à la prévôté de Moutier ; il ressent comme une plaie béante désormais ouverte au flanc de son Evêché le fait accompli, alors que ses prédécesseurs avaient réussi à couper ce genre de lien politique noué en 1407 par Bâle avec ses sujets de la vallée de Delémont et de la Prévôté. La tentative faite en 1367 par Jean de Vienne pour couper ce même lien entre Berne et sa ville de Bienne avait échoué, mais les princes-évêques avaient réussi à maintenir leur contrôle sur la ville et la mairie (Erguel) de ce nom.

Les guerres de Souabe en 1499, avant et après la bataille de Dornach, seront cause de grandes misères pour une partie de l'Evêché. Celui-ci est lui-même à la veille d'une crise profonde et dangereuse pour son unité, la crise de la Réforme, qui amènera la division religieuse. Pourtant, l'Evêché de Bâle tiendra. Le prince-évêque devra quitter Bâle, son antique résidence, mais ce transfert de résidence (et de chef-lieu) de la périphérie au sein de l'Evêché sera tout bénéfice pour ce dernier. Et si l'Evêché tient, en dépit d'énormes difficultés encore à surmonter en attendant le renouveau, à la fin du XVI^e siècle, c'est parce que les évêques du XV^e siècle avaient déjà solidement doté leur principauté des éléments d'un véritable Etat.

André Chèvre

Notes: ⁶⁹ à ⁷¹

... Sur les plans économiques et culturels, l'évêché jurassien bénéficie dans des proportions modestes mais réelles de l'essor extraordinaire de la ville de Bâle à la suite du concile tenu dans cette ville en 1031-1032. L'industrie du papier, puis de l'imprimerie, très florissante, enfin l'agrandissement de la cité rhénane, sont à l'origine d'un accroissement du commerce des bois de l'évêché acheminés là par flottage sur la Birs. Les autres villes du « Jura » affirment également elles ont comme Bâle leurs corporations, leurs confréries, foyers actifs de vie publique. L'artisanat y prospère. Si elles n'ont pas encore leurs ateliers d'art, de belles œuvres arrivent de Bâle ou de Colmar, tels les objets d'orfèvrerie de la paroisse de Porrentruy ou la Vierge de Delémont. Après 1030, l'évêché jouit d'une évidente prospérité. La création de l'université de Bâle en 1031, permet à de jeunes clercs de Delémont, de Porrentruy et d'ailleurs, d'accéder à une formation supérieure. A Porrentruy, la confrérie de chapelle de Saint-Michel, avec des membres anciens étudiants de l'université de Bâle, constitue également un foyer de vie spirituelle et

Table d'or de la cathédrale de Bâle. XI^e siècle. ►

QVIS SICVT HELFORTIS MED CVS SOTER BENEDICTS



P NO STIC A L I U N S C I M E N I S M E D I T O R I A

VIERGE EN MAJESTÉ

Bois d'érable
Hauteur de 66 cm.
Vers 1220
Propriété privée

La Vierge est assise sur un trône de plan circulaire, sans dossier. Sa tête est couronnée et couverte d'un voile. Sur sa tunique rouge, serrée à la taille par une étroite ceinture, elle porte un manteau bleu. L'Enfant, assis sur le genou gauche de sa mère, est également couronné. Il porte une tunique verte, un manteau rouge et tient une pomme dans sa main gauche, tandis qu'il bénissait de la droite.

La statue est entièrement évidée dans le dos. Sa polychromie originale transparait sous des repeints et des couches de patine. Le socle circulaire est muni d'une inscription en majuscules de type oncial, peinte sur deux lignes, dont seuls quelques fragments sont conservés: « ...EPO... REI... I... PIER /... PAN... SA ». La main droite de la Vierge et la main droite de l'Enfant manquent.

Acquise en 1926 à Monthey chez un petit antiquaire par un Jurasien établi à Montreux, elle est dite depuis lors « Vierge de Montreux ». La provenance exacte n'a jamais pu être établie, mais l'origine du Bas-Valais est certaine.

Introduite dans la littérature sur la sculpture gothique suisse par Ilse Futterer en 1930 comme « réplique équivalente de la Vierge de Naters », la Vierge conservée actuellement dans le Jura a été longuement étudiée par Brigitta Schmedding en 1974 dans sa thèse sur les Vierges romanes suisses. Aussi ne reviendrons-nous que sur deux points : sa date et son modèle.

La notion de « Vierge romane » qui vient tout d'abord à l'esprit en contemplant cette statue est suscitée par l'hiératisme de l'attitude, la rigidité de l'ensemble et la lourdeur assez grossière des visages, sommairement traités. Pourtant, la position de la Vierge, avec ses genoux largement écartés, sa « draperie mouillée » collant au corps, la position de l'Enfant avec son genou gauche relevé indiquent un style qui dérive de la statuaire « autour de 1200 », tel qu'il apparaît dans la Vierge mosane de l'église Saint-Jean-l'Évangéliste de Liège. La présence de deux petits quadrilobes ajourant les côtés du trône vient rappeler que la Vierge en Majesté appartient à l'art gothique.

La datation au premier quart du XIII^e siècle, déjà proposée par I. Futterer, doit être retenue sans réserve.



D'une façon lointaine, la Vierge achetée à Monthey reflète l'art des chantiers des premières cathédrales gothiques. En Suisse, elle est étroitement apparentée à la Vierge provenant de Naters, conservée au Musée national. Les deux statues ont certainement été sculptées à la même époque et sont toutes deux des répliques d'une Vierge célèbre que nous ne connaissons pas. S'agissait-il d'une Vierge de la cathédrale de Sion, de l'abbaye de Saint-Maurice ou de celle de la cathédrale de Lausanne? Peut-être leur modèle était-il plutôt une œuvre d'orfèvrerie, comme la Vierge d'argent qui décore la châsse dite de saint Maurice à l'abbaye du même nom. (C.L.)

Bibliographie: ^{72 73}

VIERGE DE COURCHAVON

Bois de chêne

Hauteur 146 cm.

Vers 1280

Eglise de Courchavon

La Vierge est debout, légèrement hanchée. Elle portait autrefois une couronne qui retenait son voile. Elle est vêtue d'une longue robe, serrée à la taille par une ceinture. Sur les épaules, elle a jeté son manteau, entièrement ouvert, qui retombe en longs plis contre ses hanches. La Vierge tient l'Enfant sur l'avant-bras gauche. Celui-ci, tête nue, vêtu d'une longue tunique, est assis mais se redresse légèrement en prenant appui sur le bras de sa mère.

La statue a le dos sommairement sculpté. La main droite de la Vierge, l'avant-bras droit et le bras gauche de l'Enfant sont modernes. Quelques réparations sont visibles dans la robe de la Vierge, à hauteur des genoux. Le visage de l'Enfant est mutilé. Exposée dans une infractuosit  de rocher au bord de la route qui va de Courchavon   Courtema che, cette statue, recouverte de plâtre, a passé inaperçue jusqu'à sa découverte, vers 1955, par l'abbé Marcel Bitschy, curé de Courchavon. C'est alors qu'elle fut d barrass e de sa lourde couche de plâtre, restaur e et plac e dans une chapelle latérale de l' glise paroissiale. La statue provient très probablement de l'ancienne  glise paroissiale gothique, détruite au XIX e siècle.

La Vierge de Courchavon appartient à la fin du XIII e siècle. Elle présente des analogies avec la Vierge franc-comtoise de Gy (Haute-Saône) dont l'Enfant adopte cependant une autre position. Elle doit être consid r e comme la plus ancienne Vierge debout de l'époque gothique en Suisse. (C.L.)



Vierge de Courchavon

VIERGE DE DELÉMONT

Bois de chêne

Hauteur 125 cm.

Vers 1330

Musée d'histoire de Berne, Inventaire 7708

La Vierge, taillée dans un seul bloc de bois dont elle conserve la rigidité, est debout, à peine hanchée. Sa tête est ceinte d'une couronne qui retient son voile. Elle porte une robe, serrée à la taille par une étroite ceinture. Son manteau, agrafé par une cordelière, retombe en larges plis. Sur son avant-bras gauche, elle porte l'Enfant, tête et pieds nus, presque debout, tenant le voile de sa mère de la main droite. Il est vêtu d'une tunique et d'un manteau à manches courtes au col largement échancré.

La statue, évidée dans le dos, a subi quelques restaurations, exécutées en bois de tilleul. La main droite de la Vierge et son sceptre sont baroques. Une partie de sa main gauche et un pan de son manteau, tombant de son bras droit, sont modernes. Le bras gauche de l'Enfant manque; les doigts de son pied gauche sont modernes. Le genou gauche de l'Enfant et son visage sont rapportés et fixés par des tenons. Cette réparation est d'origine.

Non seulement la statue a perdu sa polychromie originale, mais le bois a dû être décapé d'une manière assez brutale; le restaurateur a laissé des traces de couteau et a retaillé quelques plis. Exposée à la pluie, la sculpture a perdu de sa délicatesse et les parties inférieures ont été rongées par l'humidité, notamment le socle polygonal dont il ne reste plus que d'infimes fragments.

Rappelons tout d'abord que la Vierge de Delémont ne doit pas être confondue avec la Vierge du Vorbourg, qui date de la fin du XVI^e ou du début du XVII^e siècle. Aucune donnée historique ne permet de déterminer l'origine exacte de cette Vierge: elle pourrait avoir orné l'église Saint-Marcel, ou tout autre édifice religieux médiéval de Delémont. Avant d'échouer dans le grenier de l'orphelinat, elle a dû séjourner un certain temps à l'extérieur, où elle fut ravivée par les intempéries.

La Vierge de Delémont est, malgré son état de conservation peu satisfaisant, d'une grande beauté et compte parmi les plus remarquables statues du XIV^e siècle en Suisse. Si sa datation vers 1330 est bien établie du point de vue stylistique, par contre le lieu où cette admirable sculpture a été réalisée est très difficile à déterminer. I. Futterer, en 1930, a



Vierge de Delémont

relevé les étroites analogies de la Vierge de Delémont avec des œuvres de la région du lac de Constance. J. Baum, en 1941, et H. Reiners, en 1943, ont proposé de la situer dans la région entre Bâle et Strasbourg. En fait, les sculptures de la Souabe et de l'Alsace sont, dans la première moitié du XIV^e siècle, le reflet de la statuaire française. Pourquoi s'est-on obstiné jusqu'à présent à chercher l'origine de la Vierge de Delémont dans des régions si éloignées des centres créateurs de l'époque, alors que l'Ile-de-France, la Champagne ou la Bourgogne ne manquent pas d'exemples qui offrent les principales caractéristiques stylistiques et iconographiques de la Vierge jurassienne. La découverte récente de la grande et belle Vierge de Courchavon, que l'on peut dater de 1280 environ, « française » d'esprit, elle aussi, incite à abandonner la théorie d'une origine souabe ou alsacienne.

Le modèle de la Vierge delémontaine pourrait être une statue proche de l'admirable Vierge de pierre de l'abbaye de Fontenay, l'une des créations les plus émouvantes de la statuaire française des années 1300. (C.L.)

Bibliographie: ⁷⁴ à ⁷⁷

PROJET DE RETABLE GOTHIQUE POUR L'ÉGLISE DE DELÉMONT

Papier

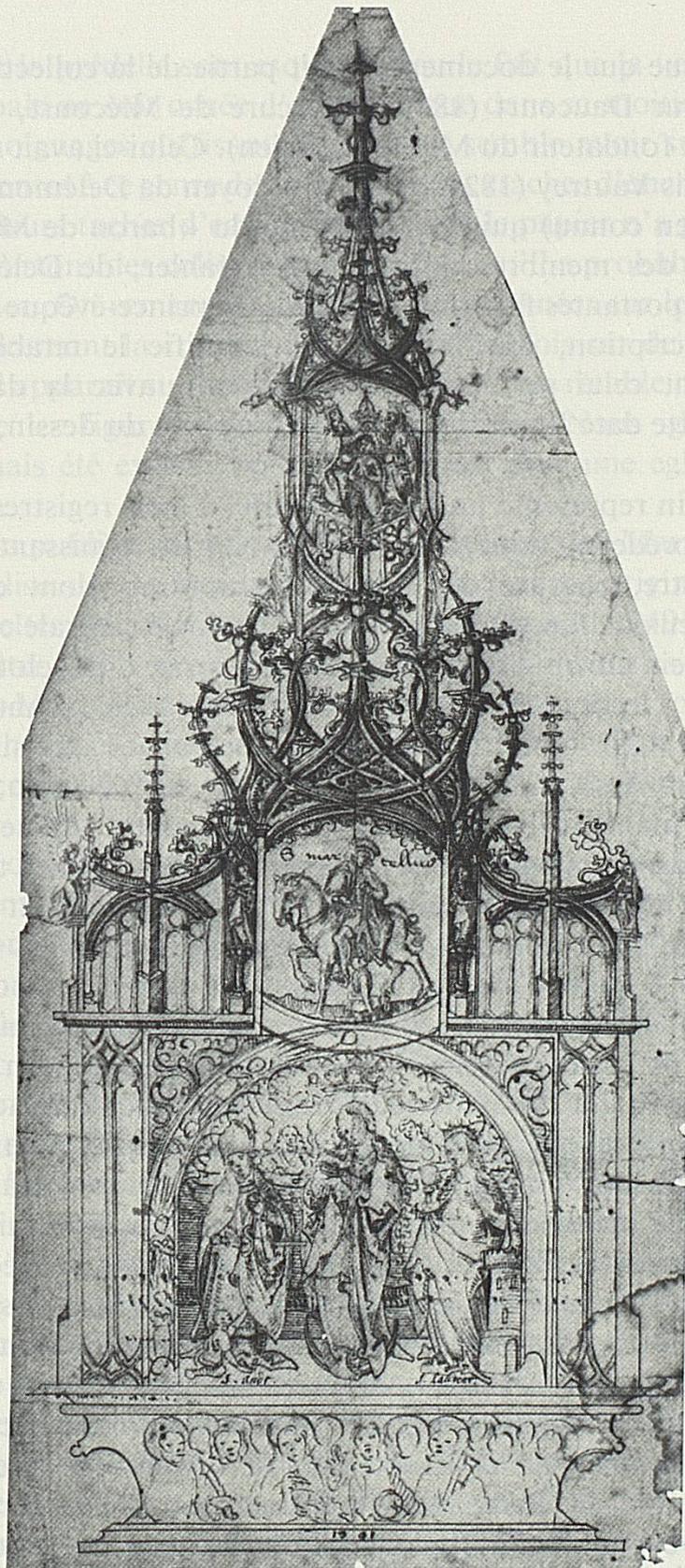
Hauteur 52 cm., largeur 23 cm.

1508

Musée jurassien, Delémont

Le projet est composé sur deux feuilles collées, de texture identique, dont la plus grande porte un filigrane des papeteries de Ravensburg, de la fin du XV^e siècle.

Dessin à la plume. Les grandes lignes de l'architecture du retable sont traitées en noir, avec l'aide de la règle et du compas. L'ornementation et le décor figuré sont travaillés au bistre, offrant parfois le caractère d'une esquisse très légère. Au revers, une première inscription à la



*Projet de retable gothique
pour l'église de Delémont*

plume indique que le document faisait partie de la collection privée de l'abbé Arthur Daucourt (1849-1926, curé de Miécourt, archiviste de Delémont et fondateur du Musée jurassien). Celui-ci avait reçu le dessin de Mgr Louis Vautrey (1829-1886, curé-doyen de Delémont et historien jurassien bien connu) qui l'avait obtenu du « baron de Maller », c'est-à-dire d'un des membres de la famille Mahler, de Delémont, ayant occupé d'importantes fonctions à la cour du prince-évêque de Bâle. Une seconde inscription, du XIX^e siècle, identifie le retable représenté comme étant celui de l'église de Delémont, avec la date, erronée, de 1391. Cette date figure également sur le recto du dessin, au bas de la prédelle.

Le dessin représente un retable d'autel à trois registres principaux. En bas, la prédelle contient le buste du Christ, bénissant et tenant le globe terrestre, entouré des bustes des apôtres, dont on reconnaît seulement ceux de Pierre, Paul et Jean. La partie centrale comporte une arcade en plein cintre, dont la voussure est ornée d'angelots. On y voit, au milieu, la Vierge, debout sur un croissant de lune, tenant sur son bras droit l'Enfant qui se blottit contre elle. Deux anges sont sur le point de la couronner. A sa gauche se tient l'évêque saint Martin, coupant un pan de son manteau pour le donner au mendiant qui se traîne à ses pieds. A sa droite, sainte Barbe s'appuie contre sa grosse tour ronde et tient dans la main droite le calice. Deux anges soutiennent une draperie qui forme un fond pour ces trois personnages. Sous les deux figures flanquant la Vierge, l'abbé A. Daucourt a inscrit les noms de deux autres saints : « S. Andr. » et « S. Laurent ». La partie haute du retable s'élève dans un foisonnement d'ornements flamboyants en une élégante tourelle ajourée. La zone inférieure de ce magnifique pinacle s'évide en une grande niche qui contient une nouvelle représentation de saint Martin. Ici, le saint est figuré sous la forme d'un soldat à cheval.

A gauche et à droite de sa tête figure une inscription gothique « S mar/cellus ». A gauche, dans l'enchevêtrement du décor architectural, on voit l'Ange et la Vierge de l'Annonciation, tandis qu'à droite, on distingue deux statuette féminines, qui pourraient former le groupe de la Visitation. La tourelle, poursuivant son élan, s'ouvre une nouvelle fois, pour laisser apparaître, dans une niche contre-butée par deux personnages indistincts et ornée de deux gargouilles, le groupe du Couronnement de la Vierge. La Vierge est agenouillée, les mains jointes. Dieu le Père et Dieu le Fils, assis derrière elle, sont sur le point de poser la couronne — une sorte de tiare — sur sa tête.

Le dessin présente tous les caractères d'un projet. Il ne saurait être confondu avec un dessin fait d'après un retable existant. La façon dont

les figures de la prédelle sont esquissées ou le fait que la voussure de la niche principale ne soit ornée d'angelots que dans sa moitié gauche, en sont des témoignages suffisants. Le projet semble avoir subi les vicissitudes inhérentes à ce genre de documents : des taches d'encre, des déchirures et plusieurs taches d'eau indiquent que le papier n'a pas toujours été dans les cartons des collectionneurs, mais qu'il a probablement servi dans un atelier. On remarquera l'absence de données sur les mesures et de notes concernant la couleur qui figurent parfois sur de tels projets.

Tel qu'il apparaît sur le dessin de Delémont, le retable n'existe plus, pas plus que les figures qui y sont reproduites. Nous ignorons si le projet a jamais été exécuté sous cette forme pour une église dédiée à saint Martin.

H. Rott a publié deux textes relatifs au retable que Martin Lebzelter fit pour l'église de Delémont. Sculpteur et peintre originaire d'Ulm, Martin Lebzelter était établi à Bâle, où il travailla entre 1491 et 1519. En 1508, Lebzelter passa avec le doyen, les chapelains et les autorités de l'église Saint-Marcel, un contrat pour la confection d'un retable, sculpture et polychromie. Le travail fut terminé en 1510 et « mis sur le grant hostel [...] compris deux anges que sont panduz a chancel devant le grant hostel ».

Il est probable que le dessin du Musée jurassien ait fait autrefois partie du contrat, conservé aux archives municipales de Delémont. Le fait que la zone du dessin illustrant saint Martin à cheval porte la mention « S. Marcellus », correction apportée en caractères gothiques originaux, prouve que le dessin a été mis, déjà à la fin de l'époque gothique, en relation avec une église dédiée à saint Marcel.

Le filigrane de Ravensburg, de la fin du XV^e siècle, suffirait à prouver l'âge du dessin, que son style assigne clairement aux années 1500. Il permet de chercher l'auteur du projet parmi les artistes de l'Allemagne du Sud et n'exclut nullement que le dessin ait pu être exécuté à Bâle, où le papier de Ravensburg fut fréquemment employé à cette époque. On songe tout naturellement à attribuer ce dessin à Martin Lebzelter, dont on ne connaît cependant aucune autre œuvre graphique. Lebzelter pourrait avoir eu cette esquisse en réserve dans son atelier et l'avoir présentée aux autorités de Delémont, lors des discussions préalables au contrat de 1508. L'inscription « S. Marcellus » aurait pu avoir été apportée au cours de ces discussions, par l'une des parties. Les archives n'indiquent pas si Lebzelter soumit un autre projet, conforme au programme iconographique voulu par les autorités de Delémont, ou si le dessin parvenu jusqu'à nous suffit, avec ses corrections, à l'établissement du contrat.

STATUES PROVENANT DU RETABLE DE DELÉMONT

Bois de tilleul

1508-1510

Le retable édifié par Martin Lebzelter n'a pas été conservé. Nous ignorons la date à laquelle il fut détruit. Lors de la démolition de l'église Saint-Marcel, en 1758, précédant l'église classique qui sera consacrée en 1773, il n'est déjà plus question du retable gothique.

En supposant que le projet conservé au Musée jurassien ait été exécuté avec les modifications iconographiques indiquées sur le document, le retable aurait comporté : une prédelle avec les bustes du Christ et des apôtres ; trois grandes statues de la Vierge à l'Enfant, de saint Laurent et de saint André ; une statue de saint Marcel ; le Couronnement de la Vierge. De toutes ces sculptures, trois sont parvenues jusqu'à nous : saint Marcel et les saints Laurent et André.

Les trois sculptures frappent par leur monumentalité. Elles sont taillées par un artiste énergique et décidé, dégageant la forme par plans précis. Soucieux d'équilibre et de rythme, le sculpteur est entièrement empreint de la tradition gothique de la Souabe, vers 1500.

A. Kaufmann-Hagenbach a réuni les données sur la vie et l'œuvre de Martin Lebzelter. Les statues de Delémont sont ses premières sculptures connues. Celles-ci sont d'autant plus précieuses qu'elles peuvent être rattachées au projet du retable de Lebzelter et que leur date est établie avec précision entre 1508 et 1510. Entre 1512 et 1518, Lebzelter sculpte six grandes clés de voûte en bois et les consoles figurées pour les retombées de voûte au chœur de l'église Saint-Léonard, à Bâle. En 1517, il livre une sculpture à Glovelier. Se fondant sur le style du saint Marcel de Delémont, A. Kaufmann-Hagenbach attribue à Lebzelter un relief en bois provenant de Rädersdorf, près de Ferrette, représentant saint Laurent, conservé au Musée historique de Bâle. (C.L.)

Bibliographie: ⁷⁸ à ⁸³



SAINT MARCEL

Hauteur 118 cm.

Eglise paroissiale, Delémont

La sculpture, creuse dans le dos, a été grossièrement dorée il y a une quarantaine d'années, mais a été récemment restaurée. Le saint est représenté assis sur un large trône. Il est coiffé de la tiare, vêtu d'une lourde chape, tient dans sa main droite un livre et bénit de la gauche. La sculpture est proche, par sa conception, de la statue de saint Thibaut à la collégiale de Thann ou de celle de saint Antoine dans le célèbre retable d'Issenheim, aujourd'hui au Musée de Colmar.



SAINT ANDRÉ

Hauteur 175 cm.

Musée jurassien, Delémont

Debout, le saint tient un livre dans la main droite et, de la gauche porte la croix en X de son supplice. Il porte une robe rouge, bordée d'or, avec une ceinture blanche. Son manteau d'or, à revers bleu, tombe en longs plis souples sur un socle vert. La statue est profondément creusée, au dos, et porte une sorte de monogramme composé d'un W et d'un I. Avant d'entrer au Musée, elle était conservée dans la chapelle Saint-Michel au cimetière.



SAINT LAURENT

Hauteur 175 cm.

Musée jurassien, Delémont

Fait pendant à saint André. Creux dans le dos avec une marque en forme de 0 (marque de pose?). Le saint diacre est vêtu d'une aube blanche, ornée de motifs circulaires bleutés et semée de petites pastilles. Il porte la dalmatique d'or, à manches courtes bordées de franges avec des revers bleus. Dans sa main droite, il tient un livre ouvert; de la gauche, il relève un pan de sa dalmatique et tenait sans doute le gril, attribut aujourd'hui disparu.



Sainte Agathe

SAINTE AGATHE ET SAINT FRIDOLIN

Bois de tilleul

Hauteur 115 cm.

Début du XVI^e siècle

Heimatmuseum Laufental, Laufon

Statue de sainte Agathe et de saint Fridolin. Les deux figures sont représentées en buste, debout, portant des robes longues et des coiffures élaborées. La statue de sainte Agathe est à gauche, celle de saint Fridolin à droite. Les visages sont encadrés de longues tresses. Le bois de la croix est encastré dans le dos de sainte Agathe. Une partie des cheveux, de la robe et des chaussures sont modernes. Les pieds et les mains sont en bois. Le bois de la croix est encastré dans le dos de sainte Agathe. Les statues ont été restaurées en 1977 par Georg Stribrsky.

Vers la fin de la Guerre de Trente Ans, à Laufon, les troupes suédoises mirent à sac, la réduisant en cendres et en ruines, l'église Saint-Martin sise *extra muros*. En 1698 ou 1699, l'ancienne chapelle Sainte-Catherine, construite, elle, dans la ville, devint l'église paroissiale. Toutefois, il est établi que l'église Saint-Martin, bien qu'en piteux état, a continué de servir pendant très longtemps. Un document de l'époque nous apprend que la Vierge (de style gothique tardif) de la chapelle mariale de l'église Saint-Martin fut portée en procession solennelle, le 2 septembre 1766, à l'église Sainte-Catherine. Les statues de sainte Agathe et de saint Fridolin proviennent précisément de cette ancienne église Saint-Martin. Placées dans des niches creusées dans les parties nord et sud du mur d'enceinte de l'ancien cimetière jusqu'au début de ce siècle, elles furent ensuite déposées et exposées au Musée jurassien de Delémont, avant de regagner, le 6 septembre 1946, le tout nouveau Musée régional du Laufonnais.

Ces deux statues ont été restaurées en 1977 par Georg Stribrsky grâce à la générosité de la Fabrique de Ciment Portland Laufon. (L. S.)



Saint Fridolin

CRUCIFIX DE DELÉMONT

Bois de tilleul
Hauteur 167 cm.
Vers 1500-1510
Musée historique de Berne,
Inventaire 6761

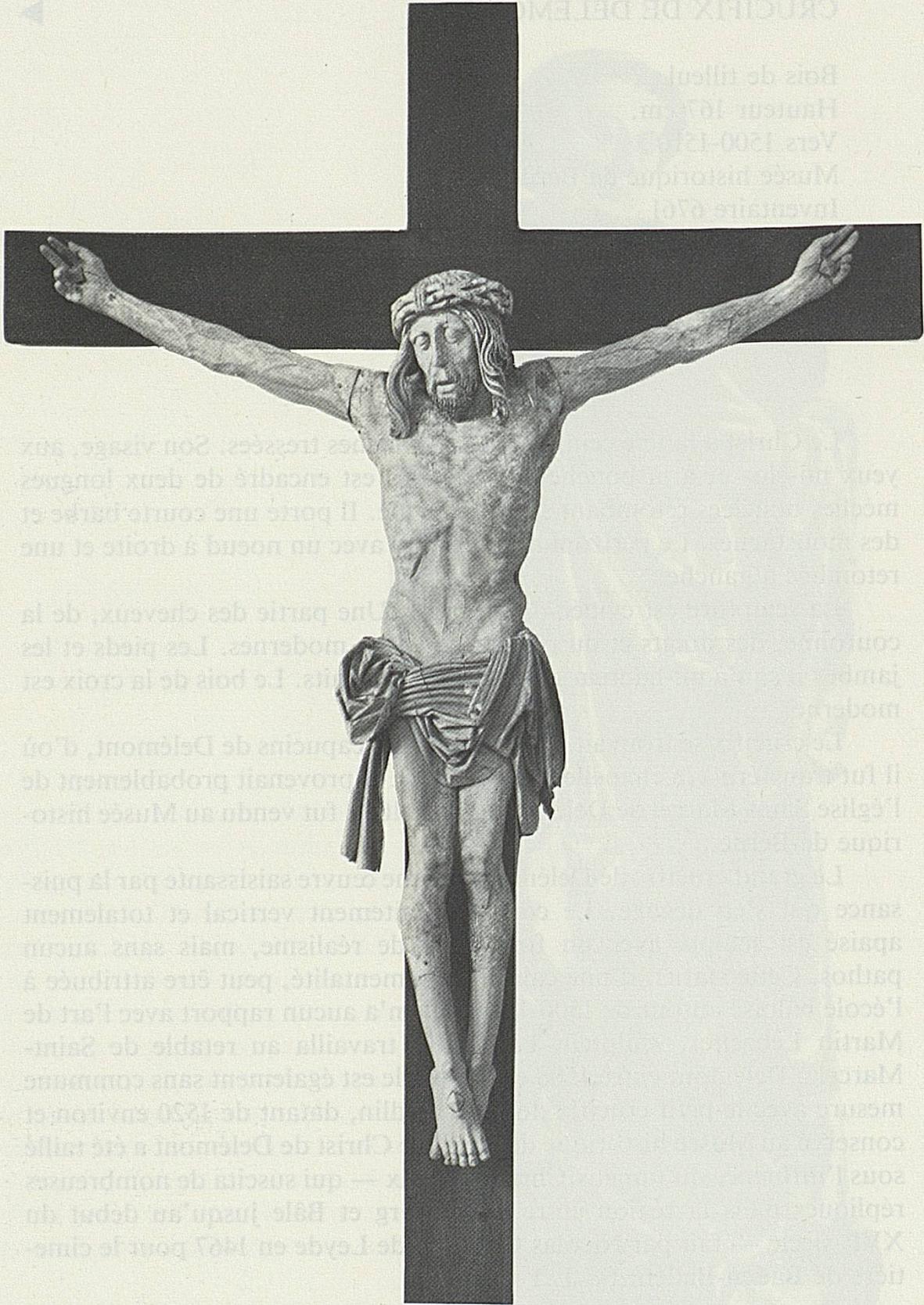
Le Christ a la tête ceinte de trois branches tressées. Son visage, aux yeux mi-clos et à la bouche entrouverte, est encadré de deux longues mèches bouclées retombant sur la poitrine. Il porte une courte barbe et des moustaches. Le perizonium est drapé avec un noeud à droite et une retombée à gauche.

La sculpture est évidée dans le dos. Une partie des cheveux, de la couronne, des doigts et du perizonium sont modernes. Les pieds et les jambes jusqu'à mi-hauteur des tibias sont refaits. Le bois de la croix est moderne.

Le crucifix se trouvait à la chapelle des capucins de Delémont, d'où il fut transféré à la chapelle du Vorbourg. Il provenait probablement de l'église Saint-Marcel de Delémont. En 1910, il fut vendu au Musée historique de Berne.

Le grand crucifix de Delémont est une œuvre saisissante par la puissance qui s'en dégage. Le corps parfaitement vertical et totalement apaisé est sculpté avec un fort souci de réalisme, mais sans aucun pathos. Cette statue, d'une calme monumentalité, peut être attribuée à l'école bâloise autour de 1500-1510. Elle n'a aucun rapport avec l'art de Martin Lebzelter, sculpteur bâlois qui travailla au retable de Saint-Marcel à Delémont entre 1508 et 1510. Elle est également sans commune mesure avec le petit crucifix de Courrendlin, datant de 1520 environ et conservé au Musée historique de Bâle. Le Christ de Delémont a été taillé sous l'influence du fameux Christ en croix — qui suscita de nombreuses répliques dans la région entre Strasbourg et Bâle jusqu'au début du XVI^e siècle — fait par Nicolas Gerhaert de Leyde en 1467 pour le cimetière de Baden-Baden. (C.L.)

Bibliographie: ⁸⁴ à ⁸⁶



Crucifix de Delémont

CRUCIFIX DE SAINT-IMIER

Bois de chêne
Hauteur 94 cm.
Vers 1510-1520
Eglise catholique, Saint-Imier

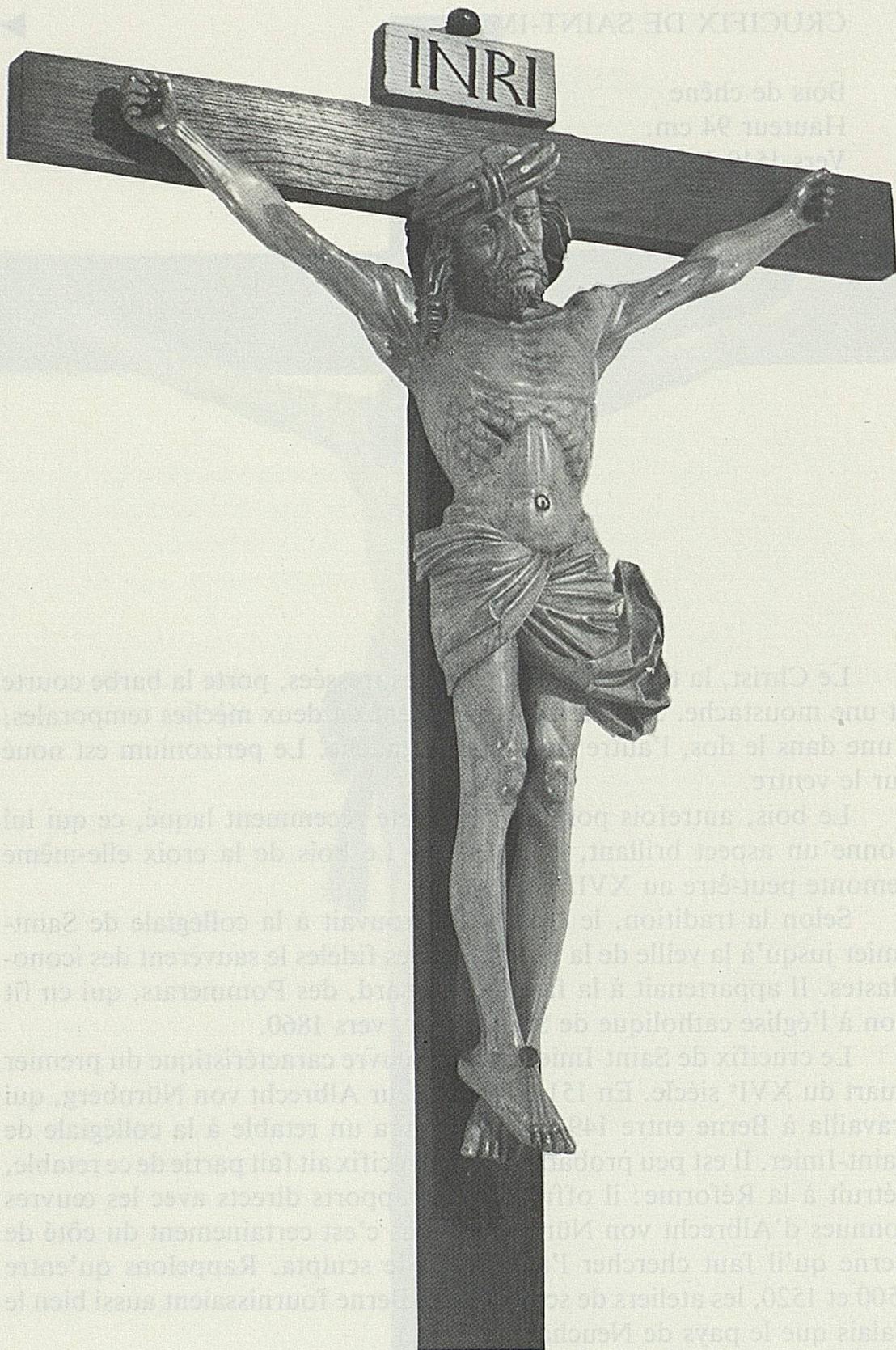
Le Christ, la tête ceinte de branches tressées, porte la barbe courte et une moustache. Ses cheveux retombent en deux mèches temporales, l'une dans le dos, l'autre sur l'épaule gauche. Le perizonium est noué sur le ventre.

Le bois, autrefois polychrome, a été récemment laqué, ce qui lui donne un aspect brillant, désagréable. Le bois de la croix elle-même remonte peut-être au XVII^e siècle.

Selon la tradition, le crucifix se trouvait à la collégiale de Saint-Imier jusqu'à la veille de la Réforme. Des fidèles le sauvèrent des iconoclastes. Il appartenait à la famille Frossard, des Pommerats, qui en fit don à l'église catholique de Saint-Imier, vers 1860.

Le crucifix de Saint-Imier est une œuvre caractéristique du premier quart du XVI^e siècle. En 1514, le sculpteur Albrecht von Nürnberg, qui travailla à Berne entre 1494 et 1530, livra un retable à la collégiale de Saint-Imier. Il est peu probable que le crucifix ait fait partie de ce retable, détruit à la Réforme: il offre peu de rapports directs avec les œuvres connues d'Albrecht von Nürnberg. Mais c'est certainement du côté de Berne qu'il faut chercher l'atelier qui le sculpa. Rappelons qu'entre 1500 et 1520, les ateliers de sculpture de Berne fournissaient aussi bien le Valais que le pays de Neuchâtel. (C.L.)

Bibliographie: ⁸⁷



Crucifix de Saint-Imier

SAINT-PAUL

Bois de chêne
Hauteur 2 m. environ
Vers 1720
Eglise de Boncourt

Le saint nous interpelle tous en brandissant l'une de ses fameuses lettres. Par ce geste, il nous oblige à l'écouter, comme il l'a si bien fait tout au cours de sa vie de missionnaire. Sur le document, il est écrit, en termes latins abrégés, sa formule souvent exprimée, citée la première fois dans Cor. I. 16.22: «Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème».

Par cette statue, en bois de chêne, dorée à la feuille et polychrome, le sculpteur a bien traduit l'effort de prédication et le style d'évangélisation de Paul. Il s'agit d'une pièce du retable du maître-autel de l'église de Boncourt. Cette œuvre a été réalisée vers 1720 par Jean-Pierre Breton (1676-1754), natif de ce village, aidé de ses frères Jean-Joseph (1682-1757) et Jacques-Michel (1690-1747).

Par leur vaste production artistique en de nombreuses églises — une sorte de catéchèse en bois — les frères Breton continuent à nous édifier, à nous inviter à méditer et à prier, plus de deux siècles et demi après leur travail.

Toute l'ornementation en bois de l'église de Boncourt a été restaurée par Antoine Goëttlé, de Loches S/Ource en France, de 1973 à 1975. (G. B.)



Crucifijo de Saint-Juvier. (C.B.) 1979.

LA BIBLE: INSTRUMENT DE RÉFORMES ?

« *L'historien ne sait que ce qu'on lui dit;
il ne pénètre pas le secret des cœurs.* »

(Festugières)

L'historiographie⁸⁸ — histoire des livres d'histoire — concernant la Réforme dans le Jura, et en particulier la manière dont sont rapportés les succès et les insuccès de Farel prédicant, nous posent question. D'une part, la Réforme a des antécédents historiques; les ignorer, c'est oublier, consciemment ou non, que l'histoire ne commence pas et ne finit pas abruptement, comme au cinéma l'écran s'illumine au début du film pour s'obscurcir à la fin. D'autre part, quand il était du présent, le présent était comme le présent que nous vivons en ce moment, quelque chose d'opaque, de confus, multiforme, inintelligible; un réseau touffu de causes à effets, un champ de forces infiniment complexes que l'homme, qu'il soit acteur ou témoin, ne peut saisir dans sa réalité authentique.

Il n'y a sur cette terre aucun poste d'observation privilégié, à moins, et c'est une erreur historique grave, de s'en donner un au nom d'une idéologie religieuse ou politique ou les deux à la fois. D'où la difficulté de dire aujourd'hui l'événement autrement qu'en termes de victoire ou de défaite, qu'en termes louangeurs ou mesquins.

I. La Bible dans le renouveau médiéval

Dire que le mouvement réformateur a découvert la Bible, c'est oublier d'une part la place du Livre sacré dans le christianisme médiéval, et c'est méconnaître d'autre part la nécessité d'une prédication nouvelle dans un temps où le clivage entre clercs et laïcs se marque de plus en plus, non seulement en Europe, mais chez nous aussi. La Parole s'est sacralisée, jusqu'au jour où elle sort de son silence monastique. Ce renouveau de la prédication est suscité par deux grands combats: la croisade et l'hérésie. Mais au moins, cette parole arrive sur les places publiques, elle naît « dans un monde nouveau, étrange et fascinant. Tout y est plein d'élan nouveau tendus vers l'avenir; les réserves d'énergies sont immenses »⁸⁹. Saint Bernard de Clairvaux (1091-1153) écrit des choses nouvelles, « la religion est dans le cœur et non dans l'habit »⁹⁰. Dans cet Occident en pleine évolution, où les mentalités changent plus vite que les institutions — et peut-être déjà celles-ci n'ont-elles pas tenu compte suffisamment des aspirations du peuple —

de vastes mouvements d'opinion se dessinent un peu partout. Dans cet Occident, Bernard est l'homme de la Bible, qu'il reçoit de la Tradition et qu'il vit comme Parole vivante dans l'Eglise. Et quand ce moine écrit le *De consideratione* et le *De moribus et officio episcoporum*, il tente déjà de jeter les bases d'un renouvellement nécessaire de l'institution ecclésiastique — l'institution est bonne et nécessaire quand elle traduit la vie intérieure de l'Eglise.

Les conciles de Bâle (1431-1448) et de Constance s'étaient eux aussi fixé pour tâche de réformer l'Eglise « en son chef et dans ses membres » (concile de Bâle), et ce avant que Luther et Zwingli, « deux prêtres qui supportaient mal leur célibat et les obligations de leur sacerdoce »⁹¹, ne se manifestent contre les structures de l'Eglise. « Mais », écrit le père Congar, « les réformes médiévales s'exerçaient dans l'ordre de la vie de l'Eglise, non dans celui de sa structure ; cela limitait assez généralement les réformes à celles des abus... on réformait les mœurs, non la doctrine. »⁹²

Ce sont donc les antécédents historiques qui dévoilent autrement qu'une lecture événementielle le *sous-sol biblique* d'une prédication qui, au seuil du XVI^e siècle, ne parut pas à beaucoup comme une hérésie. Il faudrait montrer ici comment cette expérience spirituelle que Bernard de Clairvaux analyse et dont il suscite le désir sera par là même à l'origine de toute une tradition bernardine dans le protestantisme. Cette *tempête religieuse*... qui eut aussi son contrecoup dans l'Evêché de Bâle fut-elle « une œuvre, non de zèle pour amener une sage réforme des mœurs, mais bien une œuvre d'orgueil » ?⁹³

Le prince-évêque de Bâle Christophe d'Utenheim (1502-1527) présente ce renouveau nécessaire dans un temps où, dans bien des pays européens, on cherche des voies nouvelles. Il favorise ce mouvement, encourage le clergé à s'instruire, à étudier la Bible. En 1503, il publie un nouveau statut ecclésiastique introduisant des réformes dans l'Eglise. « Prélat d'une haute culture, modeste et profondément pieux, il avait cherché sans grand succès à réformer l'Eglise dans son diocèse. A Bâle même, sa capitale, il était considéré comme un étranger »⁹⁴.

Une Parole n'animait plus, ne donnait plus la vie à l'Eglise. Il arrive ainsi des temps où l'Eglise, dans son passé et dans son présent, ressemble aux jeunes filles insensées de la Parole qui avaient des lampes — l'institution — mais qui manquaient d'huile — l'événement, et l'événement d'une Parole. Ce n'est donc pas faire œuvre d'historien que de dénigrer ceux qui, à un moment donné de l'histoire de l'Eglise, ont tenté de faire passer cette Parole, de la sortir de son enfermement institutionnel, ou de présenter ces mêmes hommes comme des héros

sans défaillances, comme témoins impavides de la Foi. Ces hommes, catholiques ou réformateurs, ici autant qu'ailleurs, vivent leur foi dans l'agitation du temps, agitation politique et religieuse où chacun découvre, pour se défendre, l'hérésie de l'autre; cette notion, du reste, prendra toute sa forme polémique dans ce siècle de déchirement de l'Eglise. Mais quelle hérésie ?

Cette connaissance de la Parole, cette volonté de la prêcher que l'on trouve chez saint Bernard, saint Thomas, les franciscains en particulier, se veut être une Parole prêchée à l'homme « plus intérieure, mais aussi liée à de nouveaux auditoires »⁹⁵. Une prédication qui n'est plus imposée par la hiérarchie, une Parole interpersonnelle, celle de la confession individuelle qu'impose à tout chrétien, au moins une fois l'an, le IV^e concile de Latran (1215) : une Parole qui libère. Et pour permettre à cette Parole de s'exprimer, des prêtres apprennent au peuple à réciter les Psaumes. L'homme du XX^e siècle peut sans doute porter un regard critique sur les prédications d'alors, mais qu'il n'oublie pas cet effort nouveau, celui qui se substitue à la Parole des seules « autorités ». Effort aussi de communiquer cette Parole de plus en plus en langue vulgaire. Cela est significatif, même au niveau de l'architecture. On ne prêche pas seulement de la chaire, dans l'église, mais sur une estrade, hors de l'église. Sans doute la prédication et le pouvoir sont liés, mais le pouvoir religieux de la Parole est encore plus évident. Ce pouvoir a souvent même un caractère magique. Mais cette Parole nouvelle menace, interroge, la Parole officielle se solidifie pour faire face à ces menaces, et la prédication s'enferme à nouveau dans l'église. Il faudra le livre et l'écrit pour que cette Parole redevienne plus libre et dialoguée.

II. La Bible: religion du livre ou instrument d'une foi vécue ?

La question n'est pas d'aujourd'hui. Mais la question est d'importance à la fin du XV^e siècle, au moment où, à cause de l'imprimerie, les publications de la Bible, en tout ou en partie, foisonnent, se répandent en Europe. Et cet événement arrive au moment où tout dans cette société d'alors prend un autre visage : la place et la fonction des cités, la découverte par un grand nombre que le sacré n'est peut-être pas uniquement celui que définissent les théologiens. Il faudrait ici préciser dans quels milieux la Bible est diffusée, comment elle est reçue et lue, d'abord en latin, puis en langue vulgaire. Reconnaissons avec L. Febvre, qu'il y a, pour cette fin du XV^e siècle et ce début du XVI^e siècle « un grand manque, un grand abîme dans notre connaissance des hommes et des choses de ce temps »⁹⁶. Ce que nous savons, c'est qu'entre 1470 et 1500, la Bible s'imprime en grande quantité, et plus encore dès 1520.

Cette mutation de la diffusion de la Bible est liée d'abord à la conjonction de l'Humanisme et de l'imprimerie (109 éditions de la Bible en latin, une vingtaine en langue vulgaire).

Diffusion de la Bible qui ne se fait pas sans changer les esprits, sans changer l'esprit d'une « chrétienté ». D'autant plus qu'à ce moment-là, l'Eglise-institution, dans ses structures, est plus rigide qu'au XIII^e siècle. Elle pressent les transformations que la diffusion de la Bible peut faire surgir.

L'Enchiridion militis christiani (1504) d'Erasme en donne un exemple. Ce livre, « manuel du chevalier chrétien », est le plus lu dans les trente premières années du XVI^e siècle. Ces « lisants » se multiplient et surtout constituent un nouveau public qui se forme une nouvelle sagesse⁹⁷.

C'est, nous le croyons, la remise en question de l'homme, de sa place dans la société, de sa relation à Dieu, qui travaillait la « chrétienté » en ce début du XVI^e siècle. Sans doute faudrait-il ici apporter beaucoup de nuances et décrire avec prudence les énormes différences régionales qui s'expriment dans ce climat, mais reconnaître en même temps la difficulté de cerner la question de la foi, ou de la croyance. La théologie scolastique avait fait de la foi une vertu surnaturelle dont Dieu était le seul objet et auquel on devait se soumettre. Mais de plus en plus, et à cause des changements qui s'opèrent dans la société médiévale, les hommes commencent à devenir sensibles à la foi qui les relie entre eux et ne trouvent plus dans la « foi orthodoxe », enseignée, une réponse aux situations sociales nouvelles dans lesquelles ils vivent. Beaucoup attendent une Parole que le XIII^e siècle avait rendue plus personnelle. Et la « foi orthodoxe » plane assez haut au-dessus des réalités vécues du temps. Cette recherche tâtonne. C'est sans doute pour cela qu'on lit tellement la Bible et que l'on étudie l'histoire du peuple de Dieu. La question est donc de trouver une foi qui instaure une appartenance vécue.

Il est certes facile de faire allusion aux abus de tous genres que l'on trouvait dans l'Eglise et qui ont sans doute pesé lourdement dans sa vie quotidienne. Mais il y avait plus et autre chose : le mal de vivre, et surtout le mal de croire, ou de ne pas croire, et ceux qui l'éprouvaient ont peut-être trouvé un exutoire dans la Réforme protestante, en certaines régions tout au moins. Mais les structures plus ecclésiastiques que chrétiennes, une religion-civilisation, n'ont pas de réponse à donner à ceux qui dès la fin du XV^e siècle lisent les milliers de manuels de piété que les presses produisent. Ces lecteurs ne se satisfont plus de l'idéologie officielle, de la *religio christiana*, de ce climat chrétien où tout se vit

automatiquement en quelque sorte, indépendamment d'une volonté personnelle de croire.

Faut-il s'étonner alors que la religion collective ne suffise plus ? Les Réformateurs n'ont pas profité de cette situation pour imposer leurs idées, mais leur prédication répondait à une attente. Ils cherchent alors à ce que le Livre qui renferme la Parole devienne le Livre fait pour être dit par la Parole, ils cherchent une Parole qui ne soit pas seulement une Imitation du Christ, mais une issue à la quête de la foi, et d'une foi-confiance. Et les « lisants » qui se multiplient partout à partir du XIV^e siècle déjà ne se satisfont plus d'une histoire collective. Ils découvrent la distance immense entre la simplicité du vécu évangélique et le langage d'une théologie qui a dérapé du réel. L'Humanisme est pour beaucoup dans cette relecture de la Bible, même s'il projette assez souvent sur elle autant d'ombre que de lumière. L'Humanisme d'abord « bouscule l'ordre d'une construction plus que millénaire, mais il le bouscule insidieusement »⁹⁸.

La mise en mouvement de cette relecture de la Bible, jusqu'à l'éclatement et la déchirure de l'Eglise, n'était pas un reniement de la Tradition, de la *traditio christiana* nourrie, en profondeur, et dans le temps de l'histoire, mais un retour aux Pères de l'Eglise, à l'Évangile, à « la pleine assurance de l'Évangile » dira Farel⁹⁹. Qu'était-elle cette pleine assurance ? Celle qui était — et qui est encore — le fondement de la foi. Aujourd'hui la traduction œcuménique de la Bible peut nous faire découvrir la nécessité d'une Parole vécue autrement qu'à partir de « principes de la Réforme » ou de « principes du catholicisme ».

Mais ce n'était alors pas évident, même si cette prédication nouvelle ne voulait pas rompre avec l'Eglise, même si toute la première vague réformatrice montrait un excès de hâte et de radicalisation. Cependant une lecture nouvelle, en langue vulgaire, changeait le monde de la pensée. Mais dans les circonstances de ce début du XVI^e siècle, il n'y a pas de choix possible : être croyant, c'est être de l'Eglise institutionnelle. Si, « aujourd'hui, on choisit. D'être chrétien ou non. Au XVI^e siècle, point de choix. On était chrétien en fait. On pouvait vagabonder en pensée loin du Christ : jeux d'imagination, sans support vivant de réalité. Mais on ne pouvait même pas s'abstenir de pratique »¹⁰⁰. Une « pratique » qui enserrait l'homme de sa naissance à sa mort, dans sa vie professionnelle, dans sa vie publique, « L'Eglise se mêle à tout, ou, plus exactement, se trouve mêlée à tout »¹⁰¹, et « la chrétienté, c'était encore un encadrement constant de la vie quotidienne par des prières collectives, des actes rituels, un rythme de célébrations qui accompagnaient les hommes d'un bout à l'autre de la journée et du début à la fin de la vie.

La chrétienté, c'était enfin la présence physique d'innombrables monuments religieux disséminés sur tout l'espace où l'on était censé réciter le Notre-Père.»¹⁰². Une pratique aussi sur laquelle le pouvoir politique s'appuyait, et que l'Eglise maintenait, où qu'elle fût, pour assurer ses structures. L'observateur du XX^e siècle constate que sur ce point l'Eglise du XVI^e siècle pouvait difficilement être un «signe» d'une Parole vivante, libératrice, d'un Evangile, puisqu'elle se confondait à l'Etat. Mais la religion collective ne suffisait plus. Le pouvoir de l'Etat, ou le pouvoir de l'Eglise, et presque toujours les deux à la fois se référaient encore à la Bible. Mais de quelle manière? Il était facile — et cette facilité menace toujours la prédication — de récupérer la Bible dans un temps où l'homme angoissé dans son existence terrestre cherchait la sécurité, la paix, au moins celle de son âme après la mort. La Bible ouverte tout entière, prêchée, enseignée, contestait (mot qui manque dans l'outillage mental du XVI^e siècle) les structures d'une «religion». La rupture n'était pas facile, mais les conditions étaient remplies pour que cette rupture soit possible. En ce XVI^e siècle on ne peut pas être catholique et critique. Après les Réformes protestante et catholique, les totalitarismes confessionnels, les dogmes, cette fois, refermeront la Bible. L'unité entre la foi vécue et l'institution est brisée. Non au nom d'une idéologie nouvelle, mais au nom d'une Parole reçue ou refusée.

La Bible reste ouverte dans l'Eglise et au niveau personnel dans la mesure où elle est libérée de tout individualisme et de tout totalitarisme. Ainsi, la Bible de Moutier-Grandval reste témoin de la foi en un temps donné si elle fait découvrir à ceux qui la voient autre chose que la pièce de musée: un signe permanent d'une foi toujours vécue de l'homme dans l'Eglise et avec le monde. Cette Bible reste vivante dans la solidarité de la foi et, pour ceux qui veulent comprendre, dans la communion des saints.

Willy-René Nussbaum

Bibliographie: ⁸⁸ à ¹⁰²

Adoration des Mages ►



ADORATION DES MAGES

Peinture sur bois ayant fait partie d'un triptyque

Hauteur 138 cm., largeur 93 cm.

XV^e siècle

Paroisse de Lajoux

On ne connaît pas l'artiste. Selon les spécialistes, celui-ci s'est inspiré d'une gravure de Martin Schongauer, peintre et graveur qui vécut longtemps à Colmar.

Ce tableau appartient à la paroisse de Lajoux. Il a été restauré en 1956, dans les ateliers de M. Henri Boissonnas, à Zurich, sous l'égide du Musée jurassien. Les figures de la face postérieure du panneau sont malheureusement détériorées.

La présence de cette *Adoration des Mages* dans l'église de Lajoux constitue une énigme. Peut-être Théophile-Rémy Frêne, pasteur à Tavannes, apporte-t-il l'explication attendue. En effet, il a noté dans son Journal, en 1768, après une visite faite à Grégoire Joliat, abbé de Bellelay, en compagnie du pasteur Gross, de Court, et de Manuel Witz, peintre biennois, ce qui suit : « Le 12 mars, jour de la Saint Grégoire, M^{rs} Gross et Witz, et moi fûmes à Bellelay, à la fête de M^r l'Abbé. Nous y vîmes deux tableaux, l'un de l'adoration des bergers et l'autre de celle des mages, deux vieilles pièces du tems de la catholicité de Berne, que M^r l'Abbé a achetées de M^r le Bailli de Nidau Graffenried, pour 10 louis.»

Si ce n'est pas une preuve, c'est un indice important. L'abbaye de Bellelay a été supprimée sous la Révolution. L'*Adoration des Mages* de l'église de Lajoux, village voisin, peut être l'une des « vieilles pièces » dont parle Théophile-Rémy Frêne.

Il faut admirer la netteté et la sobriété de ce tableau. (V. E.)

Bibliographie: ¹⁰³ ¹⁰⁴



*Gravure de Martin Schongauer, Rijksmuseum, Amsterdam.
La parenté avec l'Adoration des Mages de l'église de Lajoux est
évidente. (V.E.)*

LIVRE D'HEURES

Manuscrit in-octavo de 89 feuillets
Hauteur 16,3 cm., largeur 12,5 cm.
Début du XV^e siècle
Bibliothèque du Lycée cantonal, Porrentruy
(cote Ma. 9)

Les feuillets de parchemin sont numérotés au crayon pour les besoins de la description. La reliure de cuir estampé, avec filets d'or au dos et sur les plats, est postérieure au manuscrit lui-même.

L'écriture gothique tardive, de grandeur variable, appartient à différentes mains. Le texte est en noir, les indications liturgiques en rouge, les initiales alternativement en rouge et en bleu, de même que les remplissages de lignes incomplètement écrites; on trouve également des initiales or, et cela jusqu'au feuillet 44. Certaines initiales sont enluminées, parfois accompagnées de décorations marginales noires et or, d'un dessin très fin et très soigné. Çà et là, ces décorations sont peintes en totalité ou partiellement.

Le livre d'heures débute par un calendrier où les noms des saints sont en français. On remarquera que plusieurs d'entre ces saints sont surtout vénérés dans l'archidiocèse de Besançon. Le manuscrit remonte probablement au début du XV^e siècle et se rattache à la tradition française. (R. F.)

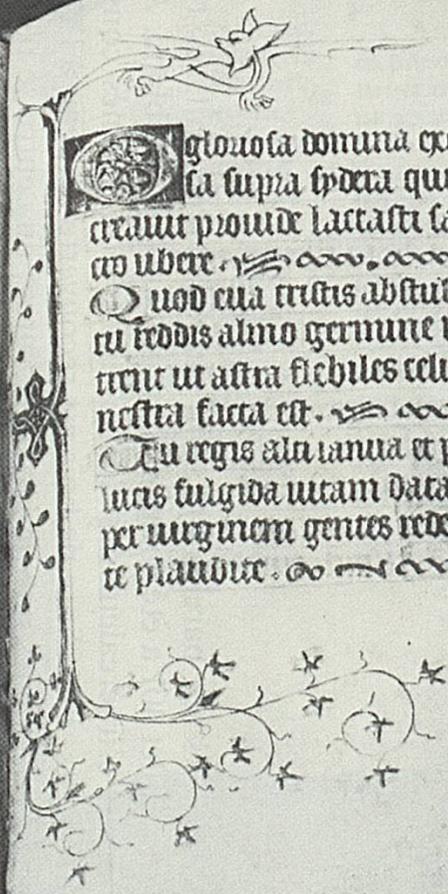
Bibliographie: ¹⁰⁵ ¹⁰⁶



in cymbalis uibilationis :
omnis spiritus laudet dñm.

Gloria patri. añ. Admura-
bile commercium creator generis hu-
mani animum creator: corpus sumens de
uirgine nati dignatus es et proce-
dens homo sine semine largitus
est nobis suam deitatem. *Epim.*

Virgo uerbo concepit uir-
go permansit uirgo
 peperit regem omnium regū.
Deo gratias. *Hymnus.*



Gloriosa domina excel-
sa supra sydera qui te
creauit prouide lactasti la-
cto ubere. *Sanctus.*

Quod eua tristis abstulit
tu reddis almo germine in-
terit ut astra fixibiles celi fe-
nestra facta est. *Sanctus.*

Tu regis ala ianua et porta
lucis fulgida uitam datam
per uirginem gentes redemp-
te plaudite. *Sanctus.*

LIBER BENEDICTIONUM, ORDINATIONUM ET
CONSECRATIONUM DE L'ÉVÊQUE JEAN DE VENNINGEN ▶

Manuscrit in-folio de 404 feuillets
Hauteur 33,2 cm., largeur 27,5 cm.
Environ 1460
Bibliothèque du Lycée cantonal, Porrentruy
(cote Ma. 1)

Les feuillets de parchemin sont numérotés en chiffres romains rouges; le feuillet 401 a été coupé et le feuillet 404 est en blanc. A différents endroits s'intercalent des demi-feuillets non paginés constituant des suppléments. La reliure de bois est recouverte de peau à l'extérieur et renforcée aux angles par de larges ferrures; au centre se trouve une rosace de métal; les deux fermoirs ont été arrachés, mais deux autres ferrures, auxquelles ils étaient rattachés par une pièce de cuir, subsistent.

Le manuscrit contient le *proprium de tempore*, c'est-à-dire la liturgie pour les fêtes principales, le propre des saints entre les deux parties duquel s'intercale le pontifical, une partie du *commune de tempore* (du premier dimanche de l'Avent au 6^e jour de la Semaine sainte); il se termine par diverses liturgies et une table des matières.

Le texte se présente généralement sur deux colonnes. L'écriture est une gothique tardive de couleur noire. Tous les titres ainsi que les remarques liturgiques sont en rouge. Plusieurs majuscules sont enluminées. Au feuillet 193, l'initiale O entoure les armes de l'évêque Jean de Venningen — de sable à deux bâtons fleurdelisés d'or passés en sautoir — écartelées de celles de l'Evêché de Bâle. La majuscule D du feuillet 209 encadre le buste de sainte Cunégonde, épouse de l'empereur Henri le Saint. Le verso du feuillet 179 est entièrement occupé par une miniature représentant le Christ en croix entre Marie et l'une des saintes femmes, d'une part, et l'apôtre Jean, de l'autre.

Le manuscrit serait d'origine bâloise. (R. F.)

Bibliographie: ^{105 106}

p[ro]ficiet sed ad ai
 n[im]ba et dicit.
Procurum
 oportet sa
 cerdotib[us]
 assistere et ministra
 re ad altare et bap
 tizare et in alijs sa
 cramentis eccl[esi]e atq[ue]
 eu[an]gelij et alia
 scriptura non testa
 menti p[ro]nunciare
 et p[ro]nunciare uerbu[m]
 dei. Nec duto sur
 gat a transiens
 p[er] arca[m] capiti
 amilib[us] a[m]bas
 manus supponit

Cantic[um] offi
 ciale

In quibus dicit
 singillatim.
Spiritus sanctus super
 ueniet in te et
 inuisibilis alacritate
 sine peccato custo
 diat te in nomine
 d[omi]ni. Amen.
 Intra d[omi]nos
 cantet offertor.
Elegit
 tunc apo[stolus]
 C[on]pleto curam
 in reuerentia ad

altare stando
 cu[m] i[n]tra dicit.
Commune
 notu[m] d[omi]ni
 nis ordo p[ro]sequa
 tur ut h[ic] locus
 eccl[esi]e p[ro]p[ri]e qui i[n]
 opaconatus in
 ministerio p[ro]p[ri]e
 leuante benedic
 tionis ordi[n]e da
 t[ur] et qui
 uult conu[er]satio
 ne p[ro]fulgentes
 gratia sacrificio
 nis ducant.
 Intra d[omi]nos d[omi]no
 u[er]o ih[esu] xp[isto] qui

cu[m] p[er] et ih[esu] x[risto]
 inuit et regnat de
 us. P[ro] o[mn]ia secula
 secula. Amen.
 Deinde ep[iscopu]s dicit
 stando sine i[n]tra.
Tenus dilect
 issim[us] d[omi]ni
 p[re]m[ia] d[omi]ni
 ut sup[er] hos famu
 los suos quos ad
 officiu[m] opaconat[us]
 dignante assu[m]it
 bene dictionis
 sue gratia denu
 ter estimat et co
 secrationis indul
 te p[ro]p[ri]e d[omi]ni

CÉRÉMONIAL DE MELCHIOR DE LICHTENFELS

Manuscrit in-octavo de 218 feuillets

Hauteur 14,6 cm., largeur 10,5 cm.

XVI^e siècle

Bibliothèque du Lycée cantonal, Porrentruy
(cote Ma. 10)

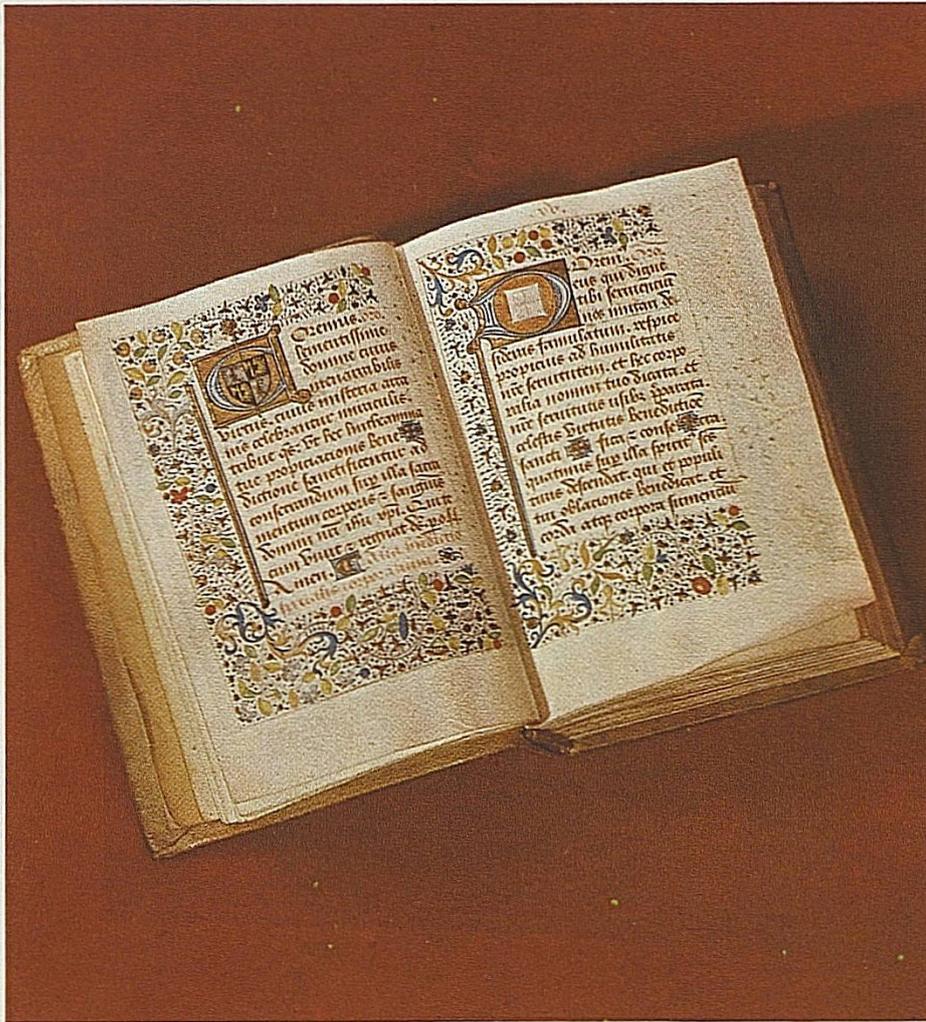
Les feuillets de parchemin sont numérotés au recto et dorés sur tranche. La reliure de cuir estampé est ornée de filets d'or au dos et sur les plats. Les pages de garde sont d'époque moderne. Le texte, en écriture gothique, comporte des initiales, de grandeurs variables, d'or sur fond carmin et bleu d'outremer. D'autres initiales, de plus grandes dimensions, sont accompagnées de décorations multicolores de toute beauté bordant le texte de trois côtés.

Le manuscrit a trait à différentes cérémonies religieuses; à la suite, on trouve le *Kyrie eleison* avec des invocations aux saints, la litanie *Ut congregationes omnium* et l'hymne *Veni creator spiritus*.

Onze cérémonies sont illustrées chacune par une miniature avec quelques lignes de texte, une initiale ornementale et une décoration marginale constituée par des feuillages stylisés, des fleurs et des fruits sur fond d'or ou vert, le tout occupant dans chaque cas une page entière. Les cérémonies ainsi représentées se succèdent dans l'ordre suivant: confirmation, tonsure, consécration de la patène, bénédiction des corporaux, bénédiction des vêtements liturgiques et des parements d'autel, bénédiction de l'ostensoir, préparation de l'évêque à la messe solennelle, baptême, extrême-onction, réconciliation d'une église profanée, consécration d'un abbé. Au milieu de la décoration marginale ou enfermées dans une initiale, on remarque parfois les armes de l'évêque de Bâle Melchior de Lichtenfels: de sable avec une hache et un aileron d'or, écartelées avec celles de l'Evêché.

Quelques saints (Ferréol, Ferru, Donat, Prothade et Déicole) mentionnés dans l'invocation aux saints, relèvent de l'archevêché de Besançon, ce qui pourrait indiquer une origine franc-comtoise de notre manuscrit qui daterait de la première moitié du XVI^e siècle, d'après des modèles de la seconde moitié du XV^e siècle. (R. F.)

Bibliographie: ^{105 106}



Recueil des statuts synodaux émané sous l'épiscopat de Melchior de Rhodan, en 1493. Il contient le début des évangiles, les formules de serment des officiers de l'évêque, les statuts synodaux de 1297 et 1434; suivent trois listes des paroisses, classées par doyenné, avec l'indication des revenus imposables; le *liber marcarum*, le *registorium beneficiarum* et le *registorium cathedralium*. Le frontispice représente les armoiries de l'évêque Melchior de Rhodan. Les enluminures représentent les symboles des quatre évangiles. (F.N.)

Cérémonial de Melchior de Lichtenfels



Cérémonial de Melchior de Lichtenfels

STATUTA SYNODALIA EPISCOPATUS BASILIENSIS
CUM LIBRO MARCARUM

Manuscrit, de parchemin.

Reliure du XVI^e siècle

Hauteur 35 cm., largeur 26 cm.

1441

Archives de l'ancien Evêché de Bâle, Porrentruy, Cod. 326

Recueil des statuts synodaux établi sous l'épiscopat de Frédéric ze Rhein, en 1441. Il contient le début des évangiles, les formules de serment des officiers de l'évêque, les statuts synodaux de 1297 et 1434; suivent trois listes des paroisses, classées par doyenné, avec l'indication des revenus imposables: le *liber marcarum*, le *registrum bannalium* et le *registrum katedralium*. Le frontispice représente les armes de l'évêque Frédéric ze Rhein. Les enluminures représentent les symboles des évangélistes. (F.N.)

Bibliographie: 1077 à 112 107 à 112

LIBER VITAE DES ÉVÊQUES ET CHANOINES
DE BÂLE



Volume manuscrit de 272 feuilles de parchemin
Hauteur 40 cm., largeur 25 cm.
Epaisseur 8 cm.
1502-1794
Musée jurassien, Delémont

Ce registre généalogique et héraldique, dit *Liber vitae*, contient les armoiries des évêques et chanoines du diocèse de Bâle, depuis l'élection de l'évêque Christophe d'Utenheim, en 1502, jusqu'à celle du dernier prince-évêque François Xavier de Neveu, en 1794. Tout au long de trois siècles ont été ainsi dessinées et colorées à la main, sur pages de parchemin, plus de 2300 armoiries.

Dans les premiers temps, les armoiries du prélat apparaissent seules ; dès 1575, elles sont entourées des écus des quatre grands-parents ; enfin, dès 1682, des arbres généalogiques complets apparaissent, présentant les armoiries des deux parents, quatre aïeuls, huit bisaïeuls et seize trisaïeuls ; ces tableaux d'ascendance prouvent que les dignitaires ecclésiastiques bénéficient de seize quartiers de noblesse.

La reliure renferme en fait deux livres, les pages du premier ayant 34 cm. de hauteur, celles du second 38 cm. Les deux peintures qui servent de frontispices aux deux livres présentent des sujets absolument semblables, exécutés cependant dans des styles différents : la Vierge entourée des saints Henri et Pantale dressée au-dessus de la crosse épiscopale de Bâle.

L'ouvrage a été acquis par le Musée jurassien en 1950 grâce à la générosité d'un groupe d'industriels du Jura. (J.-L. R.)



Liber vitae des évêques et chanoines de Bâle



Blarer.



Hallweil.



Singenstein.



Hohen Landenberg.

Herz Jacob Christoph
Blarer von Hartensee
Bischoff zu Basell.

Electus Delsperga. Ao 1575. Obijt 1602.
Possessionem Canonatus obtinuit
24^{to} Aprilis 1566.

LETTRE DE CONFRATERNITÉ

Parchemin

Hauteur 42 cm., largeur 49 cm.

23 juin 1504

Archives de l'ancien Evêché de Bâle, Porrentruy

Chartes No 715

Renouvellement de la lettre de confraternité de 1460 signée entre les couvents de Lucelle et Bellelay et les chapitres collégiaux de Moutier-Grandval et Saint-Ursanne.

Sceaux de Thiébaud, abbé de Lucelle, du couvent de Lucelle (manque), de Jean, abbé de Bellelay, du couvent de Bellelay, de Cornelius de Lichtenfels, chanoine de Bâle et de Moutier-Grandval, représentant le prévôt de Moutier-Grandval, du chapitre de Moutier-Grandval, de Rodolphe de Hallwil, prévôt de Saint-Ursanne, du chapitre de Saint-Ursanne.

Des unions similaires étaient courantes entre les établissements ecclésiastiques. Elles favorisaient les échanges de prières, en particulier au moment du décès d'un religieux; elles prévoyaient aussi un soutien mutuel des couvents et chapitres en cas de besoin. (F. N.)

MISSEL DE BERNHARD RICHEL



Volume imprimé de 378 pages
Hauteur 32 cm., largeur 23 cm.
Épaisseur 7 cm.
Avant 1482
Musée jurassien, Delémont

Imprimé à Bâle, par Bernhard Richel, avant 1482, le volume mérite d'être appelé incunable.

Le papier recèle des filigranes. Le corps du texte, disposé sur une colonne, est imprimé en noir, les titres, en rouge; les lettrines sont tracées à la main, à l'encre rouge ou bleue.

La splendide reliure est signée JOCOB; elle est renforcée par des coins de bronze artistiquement travaillés, décorés de l'inscription STA IN BANA HORA IO.

Le missel comprend le calendrier des fêtes de l'année (douze pages), le propre des dimanches et grandes solennités (sept cahiers, a à g), l'ordinaire de la messe (dix-huit pages), le propre des saints (trois cahiers, h à k), le commun des saints (huit cahiers, de A à H).

Le précieux volume était utilisé, avant la Réforme, à la chapelle de l'hôpital de La Neuveville. (J.-L. R.)



BRÉVIAIRE BÂLOIS



Volume imprimé de 694 pages

Hauteur 37 cm.

Largeur 26 cm.

Epaisseur 7 cm.

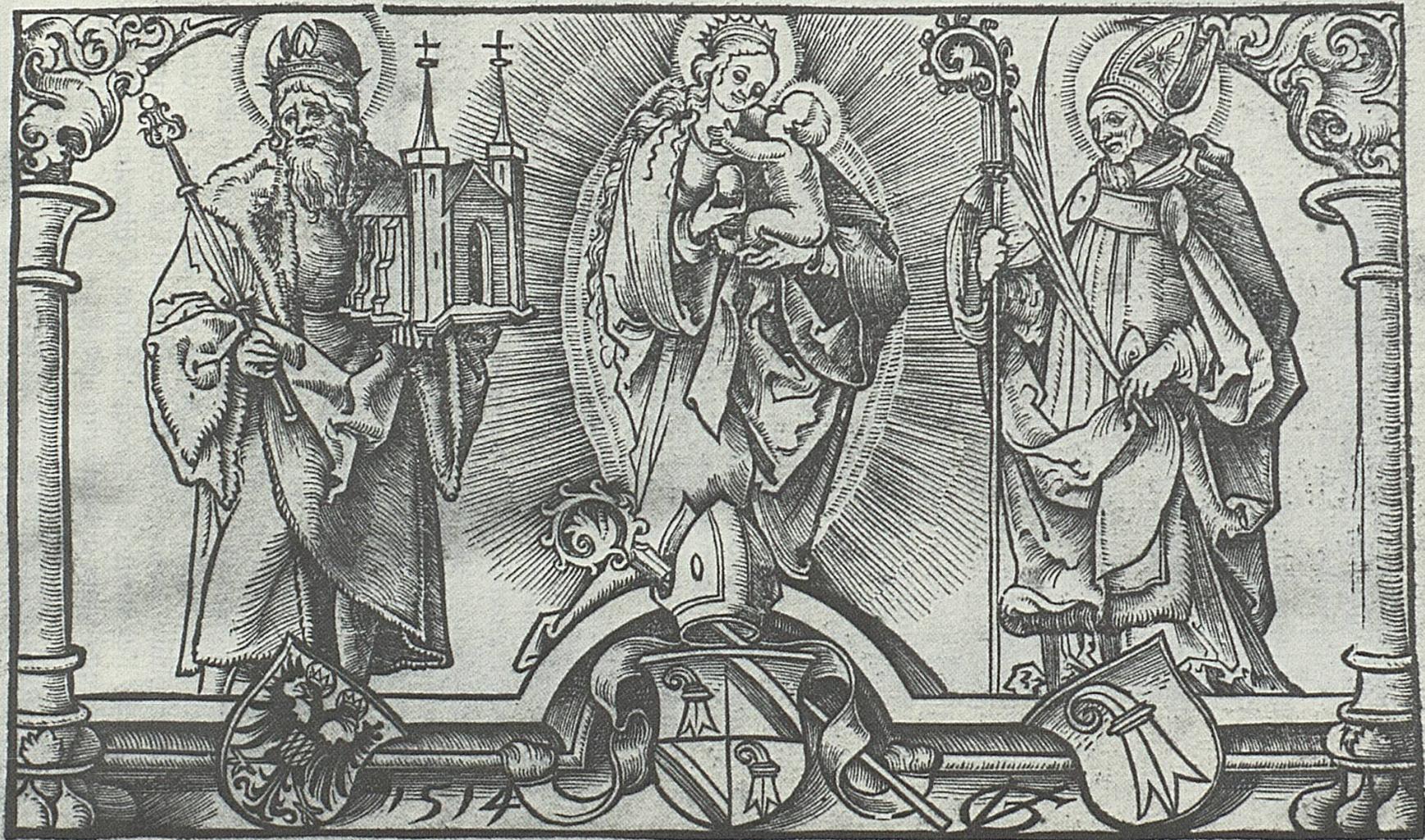
1515

Musée jurassien, Delémont

Ce «Bréviaire selon le rite de l'Eglise de Bâle» a été imprimé en 1515, à Bâle, par Jacques de Phortzheim. Il contient les offices de l'année liturgique et des fêtes des saints. Il est composé de onze cahiers marqués de a à l, sept cahiers marqués de aa à gg, neuf cahiers marqués de A à I, cinq cahiers marqués de m à q et onze cahiers marqués de AA à LL.

La page de titre, qui ouvre les offices de la saison d'hiver, est ornée d'une gravure due au talent du célèbre artiste bâlois Urs Graf (1485-1528); signée UG et datée de 1514, la gravure présente la Vierge entourée de saint Henri, empereur d'Allemagne, fondateur de la cathédrale de Bâle, et de saint Pantale, évêque légendaire de la cité rhénane; les armoiries représentées au centre sont celles de l'évêque de l'époque Christophe d'Utenheim. Au dos de la couverture est collé un ex-libris de Guillaume Rinck de Baldenstein, évêque de Bâle de 1608 à 1628. Dans le calendrier imprimé en début de volume, le prince-évêque Jacques Christophe Blarer de Wartensee a souligné de sa main la date du 22 juin; le nouveau prélat précise en quelques lignes manuscrites que c'est ce jour-là qu'il a été élu, en 1575. (J.-L. R.)

Breviarij Basilien. pars Hyemalis.



SACERDOTALE BASILIENSE
DE JACQUES-CHRISTOPHE BLARER DE WARTENSEE

2 volumes imprimés

Hauteur 23,5 cm., largeur 16 cm.

1595

Bibliothèque du Lycée cantonal, Porrentruy

Elu au siège épiscopal de Bâle en 1575, Jacques-Christophe Blarer de Wartensee, soucieux de remédier à la pénurie d'ouvrages liturgiques à l'usage du clergé de son diocèse, avait ordonné la publication d'un nouveau bréviaire, d'un martyrologe, d'un nouvel agenda ou directorial et d'un missel. Tous ces livres avaient été imprimés à l'extérieur des frontières de sa principauté. Or, en 1592, un imprimeur du nom de Johann Schmidt (en français Jean Faivre; en latin Johannes Faber) s'est installé à Porrentruy, capitale politique de l'Evêché de Bâle. C'est des presses de ce dernier que sortent, en 1595, les deux beaux volumes petit in-quarto du nouveau sacerdotal bâlois dont le titre complet est : *Sacerdotale Basiliense. Summa fide et diligentia restitutum et auctum. Jacobi Christophori episcopi Basiliensi jussu et autoritate editum.*

Le premier volume, relatif à l'administration des sacrements, compte 10 + 248 pages et est relié avec deux suppléments portant chacun le millésime 1594; l'un est en allemand et s'intitule *Kurtze ermannungen von den heiligen Sacramenten...*, l'autre, de 4 + 44 pages, en français, a pour titre complet : *Briefves exhortations des S. Sacremens, desquelles les Curez et Pasteurs de l'Eglise, en l'Administration et exhibition d'iceux, selon la commodité du temps et des personnes pourront user.* Le second volume, comptant 10 + 268 pages, a trait aux bénédictions, aux processions, à l'office des morts et aux exorcismes. Il est suivi de deux suppléments de 162 et 127 pages de plain-chant intitulés *Responsoria et antiphonae.*

Les caractères d'imprimerie sont en noir pour les prières et autres formules liturgiques, en rouge pour les titres courants, les sous-titres et en partie pour les initiales, les pages sont encadrées d'un filet noir; le verso des pages de titres est occupé par les armoiries de l'évêque. On trouve çà et là des vignettes et des culs-de-lampe. Les deux volumes de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque du Lycée cantonal de Porrentruy portent l'ex-libris de François-Charles d'Eberstein, chanoine du haut chapitre résidant à Arlesheim. (R. F.)

Bibliographie: ¹¹³ ¹¹⁴

SACERDOTALE
BASILIENSE

Summa fide & diligentia resti-
tutum & auctum.

IACOBI CHRISTOPHORI
EPISCOPI BASILIEN-
sis iussu & auctoritate
editum.

PARS PRIOR

*De legitima, Catholica ac solenni Sacramentorum
administratione, cum breui & perspicua cuiusq; expli-
catione, Pastoribus inprimis non solum uti-
li, sed & necessaria.*

1. Corinth. 4. Coloss. 4.

Hic iam quaritur inter Dispensatores, vt fidelis quis inue-
niatur: Vide ministerium quod accepisti in Do-
mino, vt illud impleas.



BRVNTRVTI,
Per IOANNEM FABRVM.

M. D. XCV.



IACOBVS CHRIS-
TOPHORVS DEI ET APO-
STOLICAE SEDIS GRATIA EPI

*scopus Basiliensis, Clero suo, à Deo Patre &
D. N. Iesu Christo gratiam
& pacem.*

QUOD Dicecesi nostræ
valdè necessarium iam
antea debebamus, &
in S Y N O D O nostra
Telspergensis promise-
ramus, multis in hunc diem iisdem-
que iustis & grauibus causis retarda-
ti, nunc tandem magno & accurato
studio ex SS. Canon. Catechismo
Romano & multarum Dicecesium
Officialibus libris collectū, & præ-

); (2 stan-



Volume imprimé avec annexe manuscrite

1737

Paroisse réformée, La Neuveville

La liturgie utilisée pendant le XVIII^e siècle dans l'Eglise de La Neuveville est intéressante par les modifications des prières d'intercession. Ces modifications sont le reflet des changements politiques. Primitivement la « Liturgie » était destinée aux Eglises de la Principauté de Neuchâtel et Valangin. Une oraison de l'intercession disait : « Nous te prions pour la Personne Sacrée du Roi, Nôtre Souverain Seigneur. Donne-lui une vie longue et heureuse, un Conseil fidèle, des peuples obéissants, un Etat sûr et tranquille ». Une plume a biffé le mot « Roi » pour le remplacer par celui de « Prince ». Puis toute la phrase est biffée et remplacée par : « Nous te prions pour son Altesse, notre gracieux Souverain, pour nos honorés Seigneurs, chatelain, maître bourgeois et conseil de cette ville et pour nos illustres et fidèles voisins et alliés ».

La période française de l'histoire de La Neuveville a marqué la prière pour les « Jours de jeûne ». Le texte imprimé disait : « Regarde en ta grâce les Eglises de la Suisse notre chère Patrie... ». Les mots : « de la Suisse notre chère Patrie » sont biffés, ainsi que les mots : « Roi, Prince, Magistrat, honoré Seigneur, chatelain, maître bourgeois, Conseil de cette ville, illustres et fidèles voisins et alliés », qui avaient été ajoutés dans la marge. En lieu et place, un pasteur a écrit : « Béni la République française notre chère Patrie et tous ceux qui de sa part sont élevés en autorité sur nous ».

Une dernière modification est ajoutée au crayon dans la prière d'intercession du premier jour de l'An. Le premier janvier l'Eglise de La Neuveville priait pour : « LL.EE. de Berne ». Les régimes passent, l'Eglise demeure. Rois, Princes, Altesse, République française, LL.EE. de Berne ont été pris en charge par la prière de l'Eglise de La Neuveville. La liturgie est le miroir du ciel et de la terre. L'histoire de l'Eglise réformée pendant le XVIII^e siècle se déchiffre grâce aux mots biffés et ajoutés dans les prières d'intercession. Le temps des Rois et des Princes, le temps de la République française, le temps de LL.EE. de Berne sont les étapes du pèlerinage terrestre de l'Eglise durant le XVIII^e siècle et jusqu'en 1820, dans la paroisse de La Neuveville. (J.S.)

soit de plus en plus glorifié au milieu de nous.

Nous t'offrons aussi nos Requêtes & nos Supplications pour les Rois, pour les Princes & pour les Magistrats. Veuille leur donner à tous ta connoissance, & leur inspirer un vrai zèle pour ta Gloire & pour le bien de ton Eglise. Mais nous t'adressons particulièrement, ô Dieu, nos Vœux les plus ardens en faveur du ^{Prince} Roi que tu as élevé au-dessus de nous. Conserve-le chèrement, prolonge ses jours, & nous fai la Grace que, selon ton saint Commandement, nous lui gardions une inviolable Fidélité. Béni NN. & tous les Magistrats qui sont établis sur nous dans cet Etat & dans cette Ville. Condui-les tellement dans l'exercice de leurs Charges, qu'ils ne se proposent jamais d'autre but que l'avancement de ton Règne, & le Bien public. O Dieu, continue à prendre soin de nôtre Patrie, & à nous bénir. Ne retire pas ta Grace de dessus cet Etat : Détourne tes Jugemens, & sois-nous propice pour l'amour de ton Nom.

Nous implorons ta Grace en faveur de toutes les personnes affligées. Nous recommandons sur-tout à ta Miséricorde ceux qui sont sous la croix, & qui souffrent persécution pour la justi-

*la République
françoise nous
chère & chérie, et
tous ceux qui de
sa part, sont
élevés en autorité
sur nous,*

*aussi nos
honores de
général
telain
tribunage
& conseil de
cette ville &
nos illustre*

*& fideles &
sins & Attie*

La République
française nous
choisit, et
nous, nous
l'avons, nous
l'avons élevée en autorité
sur nous,

«Liturgie», annexe manuscrite

LA SAINTE BIBLE
DU VIEUX ET DU NOUVEAU TESTAMENT

Volume imprimé
Hauteur 39,5 cm., largeur 25 cm.
1760
Paroisse française de Bienne-Madretsch

Trois bibles françaises ont été imprimées à Bienne par Jean-Christophe Heilmann. La première est parue en 1746. Le pasteur de la paroisse française de Bienne, Samuel Scholl, avait révisé la version Martin, parue en 1707. Cette bible révisée a été éditée par Heilmann en association avec un libraire d'Yverdon.

En 1760, une deuxième édition paraît. Les noms du pasteur Scholl et de l'associé ne figurent plus sur la page de titre. En 1771, deux ans avant sa mort, l'imprimeur biennois fait paraître une édition de la Bible dans la version révisée par le pasteur J.-F. Ostervald de Neuchâtel. La paroisse française de Madretsch possède un exemplaire de l'édition de 1760.

Jean-Christophe Heilmann est le descendant d'une très ancienne famille d'imprimeurs, qui peut s'honorer d'avoir eu un membre comme ouvrier dans les ateliers de l'illustre imprimeur Jean Gutenberg.

En 1734 Jean-Christophe, originaire de Marburg, est reçu bourgeois de Bienne. Il fonde la première imprimerie de la ville. De nombreux ouvrages en allemand et en français sortent de son officine. Les bibles françaises imprimées par Heilmann sont les dernières révisions de la traduction française de la Bible faite en 1535 par Olivetan, le cousin de Calvin.

Pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, les Eglises de la Réforme ont eu les versions Martin et Ostervald à disposition. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que de nouvelles traductions ont été faites à partir des originaux hébreu et grec. (J.S.)

LA SAINTE
BIBLÉ,
DU NOUVEAU
VIEUX & DU NOUVEAU
TESTAMENT.

SUIVANT
LA VERSION ORDINAIRE DES EGLISES RE-
FORMEES, REVUE SUR LES ORIGINAUX, ET
RETOUCHEE DANS LE LANGAGE.

AVEC
DES PREFACES PARTICULIERES SUR CHACUN DES LI-
VRES DE L'ECRITURE SAINTE, TIRÉS DE

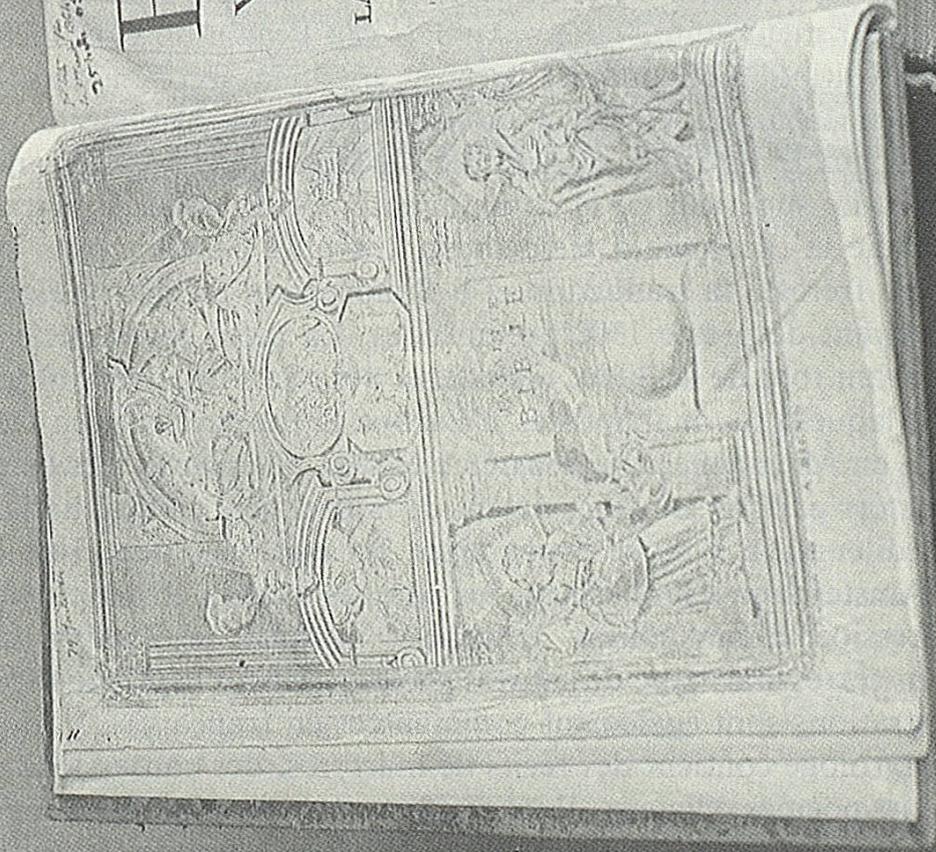
LA
BIBLÉ
DE

M^r MARTIN.
NOUVELLE EDITION.

ENRICHIE DE TRÈS-BELLES FIGU-
RES.

A BIENNE.

Par JEAN CHRISTOPHE WELLMANN.
MDCCLX.



LE MIROIR DES MARTYRS ANABAPTISTES

Volume imprimé de 1263 pages

Hauteur 37 cm., largeur 24 cm.

1780

Archives de l'Eglise mennonite (anabaptiste), La Tanne

Dès la seconde partie du XVI^e siècle, toutes les confessions de la Réforme rédigèrent des martyrologes, ensemble de récits et documents évoquant les victimes de la répression catholique.

Les anabaptistes publièrent eux aussi leur propre ouvrage, intitulé *Théâtre sanglant* ou *Miroir des martyrs anabaptistes*, qui décrit les souffrances que subirent hommes et femmes anabaptistes en lutte contre les luthériens, les réformés et les catholiques. Cet ouvrage est l'œuvre d'un prédicateur mennonite, Tielemann Jan van Braght de Dordrecht. La première édition, hollandaise, date de 1660, la seconde parut à Amsterdam en 1685. La communauté des Quakers à Euphrata, en Pennsylvanie, aux Etats-Unis, entreprit en 1748 la traduction allemande de ce volume. Le supérieur de la communauté, Peter Miller, émigrant qui avait étudié la théologie à Heidelberg, travailla pendant trois ans avec quatorze frères à la traduction et à l'impression du martyrologe. En 1751 sortirent de presse 1300 exemplaires. La piété anabaptiste se nourrissait avant tout de la Bible, mais aussi des récits du martyrologe. Raison pour laquelle les anabaptistes d'Europe firent imprimer en 1780 à Pirmasens, en Allemagne, une deuxième édition allemande. Les eaux-fortes, exécutées par Jan Luyken, datent de la première édition hollandaise. Les éditeurs de 1780 se procurèrent les estampes de cuivre de l'édition d'Amsterdam. Entre-temps, ces plaques avaient été employées pour l'impression d'une édition française, intitulée le *Théâtre des martyrs*, sans texte, mais avec de courtes notices. Ainsi s'explique le fait que les illustrations sont également commentées en français.

Le martyrologe contient des récits de martyres, des confessions de foi et plusieurs poèmes religieux. Il est divisé en deux parties. Le premier tome livre un catalogue des martyrs de l'Eglise primitive jusqu'au XVI^e siècle (435 p.). Le second tome raconte avant tout les peines que durent subir les anabaptistes (828 p.). (U.G.)



Les Persecutions en Suisse, A. 1637.

Die verfolgungen in Schweizerland, A. 1637.

Schwangere und Säugende, Kranke und Ge-
 inde, unter welchen insbesonder zwölf Brü-
 er mit Namen genennet, und in der Schrift
 er Freunden aus Zürich ausgedruckt werden.
 Dieselbe alle seynd in der Stadt Zürich in ein
 hr feuchtes Gefängnuß, Dthenbach genant,
 i einigen Uebelthätern gefest worden, alwo
 nen viel Herzenlend, Verdruß und Jamer

Sans Meyli (der Alte) u. seines Sohns
 Hausfrau um das Jahr 1638.

In dem Amt Knonau brach damals die
 Verfolgung heftig aus, also daß auf ein-
 mal dreßsig Büttel* als mit einem Sturm in
 die Häuser der Taufgesinnten und weheloßen
 Christen einfielen, viele Wachtfeuer machten,
 dabey sie rüsten und tobten, Thüren und Fen-

ANTIPHONAIRE D'ANTOINE LÉONCE KUHN



Volume imprimé
Hauteur 27 cm., largeur 23 cm.
1785
Musée de Porrentruy

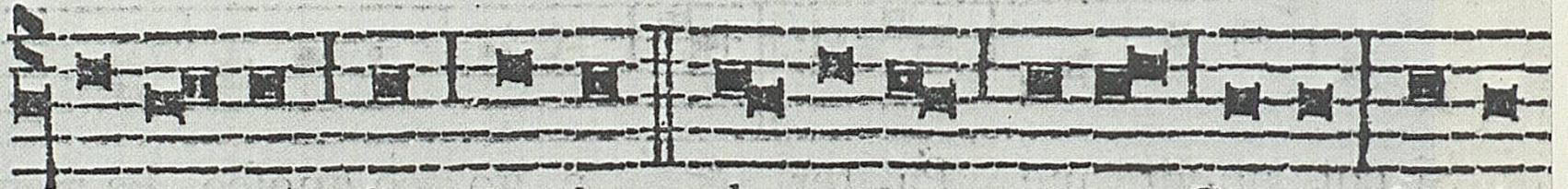
Manuale chori seu horae diurnae breviarii romani una cum Matutinis Nativitatis Domini, Tenebrarum, ac Dominicae Resurrectionis. Editum ad usum Diocesis Basileensis jussu Reverendissimi ac Celsissimi Domini, Domini Josephi, Episcopi Basileensis, sacri romani imperii principis. — Bruntruti, Typis Joannis Josephi Gœtschi, 1785, XXXII + 760 + CXX p.

Livre de chants pour les offices du jour, diurnal, édité par l'évêque Joseph de Roggenbach, à l'usage des paroisses du diocèse. Cet antiphonaire a été rédigé par Antoine Léonce Kuhn, directeur de la musique à la cour de Porrentruy et secrétaire de l'officialité. La même année paraît encore un livre de chant pour les offices du soir. Ce dernier a été réédité chez Victor Michel à Porrentruy en 1842 et utilisé dans certaines paroisses jusque vers 1920. (F.N)

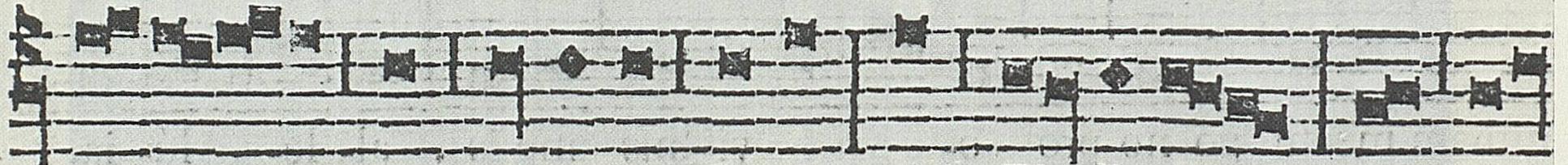
Bibliographie: ¹¹⁵

F E R I A T E R T I A .

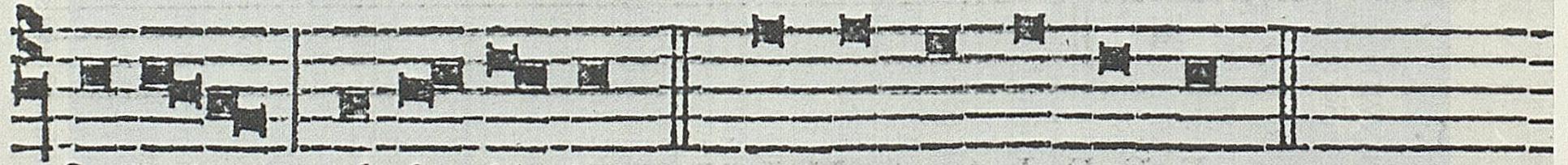
*Ad Bene-
dict. Ant.*



E-un-tes in mundum, do-ce-te omnes Gentes, bap-ti-z



e-os in no-mi-ne Pa-tris, & Fi-li-i, & Spi-



fan-cti, al-le-lú-ia. 8.

*Ad Ma-
gnificat,
Antiph.*



SIX INSTRUMENTS DE MUSIQUE D'ÉGLISE

Début du XVIII^e siècle
Paroisse de Sornetan

L'appellation «basse de musette» a été introduite dans le jargon des musicologues par Gustave Chouquet, l'auteur du Catalogue du musée du Conservatoire National de Musique (Paris, 1875); à l'époque de leur utilisation, les instruments étaient appelés généralement, pas toujours, «trompettes d'église»; le basson était connu sous le nom de «saqueboute», ancien terme français désignant le trombone. Il est vrai que les instruments de Sornetan ne sont ni trompettes, ni trombones, au sens où on l'entend de nos jours. Ce ne sont pas des instruments à vent en cuivre, mais en bois, à anche double. Nous pouvons nous imaginer que les sons forts et un peu durs qui en sortaient rappelaient aux contemporains ceux de la trompette et du trombone. La manière de jouer, archaïque, contribuait à une sonorité un peu rude et monotone. L'exécutant ne pinçait pas l'anche double entre les lèvres; il appuyait plutôt celles-ci sur la pirouette, pièce de bois tourné qui avait sa place à l'extrémité supérieure de l'instrument (le quatrième instrument à partir de la gauche, sur notre photo, conserve la pirouette); l'anche double était entièrement dans la cavité buccale et y laissait libre cours à ses vibrations. Le joueur ne pouvait ni influencer ni faire varier l'intensité et le timbre des sons.

Dans beaucoup d'églises réformées, tout le long de la chaîne du Jura, depuis la Prévôté de Moutier jusqu'aux bords du Léman, et également dans les régions alémaniques du canton de Berne, des trompettes d'église et saqueboutes ont soutenu le chant des psaumes, surtout au XVIII^e siècle, et même un peu encore au XIX^e. Tout le monde n'aimait pas ce genre de musique. En 1781, le bibliothécaire bernois Jean Rodolphe Sinner de Ballaigues se plaignait de la «terrible musique des trompettes»; «ces instruments, écrivait-il, dont le son est très aigu, font une musique insupportable». Il ne faudrait pas généraliser. C'est le fait de rencontrer un tel accompagnement dans «l'église du Saint-Esprit, la

Les instruments de la paroisse de Sornetan :

(De gauche à droite) Instruments 1, 3 et 4: basses de musette. Instrument 2: semblable aux précédents, mais plus court. Instruments 5 et 6: bassons, qui se distinguent du basson ordinaire par un pavillon en cuivre ressemblant à une sphère évidée.



Péguy pour mettre à nu les mécanismes de cette époque de démesure, de

seconde de Berne», qui choquait surtout le patricien bernois. Il est permis de supposer que dans de nombreuses paroisses on goûtait ces instruments un peu rudes et campagnards. Ils ont été parfois en usage pendant plus d'un siècle; c'est le cas pour Sornetan: de 1709 jusqu'après 1825.

La paroisse de Sornetan possède encore un livre de musique, utilisé jadis par les joueurs d'instruments de son église; daté de 1747, il a été écrit à la main par Jean François Juillerat, horloger, de Fornet-Dessous.

Les six instruments de Sornetan portent la marque «I. IR» sur la grande clé à deux ailerons. Ces lettres énigmatiques, qui se rapportent au facteur des instruments, posent des problèmes qui ne sont pas encore tous résolus. Mais, à la suite des recherches du professeur Martin Staehelin, on peut tenir pour vraisemblable que derrière ces trois lettres se cache «le sieur Jeanneret, rière le Locle». Le premier I serait l'initiale du prénom, inconnu, les lettres IR seraient l'abréviation du nom de famille «Jeanneret». Au XVIII^e siècle, ce nom était ou pouvait être prononcé «Jean-Ré». «Rière le Locle» est probablement le village de La Chaux-du-Milieu. En 1764, la Société de musique de Lausanne envoie un de ses membres à La Chaux-du-Milieu afin d'y acheter deux trompettes. La même année, Frédéric Osterwald nous raconte, dans sa «Description des Montagnes & Vallées du Pays de Neuchâtel en 1764», que «deux frères de cette paroisse fabriquent des instruments de musique tels que des hautbois, des flûtes, des bassons, des cors de chasse, etc.» Nous n'en avons aucune preuve, mais il est possible que ces deux frères étaient deux frères Jeanneret.

Telles sont, en résumé, les principales connaissances qui sont les nôtres actuellement au sujet des trompettes d'église et saqueboutes. Il reste maintes questions auxquelles nous ne pouvons pas encore donner de réponses. (W. N.)

Bibliographie: ¹¹⁶ à ¹¹⁸

LES ECCLÉSIASTIQUES ET LA SOCIÉTÉ DANS L'ANCIEN ÉVÊCHÉ DE BÂLE ET LE JURA, DE 1600 À 1873

I. Au fil des siècles

Le Moyen Age est une époque extrêmement complexe et pleine de contradictions. Par l'Eglise, le latin, l'architecture, la sculpture ou le vitrail, il tend à l'universel. De la Méditerranée à la Baltique, le roman et le gothique exprimaient le même esprit. La société et l'économie étaient en revanche seigneuriales et agraires, c'est-à-dire très fermées, ou urbaines et plus ouvertes. Mises à part les villes, la société féodale reposait sur l'engagement personnel et réciproque. A la liberté, l'homme préférait la sécurité.

Le Moyen Age est paysan, artisan, patoisant, tendre et violent, d'une pâte humaine très proche de la nôtre. Nous lui devons l'austère Réfouss, le joyau discret que constitue Saint-Ursanne, les lettrines subtiles des évangélistes, des pièces d'orfèvrerie d'un goût exquis, et la très précieuse Bible de Moutier-Grandval. Le Moyen Age nous a donné des hommes exceptionnels qui ont inscrit leur nom de manière définitive dans l'Histoire: saint Germain, saint Imier, saint Ursanne, pour ne prendre que les plus connus chez nous. Je m'essaie à imaginer l'entrevue dramatique de saint Germain avec le duc Athicus¹¹⁹, dans l'église Saint-Maurice, à l'entrée de Courtételle.

C'est au Moyen Age que les Princes-Evêques ont conféré aux vallées jurassiennes leurs premières lettres de franchise, dans lesquelles souffle déjà, obscurément peut-être, notre personnalité politique. Le rôle capital joué par les princes-évêques de Bâle dans l'éveil de la civilisation apparaît clairement au long des siècles, sur le Rhin d'abord, puis dans les vallées du Jura. C'est Jean de Venningen qui a fondé en 1461 l'université de Bâle, la première de Suisse. Bien sûr, il n'est pas question de minimiser ici l'importance de la bourgeoisie de cette ville, ni l'influence exercée sur les esprits par la pléiade d'érudits italiens qui séjournèrent à Bâle de 1439 à 1448, à l'occasion du concile. Les choses se tiennent.

Le fait que Philippe de Gundelsheim se soit établi à Porrentruy en 1528 a changé le destin de cette bourgade agricole. Une activité urbaine nouvelle, appartenant à un autre type de civilisation, s'y est développée. La Renaissance pouvait éclore, le milieu était préparé à l'accueillir. Temps de raison et de déraison, de critique et d'esprit de critique, d'orgueil de la connaissance, de luxe et d'argent. Il faudrait le scalpel de Péguy pour mettre à nu les mécanismes de cette époque de démesure, de

raison et de raffinement. Politiquement, la vie internationale prenait son essor, la cellule féodale étroite éclatait. Erasme n'est-il pas, avant l'heure, une sorte de citoyen du Monde ?

L'action lucide et autoritaire du prince-évêque Jacques-Christophe Blarer de Wartensee se situe dans ce climat. Lentement, difficilement, avec entêtement, il a transformé l'Evêché de Bâle en un Etat moderne. Il a introduit dans un tissu historique encore féodal les germes de la bureaucratie, de la centralisation et de l'industrialisme moderne. Il fut autoritaire par nécessité. D'ailleurs, les Humanistes du XVI^e siècle voyaient dans la monarchie l'Etat libéral par excellence.

La Renaissance est élitaire. Jacques-Christophe Blarer fit appel aux jésuites et leur confia le collège de Porrentruy. Il mit à leur disposition les deux outils indispensables à toute formation intellectuelle : une bibliothèque et une imprimerie. Civilisation du livre, révolution par le livre ! Jean Faivre vint s'établir à Porrentruy ; beaucoup d'ouvrages appartenant à la bibliothèque du Lycée cantonal actuel le rappellent : *Apud Joannem Fabrum, Bruntruti. Per Joannem Fabrum, Bruntruti, etc.*

Le fameux éditeur Froben, l'ami d'Erasme, éprouvant des difficultés financières, faillit quitter Bâle pour Porrentruy.

Par les jésuites, l'ancien Evêché de Bâle s'ouvrit à la dimension internationale. L'un des Fugger, les grands banquiers d'Augsbourg, a contribué au développement de la bibliothèque du collège de Porrentruy. Mais le reproche que Pierre-Olivier Walzer a adressé à la Société de Jésus me paraît fondé. Il lui fait grief d'avoir négligé les traditions locales. Et c'est vrai, les jésuites tiraient la plupart des sujets de leurs représentations théâtrales annuelles de la Bible ou de l'Antiquité. Quel intérêt le général du Collège, le père Falchini, jésuite italien, aurait-il eu pour les traditions ajouloises ou franc-montagnardes, au XVIII^e siècle ?

Tous les régimes politiques qui se sont succédé, dans l'ancien Evêché de Bâle, ont mis le grappin sur le vénérable collège de Porrentruy.

Sous la Révolution, il devint l'Ecole centrale du département du Mont-Terrible, où la jeunesse jurassienne s'est initiée à la Déclaration des droits de l'Homme, c'est-à-dire à l'humanisme révolutionnaire. On sait que les rapports entre l'Eglise et l'Etat furent extrêmement difficiles. Il n'en reste pas moins que des maîtres éminents comme Ignace Gressot, Jacques Saulnier de la Noue, François-Xavier Denier et Antoine Lémane étaient des ecclésiastiques. Etrange destin, Jacques Saulnier de la Noue avait été le maître de Maximilien Robespierre, au collège d'Arras. Il repose au cimetière Saint-Germain, à Porrentruy.

Si l'abbé Antoine Lémane, jacobin enragé, avait mauvaise presse, la pensée chrétienne restait authentique et ferme avec des ecclésiastiques

comme le père Blanchard, d'Undervelier et Soyhières. L'Eglise déchirée eut ses « jureurs » et ses « réfractaires », mais l'esprit philosophique du XVIII^e siècle ne semble pas avoir entamé la foi du peuple. Les ex-voto du Vorbourg et des journaux intimes comme ceux de Berbier, meunier à Courfaivre, et de Nicol, cordonnier à Porrentruy, en sont la preuve.

A la Restauration, le bailli Amédée de Jenner et les de Billieux, de Porrentruy, s'empressèrent de prendre en charge le collège. L'esprit réactionnaire succédait à l'esprit révolutionnaire. Néanmoins, l'administration du collège eut la sagesse de ne pas disperser la bibliothèque constituée par les jésuites, les Princes et les jacobins, au fil de l'Histoire. Elle ne restitua pas les livres que le père Noblat, dernier abbé de Lucelle, avait cachés dans une grange à Miécourt et que le département du Mont-Terrible avait séquestrés, ni la riche collection du chanoine d'Eberstein, d'Arlesheim, un bibliophile exceptionnel. Les archives du Lycée cantonal possèdent les lettres pressantes de leurs héritiers.

La Restauration de 1815 fit une large place aux de Billieux, qui étaient des gens cultivés. La fameuse méridienne du collège est l'œuvre du chanoine Aloyse de Billieux. Le père Cramatte, qui deviendra principal, était un ancien moine prémontré de Bellelay. Bien que l'esprit ait changé, il n'y a pas de rupture historique. Parmi les élèves du collège, on trouve à nouveau les enfants du pays, des Reding de Schwytz, des Alsaciens, etc. Le fait qu'une structure nouvelle et une autre organisation aient été données au diocèse de Bâle en 1828 n'a pas infléchi la continuité historique.

L'élite libérale jurassienne de 1830 est sortie du collège de Porrentruy, devenu à la Révolution l'Ecole centrale du Mont-Terrible. Intellectuellement, elle a été formée par des ecclésiastiques. François-Joseph Vautrey, père du doyen, Xavier Stockmar, Jules Thurmann, Joseph Trouillat (qui a « libéralisé » jusqu'en 1849 approximativement), et même Charles Braichet ont été leurs élèves. Je n'irai pas jusqu'à dire que le dernier ait été le meilleur produit des disciplines ecclésiastiques.

Mais dès 1831, où fut élaborée la première constitution cantonale bernoise, la souveraineté nationale élargit son emprise sur l'école publique. Par la force des choses, le préfet du district devint président de l'Administration du collège, et je rappelle que le premier préfet d'Ajoie fut Xavier Stockmar.

L'influence ecclésiastique fut éliminée par étapes. D'abord on laïcisa l'Administration. Vint ensuite le corps enseignant, par le biais des disciplines scientifiques auxquelles les professeurs ecclésiastiques n'étaient pas préparés.

Lentement, l'esprit utilitaire s'est mis en place, disputant la position à l'esprit humaniste traditionnel. Et en 1858, l'Ecole cantonale s'ouvre, délivrant la maturité de type C pour faciliter l'accès à l'Ecole polytechnique fédérale. Le cycle de l'évolution était accompli. La mutation ne s'est pas opérée sans affres. C'était en réalité un conflit de civilisation, et l'une des pages les plus chaudes des rapports de l'Eglise avec l'Etat.

Conflit de civilisation. Au seuil de l'ère industrielle, le clergé catholique a connu une nouvelle fois la division. Les Mémoires de Jean-Pierre Bélet le montrent bien. Les vieux, gonflant l'autorité de la tradition tenaient pour les «grands principes». Les jeunes préféraient un *modus vivendi*, c'est-à-dire un accommodement avec l'esprit nouveau. Ils parlaient de «petits principes».

Le *Syllabus errorum* (catalogue des erreurs) trancha le débat en 1864. Il condamnait les tendances nouvelles, tant libérales que socialistes. Il apparaît donc nettement, au fil des siècles, que les ecclésiastiques ont été l'un des éléments constitutifs du tissu historique jurassien. Devenue l'une des pièces maîtresses de la politique bernoise, l'Ecole cantonale devait être impliquée dans la crise du Kulturkampf (1873). Les livres et les caricatures cruelles de l'époque disent assez l'importance et la violence d'un conflit qui avait pris naissance avec la politique germanisatrice de Bismarck, dans les territoires polonais annexés.

II. Les ecclésiastiques et la société

Le Prince-Evêque, les institutions religieuses et les ecclésiastiques occupaient forcément la première place dans la société de l'ancien Evêché de Bâle. Ils en étaient en quelque sorte l'ossature. Le clergé protestant jouissait d'une situation analogue dans le sud de la principauté.

A Porrentruy et Delémont, avocats et aristocrates dominaient les services de l'Etat. Ils formaient d'ailleurs une élite administrative très compétente, qui plaçait sagement son argent dans les biens-fonds. Toutes les belles métairies leur appartenaient, à moins que ce ne fût au Prince, aux Jésuites, aux Prémontrés ou aux dames Annonciades.

La cour du Prince, à Porrentruy, le Chapitre cathédral établi à Arlesheim depuis 1680, et les monastères constituaient des centres politiques, économiques et culturels importants. Les chanoines du Chapitre s'entouraient du prestige de l'esprit et du rang social. Ces hauts dignitaires de l'Evêché étaient l'une des chevilles de l'Etat. Pour les artistes, Arlesheim constituait un pôle d'attraction. Les chanoines, aristocrates pour la plupart, aimaient les livres et les arts. On ne passait pas à Arlesheim sans y voir le jardin anglais, la fameuse *Solitude romantique*.

Un nombre impressionnant d'artistes-peintres l'ont immortalisée, au XVIII^e siècle. Et quand les élèves du collège de Porrentruy étaient en mal d'argent, discrètement ils préparaient un récital ou un concert de musique et prenaient le chemin d'Arlesheim. Le séjour y était doré.

Chaque année, messieurs les chanoines venaient à Porrentruy. Cela faisait date, voire scandale. Musique, bals, repas fins, rien n'y manquait. On s'approvisionnait en victuailles à Besançon et à Bâle. Pour Antoine-Léonce Kuhn, musicien à la Cour, c'était une bénédiction. Mais Nicol, cordonnier, qui vivait petitement, jugeait ces réjouissances d'aristocrates ecclésiastiques scandaleuses. A dire vrai, les chanoines maintenaient le lien de l'Histoire entre la ville de Bâle et Porrentruy.

L'abbaye de Bellelay jouissait d'un réel prestige dans la Courtine, les Franches-Montagnes, et même l'Orval. Le faste des cérémonies religieuses et les concerts publics plaisaient au peuple. L'attrait de Lucelle sur l'Ajoie et l'Alsace n'était pas moindre. Etant des personnes morales — c'est-à-dire ignorant le partage des biens qui caractérise les successions — ces abbayes devinrent, au fil des siècles, de gros propriétaires fonciers.

L'abbé de Bellelay présidait les Etats de l'Evêché. Politiquement, c'était un homme important. Plusieurs enfants du pays revêtirent la dignité abbatiale, notamment l'abbé Juillerat qui avait été berger. L'attitude de l'abbé Sémon, favorable aux griefs des Etats en 1731, et son amitié pour Pierre Péquignat, lui valurent d'être sévèrement condamné en 1740.

Le XVIII^e siècle finissant accuse un goût nettement romantique, bien avant l'heure. Le tourisme pédestre était à la mode, et Bellelay devint une sorte de tête d'étape pour le voyageur qui s'était aventuré dans « l'horreur des gorges du Pichoux ». A Bellelay régnait un esprit très ouvert. Tandis que les jésuites de Porrentruy dispensaient une culture classique rigoureuse, Bellelay donnait une formation plus mondaine, sinon utilitaire. On « électrise » dans ce couvent, remarque un voyageur, dans un temps où Volta venait d'inventer la pile. La dimension scientifique qui s'annonce au XVIII^e siècle pénètre dans l'Evêché par les ecclésiastiques. Les collections minéralogiques des pasteurs Echaquet et Moschard, comparables à celles du chanoine d'Eberstein, attiraient les visiteurs. N'oublions pas, d'autre part, que tous ces ecclésiastiques avaient une activité pastorale intense.

Par sa position géographique, l'abbaye de Bellelay formait une articulation fraternelle, à la lisière des confessions de l'ancien Evêché de Bâle. Et je n'hésite pas à penser que le *Centre protestant de rencontres et d'études* de Sornetan, prenant en quelque sorte la relève, à la lumière de l'œcuménisme, est venu s'inscrire dans une heureuse tradition.

L'amitié exemplaire qui liait le pasteur Frêne à l'abbé Nicolas de Luce est si connue que nous n'y reviendrons pas. Le presbytère de Tavannes prolongeait pour ainsi dire l'ouverture d'esprit manifestée à Bellelay. Même s'il n'était pas tout à fait désintéressé, Manuel Witz, artiste-peintre biennois, partageait pratiquement cette largeur de vue. Il fit d'excellents portraits de Charles-Ferdinand Morel, de Théophile-Rémy Frêne, de l'abbé Nicolas de Luce, et vraisemblablement des dignitaires de la Cour. Le presbytère de Tavannes était un lieu d'intellectualité, de goût et de concorde. Il faut en dire autant de Corgémont où, grâce à Isabelle de Géliou, femme de Charles-Ferdinand Morel, la cure se transformera en un salon littéraire très fréquenté.

Certes, la Révolution va balayer quelques années plus tard cette vieille société et souffler jusqu'au fond des presbytères. Cependant, tout n'a pas été détruit. Ainsi, la paroisse de Lajoux possède une admirable *Adoration des Mages*, « du temps de la catholicité de Berne », et attribuée à l'école de Schongauer. Le journal manuscrit de Théophile-Rémy Frêne permet de dire que ce précieux tableau, ainsi qu'une *Adoration des Bergers*, avaient été achetés par Grégoire Joliat, abbé de Bellelay, à M. de Graffenried, bailli de Nidau, en 1768.

Les témoins les plus précieux de notre patrimoine laissent apparaître l'influence du Prince, de Lucelle, de Bellelay, du Chapitre cathédral, du collège de Porrentruy, des pasteurs et de la bourgeoisie aisée de l'Evêché. L'approche du peuple des campagnes est plus difficile. Les traditions locales, les gravures, les récits ne manquent pas. Les humbles nécessités de la vie sont la matière ordinaire des ordonnances et des mandements des Princes-Evêques. Le catalogue est vaste. Il embrasse les impôts, les forêts, la chasse, la pêche, l'agriculture, les maladies contagieuses, la monnaie, les créanciers, les hypothèques, l'usure, les écoles, la vente des bestiaux, l'entretien des chemins, la mendicité, les auberges, la paillardise, les vices honteux, la cohabitation, le divorce, la danse, etc. Tout y est !!!

Telle ordonnance sur les écoles de village défend au régent de découcher sans la permission du curé. Telle autre constate avec déplaisir que plusieurs étudiants du collège de Porrentruy « se sont permis l'année dernière de paraître sur les rues, et même hors de la ville après l'angélus du soir ». Les plus étonnantes sont certainement celles qui mettent en garde les jeunes gens des Franches-Montagnes contre les « conventicules nocturnes » et la défloration des filles qui en résultait parfois, « au grand regret et déshonneur des pauvres Pères et Mères ».

On le voit, la pâte humaine est en fermentation depuis fort longtemps. Je constate que les ecclésiastiques protestants veillaient au grain

avec le même soin que l'Evêque. J'en veux pour preuve, entre autres, le cas des frères Guerne, de Tavannes. Ayant été condamnés «pour fait de danse», par le Consistoire, ils préférèrent quitter le pays et s'établirent à Paris, où ils firent de belles carrières.

Certains mandements des Princes-Evêques fixent les salaires des ouvriers et gens de métiers. La préoccupation sociale est manifeste. L'approvisionnement de l'Evêché en denrées et l'agriculture sont l'objet d'un soin particulier. Partant des expériences faites en Alsace, le Prince recommande l'usage de la marne comme engrais. Des pasteurs rédigent des mémoires sur le développement économique du pays, notamment Frêne et Himely. Le doyen Charles-Ferdinand Morel était à la pointe de l'expérimentation dans le domaine de l'élevage. Et au début de l'ère industrielle, il a fait des pertes malheureuses dans la Société des forges d'Undervelier. C'est à Morel que l'Erguel doit sa première caisse de secours en faveur des pauvres.

L'abbé François-Xavier Denier, professeur à l'Ecole centrale du Mont-Terrible, était à la fois mathématicien, médecin des pauvres, apiculteur et expert en irrigation. On voit encore en Ajoie, au Pont d'Able et dans la plaine de Courtedoux, des vestiges de son esprit inventif.

L'apport solitaire des anabaptistes dans le défrichement des hautes joux et le développement de l'élevage mériterait une étude approfondie.

Mais il est bien connu que les ecclésiastiques, catholiques et réformés, étaient hostiles à l'essor industriel, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Jean-Pierre Bélet en est peut-être l'exemple le plus frappant chez les catholiques. Le pasteur Charles Simon, à qui me liaient l'estime et le respect, mort il y a quelques années à Vevey, m'a dit qu'il avait encore connu le premier pasteur qui n'était pas opposé à l'industrialisation. La promiscuité des ateliers inquiétait les ecclésiastiques. Cela explique peut-être les dispositions de la première loi fédérale sur les fabriques, en 1877, touchant la moralité! Et quand Xavier Stockmar s'écriait, en 1853, dans son mémoire sur l'*Utilitarisme* que «la terre sainte de nos jours est la Californie», il ne faisait rien pour rassurer les ecclésiastiques.

A vrai dire, l'époque était le théâtre d'un conflit de civilisations. Pour étayer ses propres idées, chacun étudiait l'Histoire. Une génération d'historiens s'est formée au combat de la vie. Au XVII^e siècle déjà, notre premier historien, le jésuite Claude Sudan, avait écrit les *Basilea Sacra*, en pleine guerre de Trente ans. Il y avait trop de risque à la moindre étude historique sous la Révolution. Mais une fois la tourmente passée, Charles-Ferdinand Morel nous donne, en 1813, son *Abrégé de l'histoire et de la statistique du ci-devant Evêché de Bâle*, qui

témoigne d'une conscience claire de la continuité historique et de la nature de notre patrimoine.

Dans le creuset du radicalisme égalitaire et utilitaire vont s'affronter les œuvres de Louis Vautrey, de Jean-Pierre Bélet, de Henri-Joseph Crelier, tous ecclésiastiques catholiques, en opposition irréductible avec l'œuvre matérialiste d'Auguste Quiquerez. Des œuvres monumentales, qui témoignent de la nature de l'enjeu, et d'une sorte de démesure dans le travail. Mais un fait important ressort : c'est grâce aux ecclésiastiques des deux confessions que les Jurassiens savent ce qu'ils sont, pour une large part.

Victor Erard

Note: ¹¹⁹

VITRAUX DE L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN DE PORRENTROY

XV^e et XVI^e siècles
Musée d'histoire de Berne

Les fenêtres de la nef de l'église Saint-Germain à Porrentruy étaient ornées de trois fragments de vitraux qui furent vendus au Musée historique de Berne en 1901. Il se peut que ces fragments aient été les seuls survivants de la vitrerie de Saint-Germain ou qu'ils aient été placés dans les fenêtres, datant du XVII^e siècle, de cette église lors de la transformation d'autres édifices religieux de la ville (église Saint-Pierre ou chapelle du château). Au moment de leur vente, ces fragments étaient en mauvais état et comportaient des « bouche-trous » provenant d'autres vitraux encore.

Les trois fragments ne sont pas contemporains et doivent être considérés séparément. Ils ont été remplacés à Saint-Germain par des copies faites en 1970, par Maurice Lapaire.

SAINT NICOLAS

Fragment

Hauteur 60 cm., largeur 42 cm.

Inventaire 4531

Vicente Erard

L'évêque est debout, coiffé de la mitre et tenant sa crosse de la main gauche. Dans la main droite, il tient un objet indistinct (un pain, selon la légende). Sur sa chasuble jaune or, il porte une chape bleue. Il se tient sous un dais, encadrement architectural évoquant le chœur d'une église dont le sol à carrelage est vert, les murs damassés de violet, les chapiteaux à feuillages blancs et les voûtes d'ogive or et rouge.

Le vitrail a été fortement restauré après 1901. La bordure blanche, le fond rouge uni et la plus grande partie de l'architecture à trois étages sont modernes. Il semble que le modelé du visage ait également été repris par le restaurateur.

D'après son style, le vitrail de saint Nicolas, fragment d'une grande fenêtre comportant à l'origine plusieurs personnages, date du milieu du XV^e siècle. On doit chercher son auteur dans l'un des ateliers de verriers de la ville de Bâle.

Bibliographie: ¹²⁰ à ¹²²



Saint Nicolas

SAINT ÉVÊQUE

Fragment

Hauteur 64 cm., largeur 42 cm.

Inventaire 4532

Evêque debout, coiffé de la mitre, nimbé, portant la crosse dans la main gauche et un livre dans la droite. Tourné de trois quarts à droite. Chape violette à la bordure d'or ornée de deux rangées de besants d'argent. Chasuble rouge bordée d'orfrois. Aube blanche. Mitre blanche, ornée de perles et de broderies d'or. Le fond damassé bleu, l'encadrement architectural avec son décor de feuillages, la partie gauche du nimbe, un pan du manteau sur l'épaule droite et la bordure du manteau sous le bras gauche sont modernes.

Débarrassée de son encadrement moderne qui tend à faire de ce fragment un « vitrail de cabinet » Renaissance, l'œuvre prendrait plus d'ampleur et inciterait à dater le vitrail des années 1510-1520. On peut l'attribuer à un atelier de verriers bâlois.

Bibliographie: ¹²³



VIERGE À L'ENFANT

Fragment

Hauteur 63 cm., largeur 39 cm.

Inventaire 4533

La Vierge, nimbée, est debout sur un croissant de lune posé sur un monticule de verdure. Elle apparaît dans l'auréole flammée de l'Apocalypse. Ses cheveux dénoués retombent en longues mèches blondes sur ses épaules. Sur sa robe blanche, elle porte un grand manteau bleu. Elle porte l'Enfant serré contre son épaule droite. L'Enfant est tête nue, auréolé d'un nimbe crucifère, vêtu d'une tunique blanche.

Le fond rouge damassé est partiellement moderne. L'encadrement architectural, orné de feuillages, n'est pas d'origine. La Vierge elle-même n'a subi que d'infimes restaurations: pointe du croissant de lune, à droite; partie inférieure de la chevelure, à droite.

Par son style et son iconographie, la Vierge est très proche de celle qui a été dessinée par Martin Lebzelter sur son projet pour le retable de Delémont, en 1508. C'est en effet à Bâle, en Alsace ou en Souabe, autour de 1500-1510, qu'il faut chercher l'auteur de ce délicat vitrail. Il fut exécuté sous l'influence directe de l'atelier de Peter Hemmel d'Andlau, le célèbre peintre-verrier de Strasbourg qui utilisait pour ce sujet les gravures de Martin Schongauer. (C.L.)

Bibliographie: ¹²⁴



CRUCIFIX D'AUTEL



Argent, partiellement doré

Hauteur 77 cm.

1487

Eglise Saint-Pierre, Porrentruy

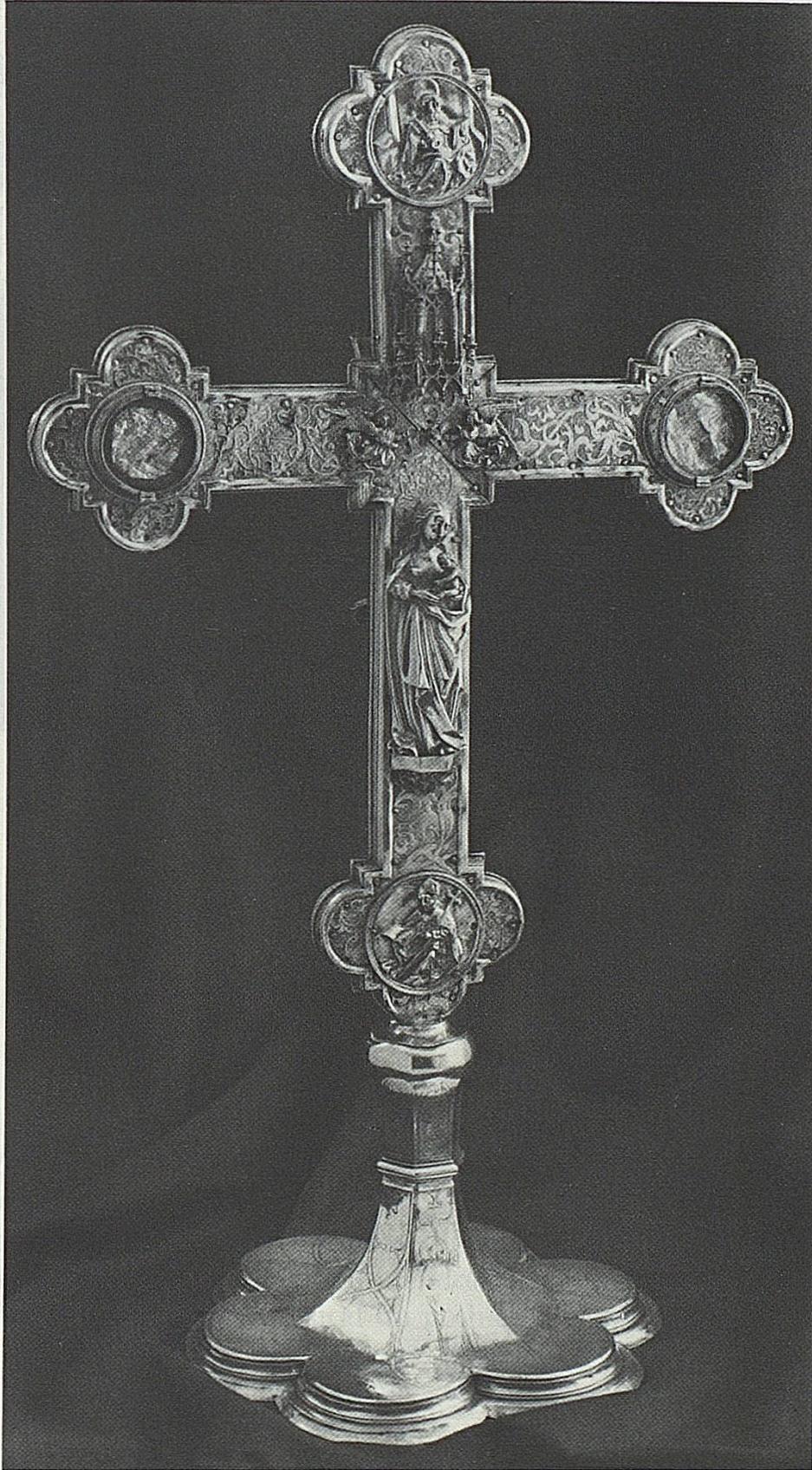
Travail de l'orfèvre bâlois Georg Schongauer, né à Colmar entre 1440 et 1445, mort à Strasbourg entre 1494 et 1514. Frère aîné du célèbre Martin Schongauer.

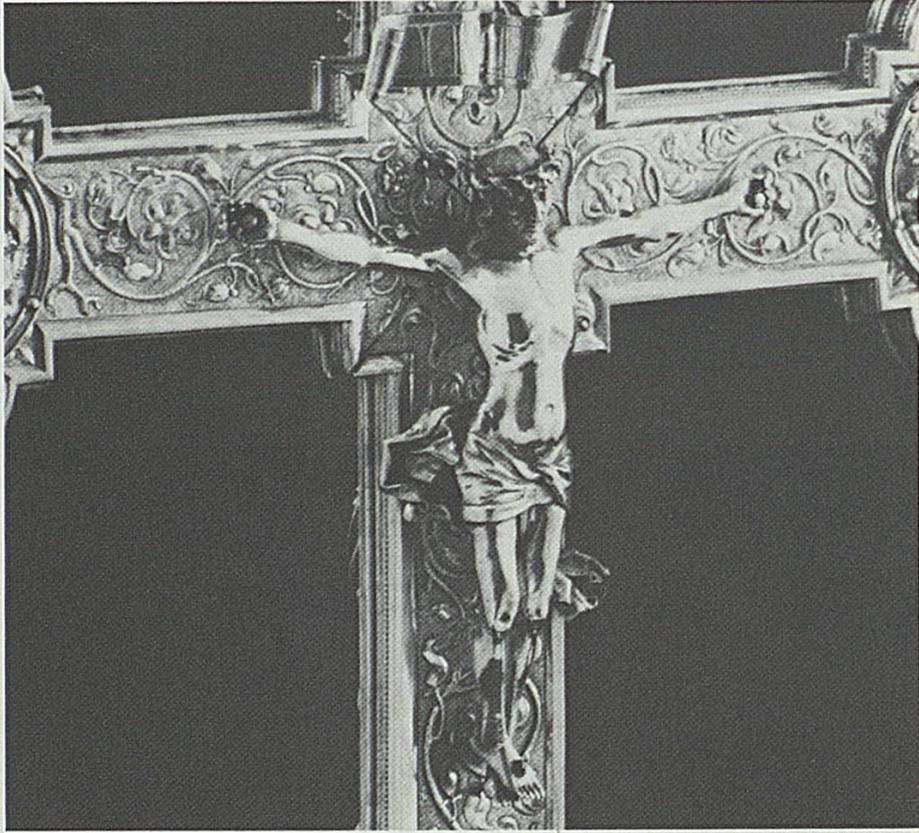
Le 20 mars 1487, les représentants de la ville de Porrentruy passaient un contrat avec G. Schongauer pour un crucifix qui fut livré le 30 juillet 1487.

Côté Christ, la croix est ornée sur ses branches d'entrelacs de feuillages et sur ses quatre extrémités des médaillons des évangélistes. Sur l'envers se trouve une figurine de la Vierge à l'Enfant, surmontée d'un baldaquin et d'anges qui à l'origine portaient une couronne. Les extrémités des bras gravés d'entrelacs sont ornées des médaillons de saint Pierre et de saint Germain.

Le piétement lobé est gravé des mêmes saints patrons. Des projets dessinés de ce crucifix sont conservés au Cabinet des estampes du Musée des Beaux-Arts de Bâle. (A. G.)

Bibliographie: ^{125 126}





Crucifix d'autel

OSTENSOIR DIT «DE MORAT»



Argent, partiellement doré

Hauteur 98 cm.

1487 ou 1488

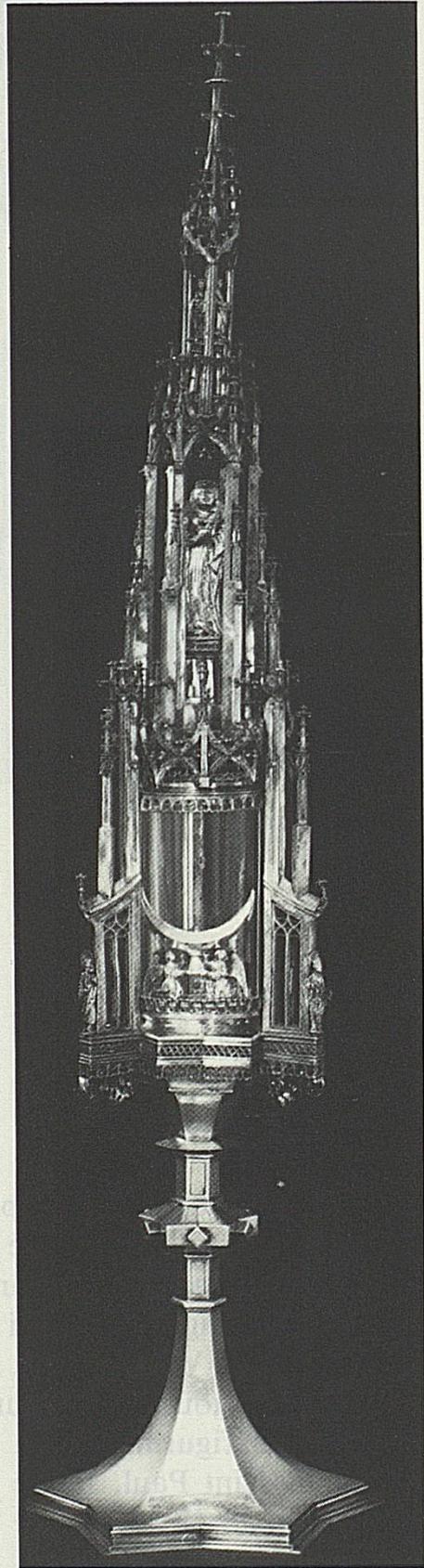
Eglise Saint-Pierre, Porrentruy

Chef-d'oeuvre exécuté par Georg Schongauer. Martin Schongauer, son frère, a peut-être donné le projet de cet ostensor.

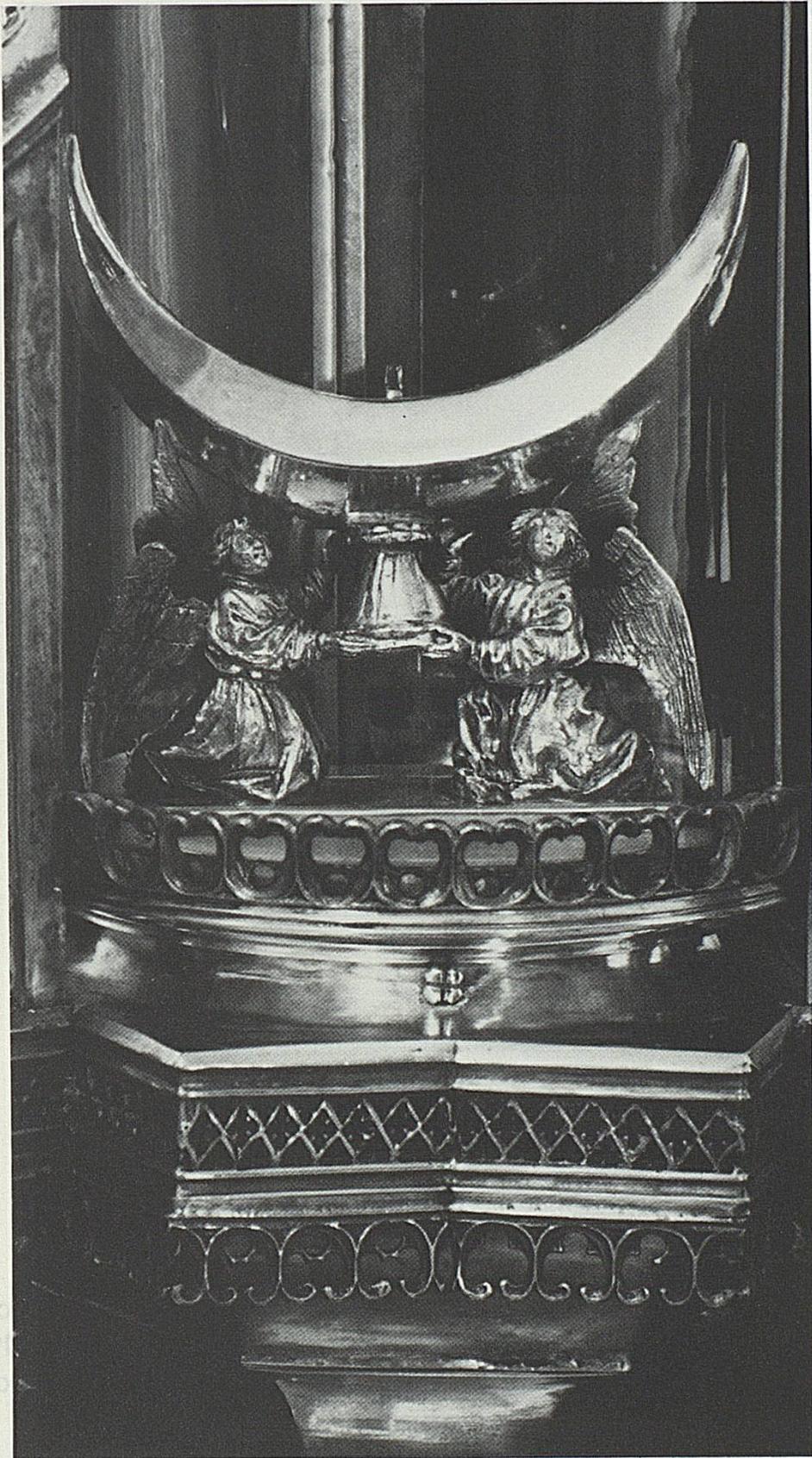
Cet ostensor fut commandé en 1487 pour remplacer celui de Hans Rutenzweig de 1477 qui venait d'être volé et dont on avait retrouvé des morceaux. Volé en 1830, il fut endommagé et le pied fut alors refait.

Dans le goût architectural du gothique flamboyant, cet ostensor contient les figurines de la Vierge à l'Enfant, de saint Pierre, saint Germain, saint Paul, sainte Ursule, sainte Cunégonde, sainte Odile et saint Etienne. (K.O.)

Bibliographie: ¹²⁷ à ¹³⁰



Ostensoir dit « de Morat »



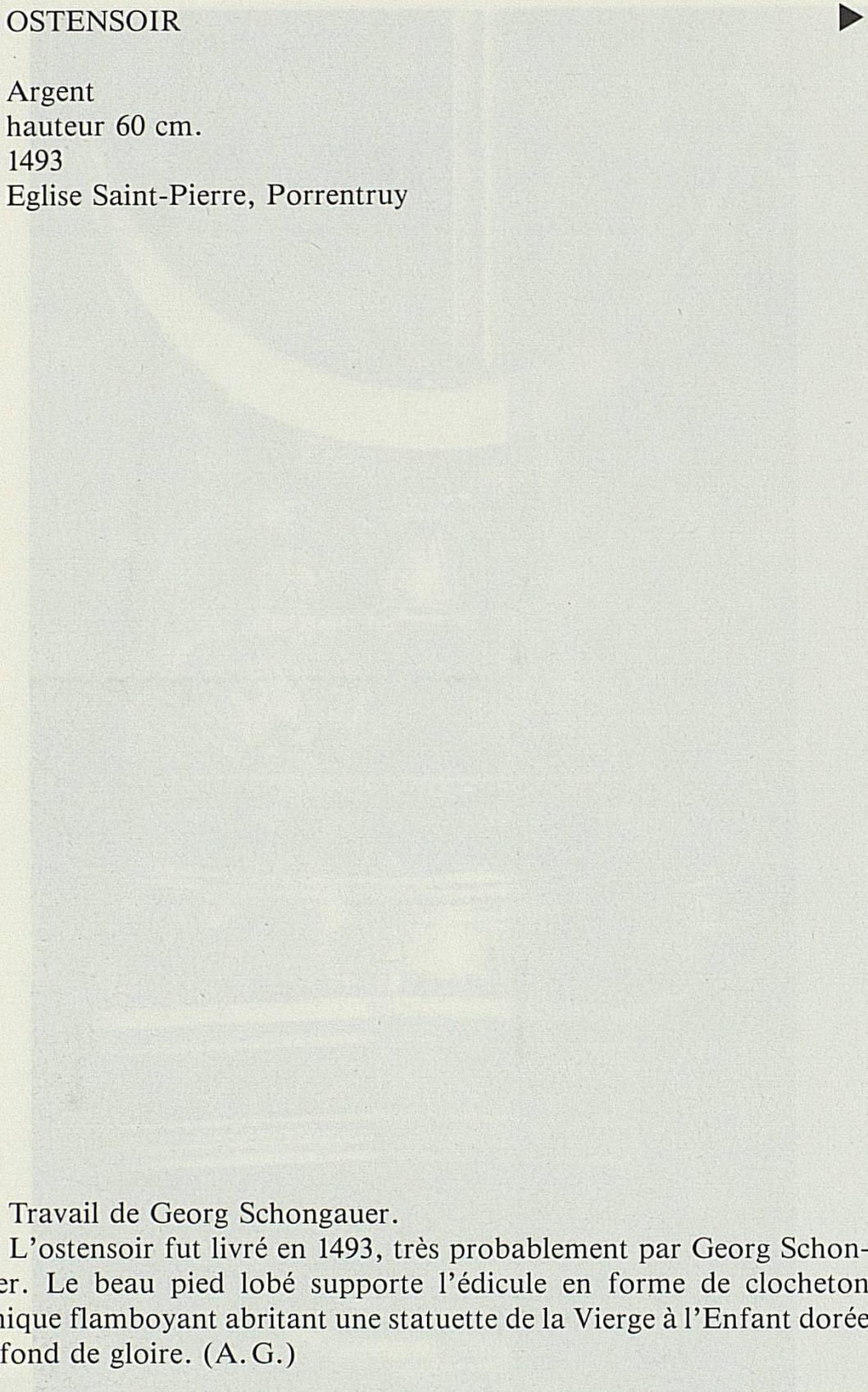
OSTENSOIR

Argent

hauteur 60 cm.

1493

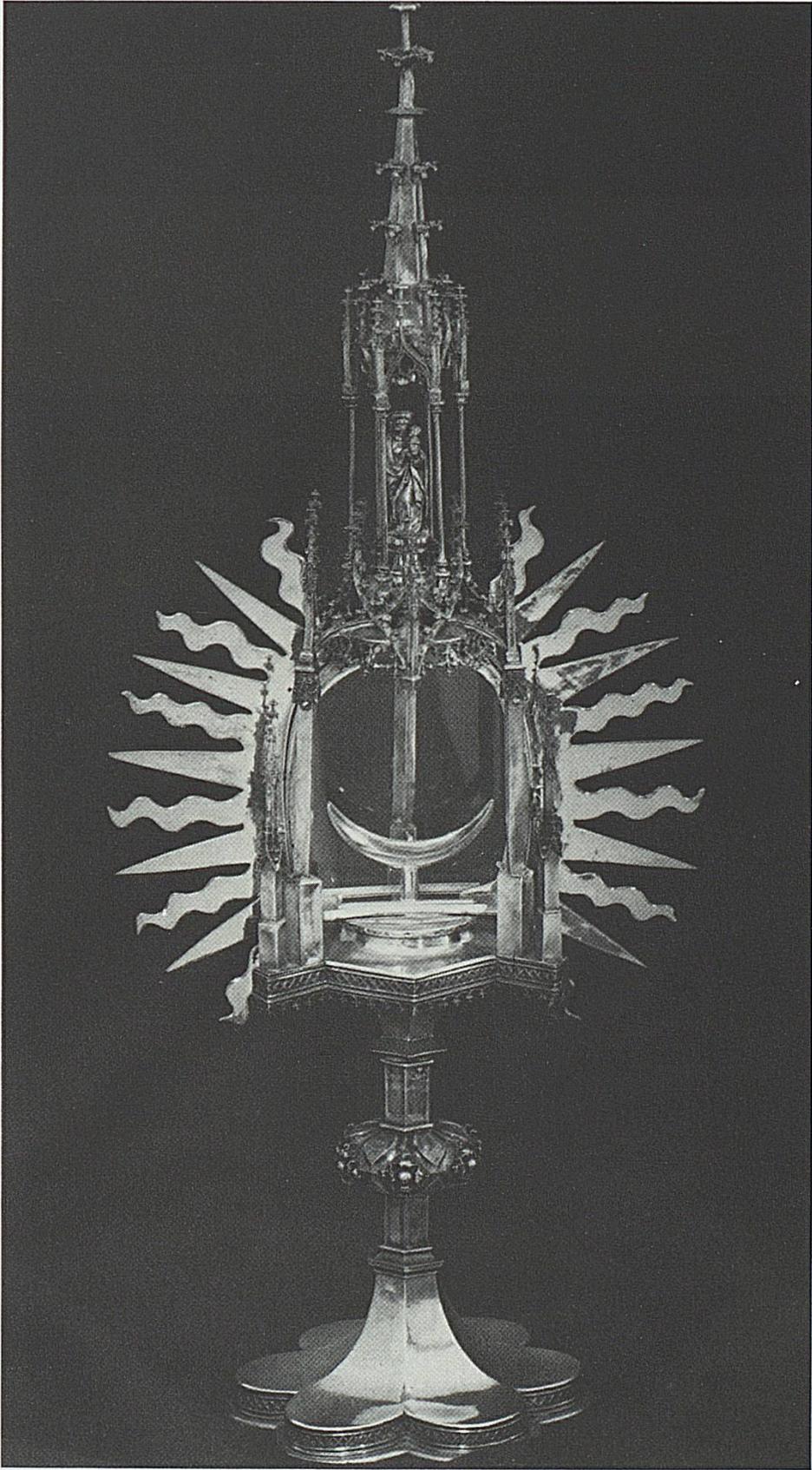
Eglise Saint-Pierre, Porrentruy



Travail de Georg Schongauer.

L'ostensoir fut livré en 1493, très probablement par Georg Schongauer. Le beau pied lobé supporte l'édicule en forme de clocheton gothique flamboyant abritant une statuette de la Vierge à l'Enfant dorée sur fond de gloire. (A. G.)

Bibliographie: ¹³¹



liturgique (K.O.)

CLOCHETTE D'AUTEL EN FORME DE COLOMBE



Laiton

Hauteur 14 cm.

Diamètre 14,5 cm.

XV^e siècle

Musée jurassien, Delémont

La fonction de cet objet insolite n'apparaît pas d'emblée. Trois clochettes sont dissimulées sous la petite coupole de laiton.

La graine, en forme de colombe, semble avoir une signification liturgique. (K.O.)



Bibliographie: 127

CROSSE DE L'ÉVÊQUE
JACQUES-CHRISTOPHE BLARER DE WARTENSEE

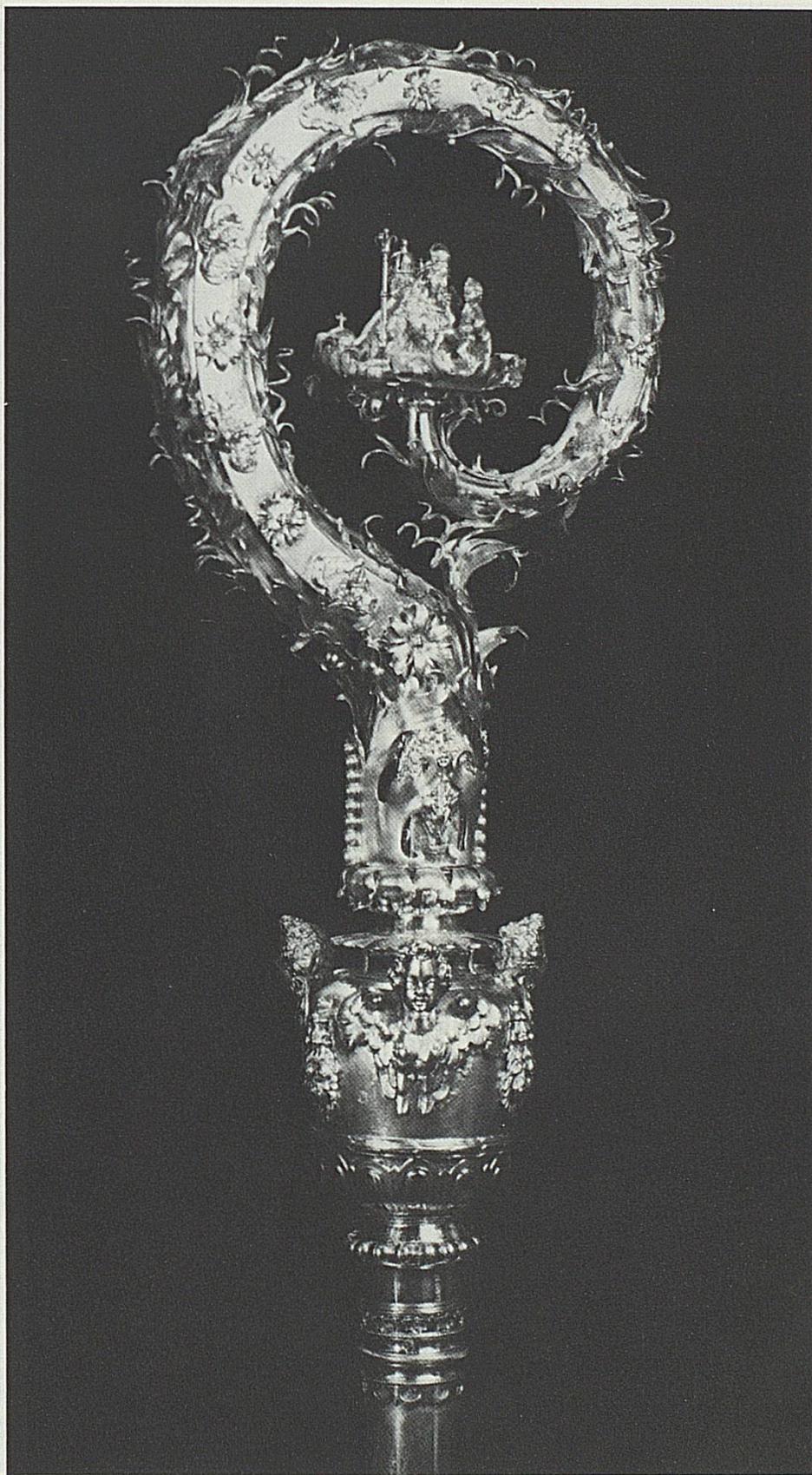
Vermeil
Hauteur 178 cm.
Vers 1575
Evêché, Soleure

Ce somptueux travail est l'ouvrage de l'orfèvre augsbourgeois Matthäus Bayr (vers 1550 - 1626, maître avant 1575). Poinçons du maître et de la ville d'Augsbourg.

Cette crosse comporte un pommeau à godrons surmonté de chérubins, ainsi qu'une volute richement décorée de feuillages, de fleurs et de liserons. Au centre de la volute sont montés en forme de tête de Janus les bustes de la Vierge à l'Enfant, protectrice de l'Evêché, et du patron du diocèse, le saint-empereur Henri II.

Cette crosse fut offerte le 6 février 1577 par les bourgeois de Delémont au prince-évêque de Bâle Jacques-Christophe Blarer de Wartensee (1542 - 1608, évêque dès 1575). (A.G.)

Bibliographie: ¹²⁹



fu «conservé et rénové» par l'ancien chanoine et curiste du chapitre

BUSTE-RELIQUAIRE DE SAINT URSANNE

Argent, partiellement doré

Hauteur 59 cm.

1519

Eglise collégiale, Saint-Ursanne

Placé sur un socle octogonal de mouluration gothique, le buste du saint représente un homme jeune, imberbe, aux traits délicats, aux cheveux bouclés et tonsurés. Sur les épaules, il porte une lourde chape dont la bordure et le fermail sont ornés d'éléments floraux plastiques. Le capuchon est décoré d'un énorme soleil, en relief, tandis que le tissu de la chape est richement damassé. Le cou est enserré dans les plis de l'amict. Sur la poitrine, le buste laisse apparaître à travers une petite fenêtre de verre serti dans un encadrement d'argent ajouré, de style flamboyant, la relique du crâne de saint Ursanne avec une inscription dorée sur parchemin «S. VRSICINI».

La tête est entourée d'une auréole d'argent portant l'inscription: «CAPVT . SANCTI . VRSICINI . PATRONI . HVIVS . ECCLESIE . 1519». Au revers de l'auréole, en majuscules plus petites, court l'inscription: «SERVAVIT RENOVAVITQUE ALOYSIVS DE BILLIEUX HUIUS ECCLESIAE CUSTOS ET CANONICUS UNICUS SUPERSTES. MDCCCXV».

Le buste-reliquaire se compose de deux éléments distincts: le socle et le buste proprement dit, emboîtés et vissés. Le buste est formé de deux moitiés, soudées. Les motifs floraux plastiques et l'auréole sont rivés. La *fenestella*, faite d'une seule plaque d'argent repercée, est soudée sur le buste. Le buste a souffert de manipulations peu soigneuses: quelques déchirures à la tête, nombreuses bosses.

Le 25 juin 1505, le prévôt de la collégiale de Saint-Ursanne Rudolf von Hallwyl, également prévôt de la cathédrale de Bâle, procéda à la reconnaissance des reliques de saint Ursanne, conservées dans son sarcophage de pierre. Selon l'acte dressé à cette occasion, le sarcophage mérovingien fut trouvé intact. Tous les ossements furent replacés dans le sarcophage, excepté une côte qui fut placée «*in quadam argentea monstrantia*» (dans un certain ostensor d'argent). Aucun texte ne mentionne le moment où le crâne du saint fut prélevé dans le sarcophage. Seule la date de 1519, inscrite sur l'auréole du buste-reliquaire, renseigne sur l'époque de sa confection. Caché pendant la Révolution, le buste fut «conservé et rénové» par l'ancien chanoine et custode du chapitre



Bibliographie:

de Saint-Ursanne, Aloyse de Billieux, qui le remit à la paroisse le 9 décembre 1815.

L'auteur du buste-reliquaire de saint Ursanne n'est pas connu, l'œuvre ne portant ni poinçon, ni signature. On peut penser qu'elle a été exécutée par un orfèvre de Bâle. S'agirait-il de Jörg Schweiger, mentionné à Bâle de 1507 à 1533, et qui avait livré en 1510 un calice à l'église de Courtemaîche?

Le buste-reliquaire de saint Ursanne offre de très étroites analogies avec le chef-reliquaire de saint Bernard qui se trouvait autrefois au couvent de Sankt Urban, dans le canton de Lucerne. Ce reliquaire a disparu, mais une lithographie de 1851 en conserve le souvenir exact. Il portait la signature «Ursus Graff von Solotorn 1519». Le célèbre dessinateur et graveur Urs Graf, né à Soleure vers 1485, avait appris le métier d'orfèvre chez son père. En 1509, il s'était établi à Bâle où il mourut en 1527. Pendant la période 1518-1519, il avait été banni de Bâle et s'était retiré à Soleure. C'est là qu'il exécuta le chef-reliquaire de saint Bernard, livré le 10 septembre 1519. La coïncidence de cette date avec le buste-reliquaire de saint Ursanne, l'identité des deux auréoles, l'étroite similitude de l'attitude, du vêtement, de l'ornementation et même de la forme générale du socle, pourraient faire de ces deux œuvres une paire, sortie du même atelier.

Le buste de saint Ursanne frappe par ses contrastes. Le socle à modénature gothique et la *fenestella* au décor flamboyant s'opposent au buste, si purement Renaissance. Conçu comme une statue du Quattrocento florentin, le buste paraît lourd et massif et diffère de l'élégance juvénile, parfaitement «païenne», du visage de cet éphèbe antique promu au rang d'un saint mérovingien. (C.L.)

Bibliographie: ¹³³ à ¹³⁷

OSTENSOIR



Argent

Hauteur 84 cm.

1508

Musée d'histoire, Berne,

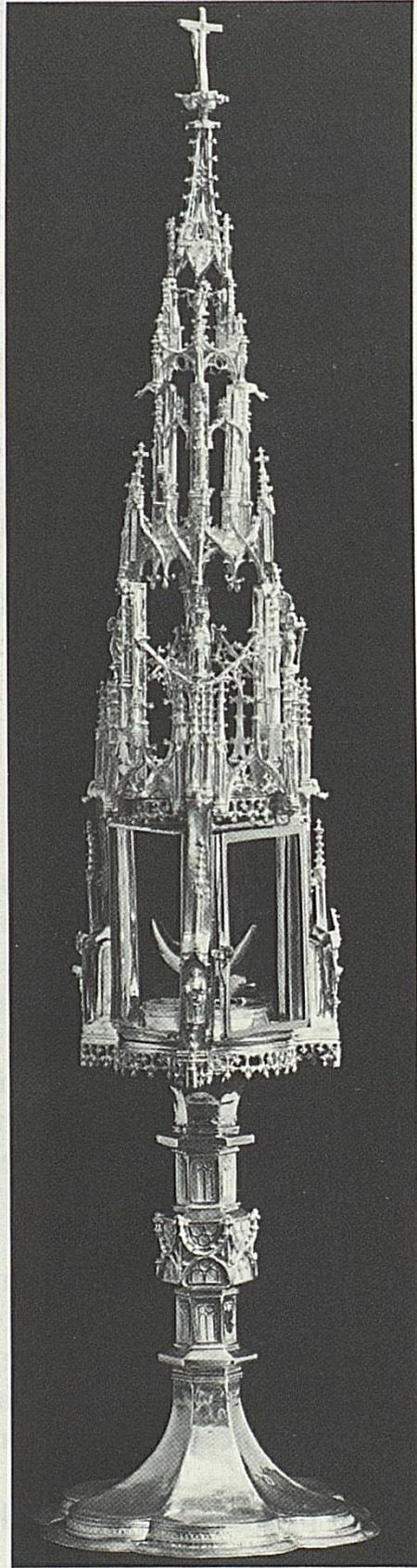
Inv. no 4730

Travail de l'orfèvre Andreas Rutenzwig, mentionné sur la liste d'apprentis orfèvres à Bâle en 1476 et travaillant depuis 1484 à Neuchâtel, où cet ostensor fut exécuté en 1508, comme en font foi la signature et la date gravées sur le pied de l'objet.

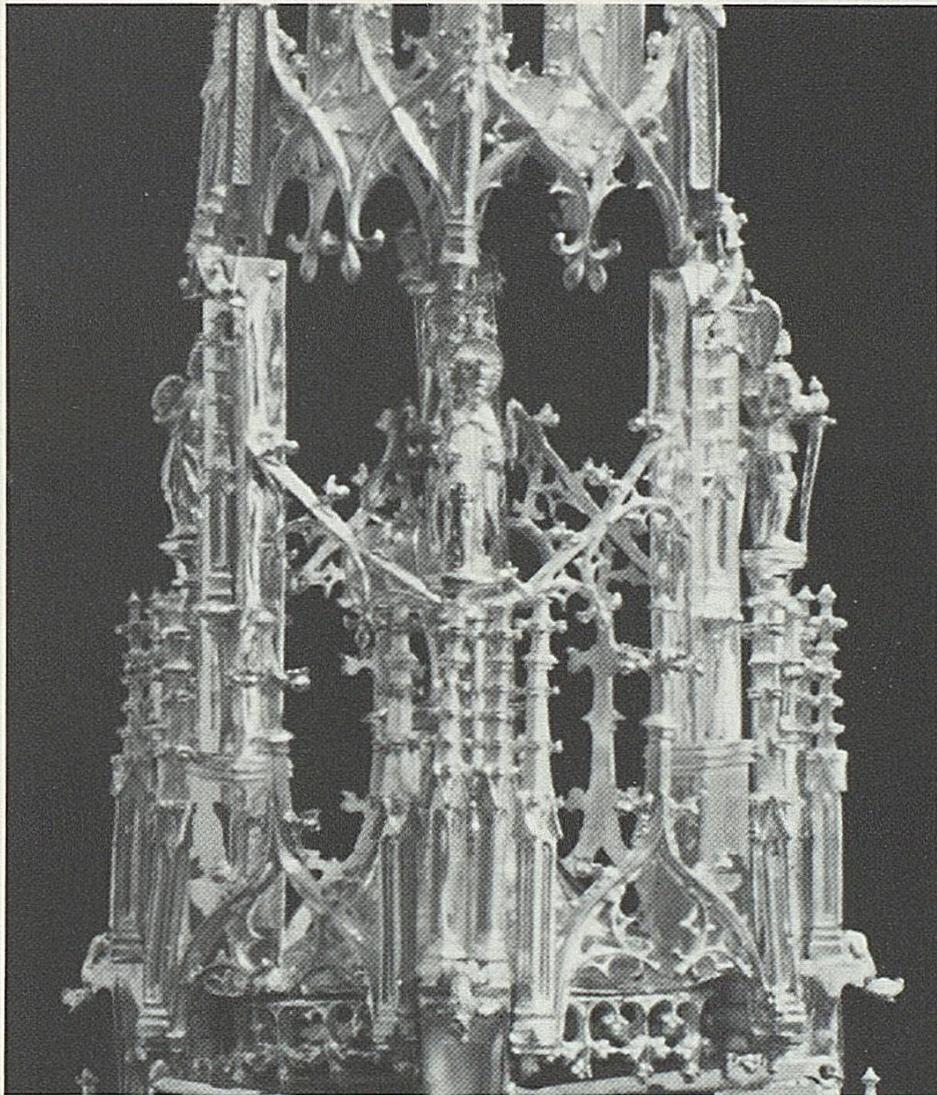
L'ostensor se compose d'un habile assemblage d'éléments fondus en argent selon le goût du temps; l'orfèvrerie s'inspirait alors largement des architectures flamboyantes contemporaines. Les statuettes sont celles de sainte Catherine, saint Jean-Baptiste, saint Maurice, saint Ours (?), sainte Barbe, de même que la Vierge à l'Enfant et un crucifix. Au bord du pied sont gravées les armes des comtes de Neuchâtel et la date de 1508.

Il proviendrait de Bellelay, puis de Laufon. (A. G.)

Bibliographie: ¹³⁸



Ostensoir



Ostensoir

OSTENSOIR

Argent

Hauteur 79 cm.

Vers 1550

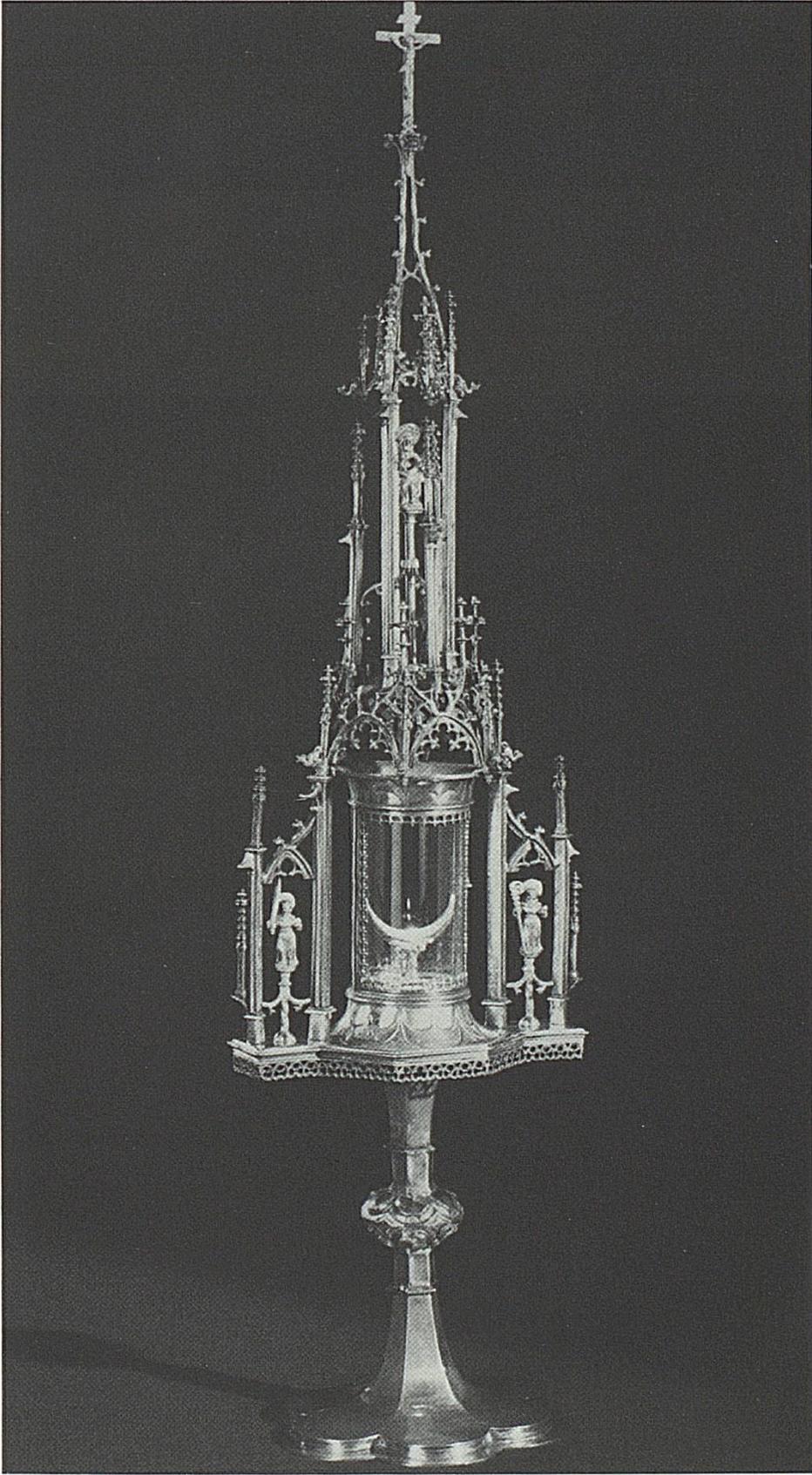
Paroisse catholique, Courrendlin



Travail poinçonné «Zurich» et «B», lettre qui renvoie probablement à un orfèvre du milieu du XVI^e siècle, G. Brunner.

Ostensoir en forme de clocheton, flanqué des statuette de saint Germain et de saint Randoald; dans l'édicule supérieur, figurine de saint Barthélemy. Tous trois sont patrons de la paroisse de Courrendlin d'où provient cet ostensor. (A. G.)

Bibliographie: ¹³⁹



OSTENSOIR

Argent

Hauteur 81 cm.

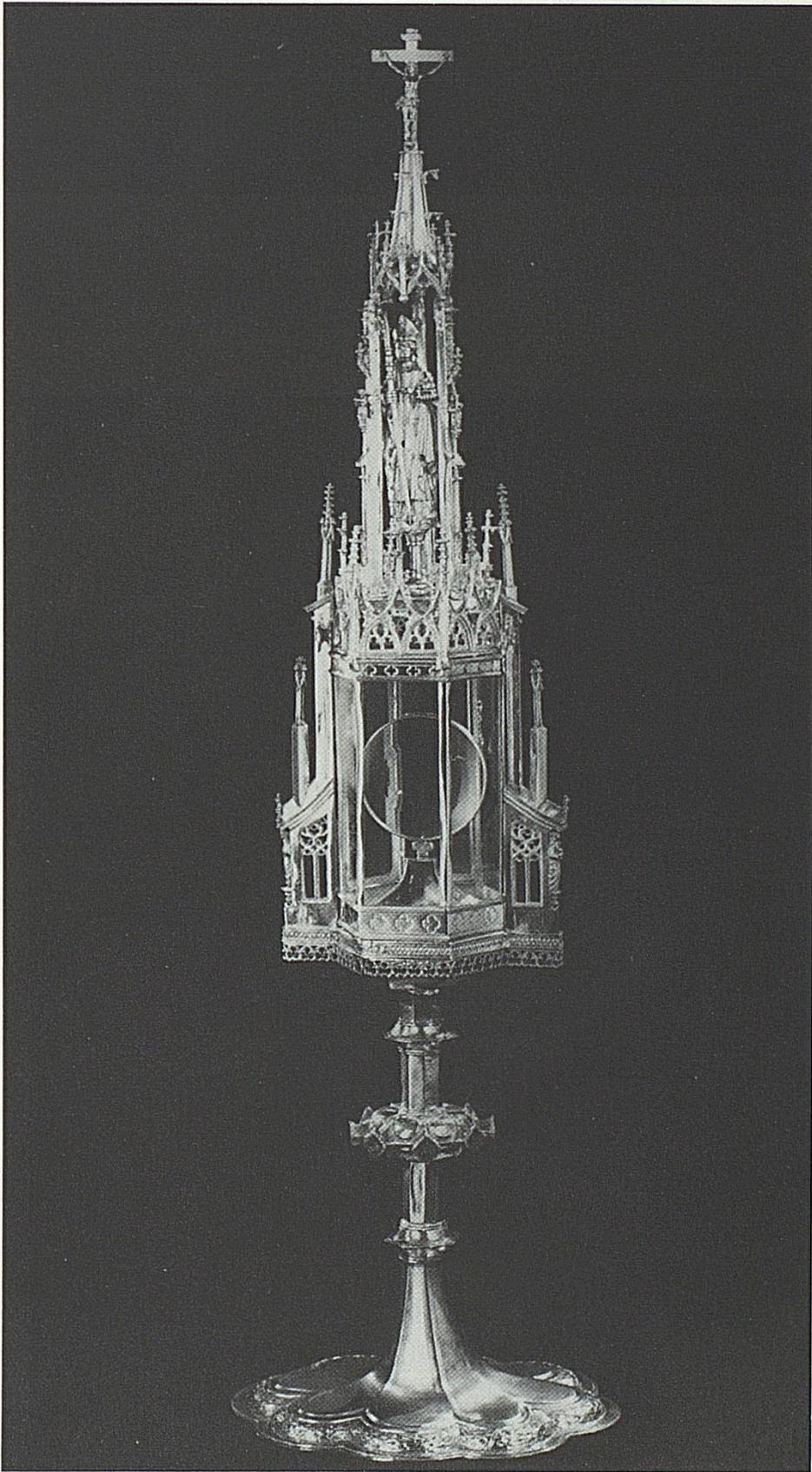
1728

Paroisse catholique, Courroux

Intéressant travail d'argenterie historisant du XVIII^e siècle dans le style gothique flamboyant. Le pied comporte les poinçons de la ville de Bâle et de l'orfèvre Johann Friedrich II Brandmüller (1688 - 1742, maître en 1711).

Seules les figurines de saint Nicolas et des autres saints semblent remonter à la fin du XV^e siècle, tandis que l'ostensoir lui-même doit avoir été refait en 1728 par l'orfèvre bâlois. (A. G.)

Bibliographie: ¹⁴⁰



OSTENSOIR

Argent doré, serti de pierreries

Hauteur 81 cm.

Vers 1760

Eglise Saint-Marcel, Delémont

Travail d'Augsbourg, vraisemblablement, mais sans poinçon. Riche travail d'orfèvrerie dans le goût de la rocaille.

L'ostensoir se compose d'un pied décoré d'ornements divers, tous caractéristiques du milieu du XVIII^e siècle. Il en est de même pour la partie supérieure avec son opulent décor de fleurs, de feuillages, de rocailles et de rayons, surmontée d'une croix rehaussée de pierreries. (A. G.)

Bibliographie: ¹⁴¹



PETITE CROIX-RELIQUAIRE

Argent

Hauteur 25,4 cm.

1672

Musée jurassien, Delémont

Au-dessus du pied polylobé, le noeud, en forme de poire renversée, est orné de fleurs ajourées.

On reconnaît les poinçons de la ville de Bâle et du maître orfèvre Sebastian I^{er} Fechter (né en 1611, maître en 1633, mort en 1692).

Le pied est gravé aux armes de la famille Metthée et daté de 1672 : Bernard Metthée fut curé de Delémont de 1672 à 1704.

Le petit reliquaire, qui occupe le centre de la croix, présente deux esquilles de bois et l'inscription «Lignum SS. Crucis», bois de la sainte croix. De saints personnages sont gravés autour du reliquaire, en dessous la Vierge, en dessus un évêque (peut-être saint Nicolas), à droite et à gauche saint Germain et saint Randoald.

La croix appartient à la paroisse catholique de Delémont. (A.G.)



CALICE

Argent, partiellement doré

Hauteur 22,2 cm.

1663

Musée jurassien, Delémont

Repoussé et ajouré, partiellement gravé, le calice présente, sur sa coupe, de grands motifs floraux, sur sa base, des visages de séraphins. C'est un travail de l'orfèvre Jean-Jacques Pastor, maître orfèvre à Porrentruy jusqu'à sa mort en 1704.

Une petite plaque ronde, vissée sous le calice, est gravée aux armes du Chapitre cathédral de Bâle (Vierge en majesté et crosse) et datée de 1663.

Conservé dans la chapelle du château de Porrentruy jusqu'à la Révolution, le calice a été retrouvé dans la région du lac de Constance en 1960. (A.G.)



CALICE

Argent doré (vermeil)

Hauteur 26 cm.

Fin du XVII^e, début du XVIII^e siècle

Musée jurassien, Delémont



Le métal, repoussé, est décoré de motifs floraux dans le goût des gravures de Steffano della Bella, de motifs à lambrequins dans le goût des Bérain.

Fabriqué à Bâle, le calice porte le poinçon de Johann Friedrich I^{er} Brandmüller (né en 1655, maître en 1680).

Le calice appartient à la paroisse catholique de Delémont. (A. G.)



CALICE

Argent, partiellement doré
Hauteur 23 cm.
Fin du XVII^e siècle
Musée jurassien, Delémont

Travail de l'orfèvre Jean-Jacques Pastor, maître orfèvre à Porrentruy jusqu'à sa mort en 1704. Poinçons du maître et de la ville de Porrentruy.

Ce calice aux formes sobres mais au décor un peu lourd doit être l'œuvre d'un maître inexpérimenté. Sur le pied est fixée une plaquette aux armes du prince-évêque de Bâle Jean-Conrad de Roggenbach (1656-1693). (A. G.)



CALICE

Argent doré et redoré

Hauteur 23 cm.

Vers 1660

Paroisse catholique, Les Breuleux



Ouvrage de l'orfèvre bâlois Sebastian I^{er} Fechter (1611 - 1692, maître en 1633). Poinçons du maître et de la ville de Bâle.

Ce calice, composé d'un piétement à lobes repoussés est entièrement doré, surdécoré de plaquettes d'argent ajourées en forme de fleurs, de feuillages et de lambrequins. La coupe est moderne.

Sur son pied est fixé un médaillon gravé aux armes du prince-évêque de Bâle Jean-Conrad de Roggenbach (1656-1693). (A.G.)

Bibliographie: ¹⁴²



(1759-1824), principal du collège de l'abbaye de Bellay, (A.G.)

CALICE

Vermeil

Hauteur 26,6 cm.

1767-1769

Musée jurassien, Delémont

Le métal est repoussé et présente des motifs rocaille. Le calice a été fabriqué à Augsbourg; il porte le poinçon de l'orfèvre Georg Ignatius Christoph Baur (maître en 1750, décédé en 1790).

Propriété de la paroisse catholique de Courfaivre, le calice a probablement été légué à celle-ci par le père François de Sales Berbier (1759-1824), principal du collège de l'abbaye de Bellelay. (A.G.)



VIERGE À L'ENFANT

Argent

Hauteur 54 cm.

Vers 1730

Eglise Saint-Pierre, Porrentruy

Travail d'Augsbourg, probablement, ville connue pour ses statues en argent sur âme de bois.

Dans le style de Franz Anton Lang.

Sur un socle à pieds en volutes orné de motifs rocaille se dresse la figure de la Vierge à l'Enfant sur un fond de gloire.

Cette statuette proviendrait de Lucelle où elle fut achetée par Marie-Agathe Heutzinger de Porrentruy et donnée à la confrérie du Saint-Sacrement. (A. G.)

Bibliographie: ¹⁴³



PLAT DE COMMUNION

Étain

20,5 × 20,6 cm.

Vers 1675

Musée, La Neuveville

D'après le poinçon, l'ouvrage pourrait être attribué au potier d'étain biennois David I^{er} Witz.

Ce simple plat carré est monté sur quatre pieds en forme de boules tournées.

En son centre sont gravés un cartouche de style maniériste, aux armes de la ville de La Neuveville, et la date de 1675. (A.G.)

Bibliographie: ¹⁴⁴



(1.2.) fait des charmes en forme de gourde.

CHANNE

Etain

Hauteur 51 cm., largeur 18 cm.,
diamètre 32 cm.

1678

Paroisse réformée, Moutier

La channe est en forme de gourde. Un bouchon avec pas de vis ferme la channe.

Les poinçons sont peut-être ceux de Jakob Gmünden ou de Anton I^{er} Graf de Winterthour. Ces deux artisans du XVII^e siècle ont fait des channes en forme de gourde. (J.S.)



DEUX CHANNES

Étain

Hauteur 40 cm.

Largeur de la base 20,5 cm.

Largeur à l'ouverture 11,5 cm.

1722

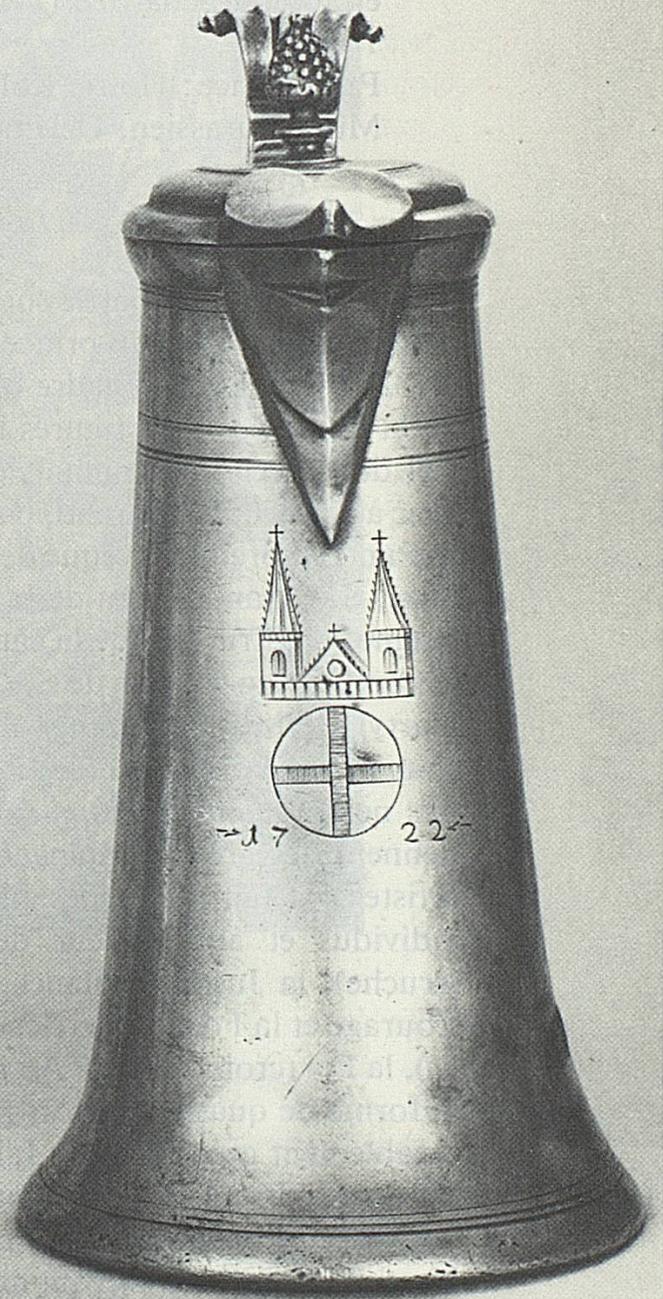
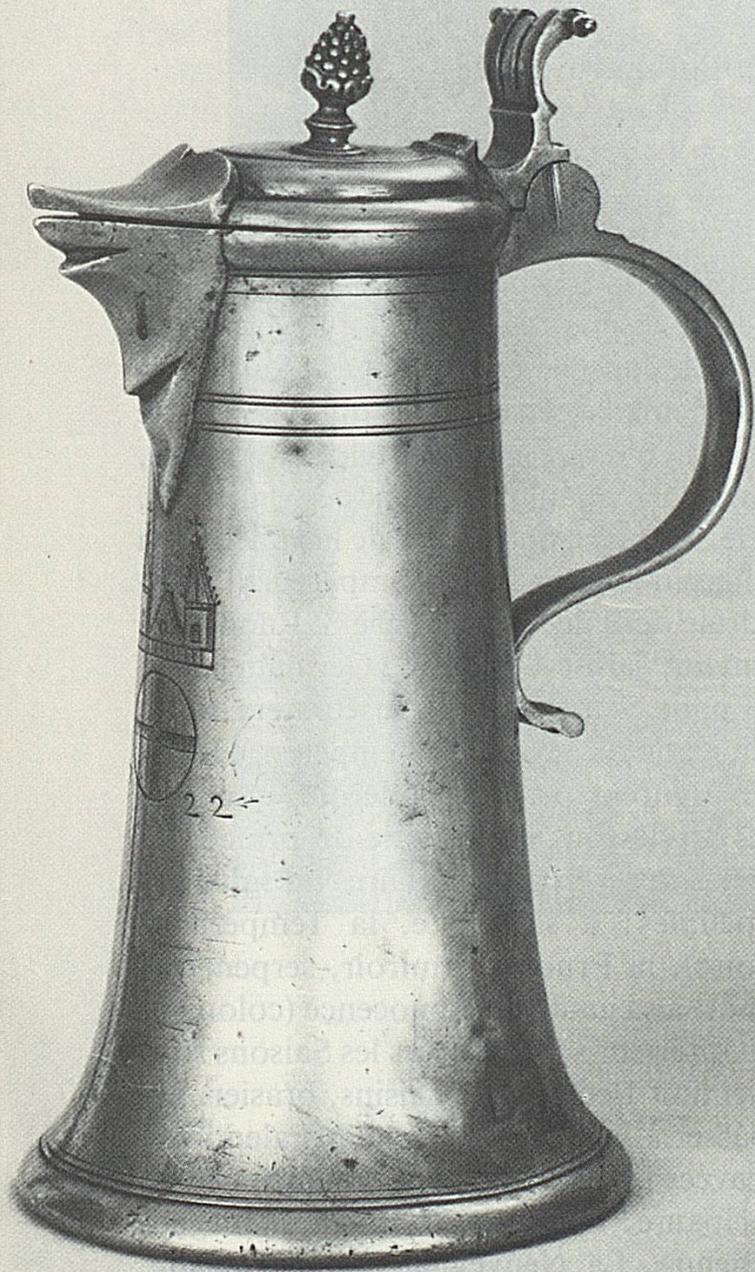
Paroisse réformée, Moutier

Jusqu'à ces dernières années la paroisse réformée de Moutier utilisait deux channes de 1722 pour la célébration de la sainte cène.

Ce sont des channes bâloises du type *Schnabelstitze*. Une channe très semblable à celles de Moutier se trouve dans la collection des étains du Musée national à Zurich.

Les poinçons permettent d'identifier l'artisan bâlois. Il s'agit du potier d'étain Niklaus I^{er} Uebelin.

Le haut des armoiries de la paroisse de Moutier est gravé sur le devant des channes (deux tours et le fronton de la collégiale), au-dessous une croix dans un cercle signifie la destination des channes. Il est très rare de trouver au XVIII^e siècle des channes où sont gravés des symboles chrétiens. (J.S.)



CALENDRIER MURAL DU PRINCE-ÉVÊQUE JOSEPH-SIGISMOND DE ROGGENBACH

Gravure en trois planches rapportées collées sur toile, format 100 × 200 cm. Composition dessinée par J. Huber et J. Hartmann, et gravée en 1779 dans l'atelier des frères Jean-Baptiste (1712 - 1774) et Joseph-Sébastien (1710 - 1768) Klauber d'Augsbourg.

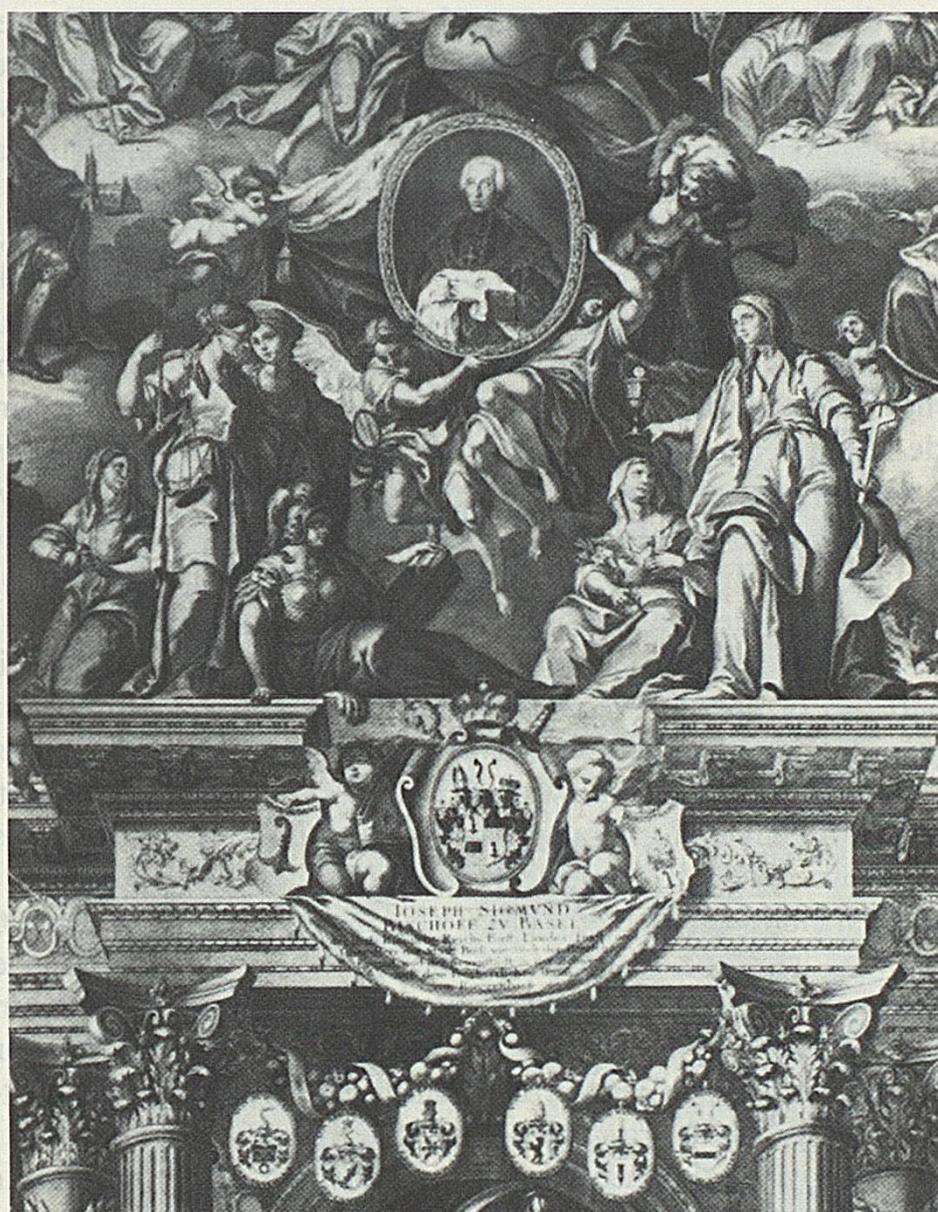
1791

Provenance: Hoirie Kohler, Porrentruy, 1978

Musée jurassien, Delémont

Le centre de la partie supérieure de la composition est occupé par le portrait (amovible) du prince-évêque Joseph-Sigismond de Roggenbach (1782-1794) dans un cadre ovale soutenu par quatre anges. Autour de lui et au-dessus sont figurés les principaux personnages qui peuplent le ciel de l'évêché: dominant le tout la Vierge, reine du globe terrestre, avec à sa droite S. Morand, patron du Sundgau, protecteur des vigneron, S. Pantale, premier évêque de Bâle, S. Imier, défricheur de la vallée de la Suze, S. Ursanne, vêtu de la dalmatique et S. Henri, empereur d'Allemagne, constructeur de la cathédrale de Bâle; à sa gauche S. Randoald, le compagnon martyr de S. Germain, sainte Ursule, S. Germain, abbé martyr de Moutier-Grandval, le pape S. Léon IX, consécrateur de la chapelle du Vorbourg et sainte Cunégonde, épouse de l'empereur Henri. Les noms de ces saints et saintes figurent sur les banderoles que soutiennent des groupes d'angelots. Au-dessous de l'effigie du prince, les artistes ont fait figurer les allégories des Vertus nécessaires au salut des individus et au bonheur des peuples: à sa droite, la Tempérance (cruche), la Justice (balance, gloire), la Prudence (miroir, serpent), le Courage et la Force (guerrier armé); à sa gauche, l'Innocence (colombe, lis), la Foi (croix, calice). Au plan inférieur sont figurées les Saisons sous la forme de quatre angelots présentant fleurs, épis, raisins, brasier. Un entablement gréco-romain fait passer à la partie centrale du calendrier.

Au centre de la frise sont gravées les armoiries de l'évêque et celles des villes et bailliages de la principauté: Franches-Montagnes, Elsgau, Birseck, Zwingen, Delémont, Bienne, La Neuveville, Saint-Ursanne, Pfeffingen, Erguel, Moutier-Grandval, Schliengen. Entre les chapiteaux de la colonnade grecque figurent les armoiries des six familles nobles en possession des charges héréditaires de la principauté, tandis que celles des dix-huit membres (nobles pour la plupart) du chapitre épiscopal de



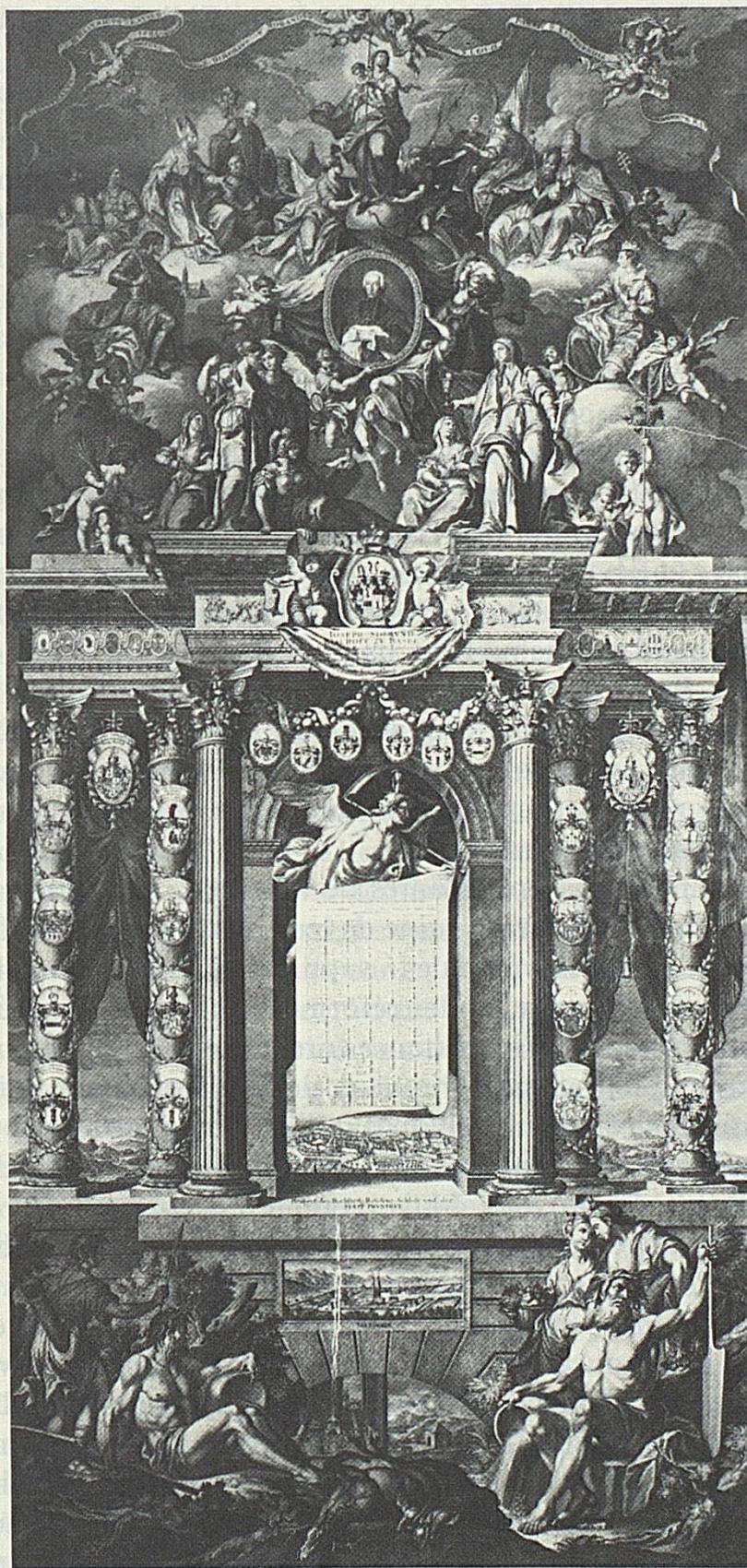
Calendrier mural du prince-évêque Joseph Sigmund de Roggenbach.

Bâle sont disposées verticalement sur le fût des colonnes extérieures. Au centre, soutenu par une allégorie du dieu Janus, le calendrier proprement dit sur un feuillet amovible. Immédiatement en dessous, une belle vue de Porrentruy, bien complète des portes monumentales et fortifications que la ville possédait sous l'Ancien Régime.

Le bas de la composition est occupé par une vue d'Arlesheim, siège du chapitre, dont la collégiale servait officiellement d'église cathédrale à l'évêché. Les figures entourant ce paysage urbain sont des personnages emblématiques représentant les ressources naturelles de la principauté : à gauche, Diane, la déesse de la chasse, un poisson rappelant l'importance de la pêche ; à droite Pomone et Cérès, avec fruits et gerbes. Les grands vieillards assis sont des allégories des sources et des rivières. Entre les deux, les établissements favorisés par les Princes-Evêques : fermes, fabriques, moulins, fonderies. Tout au bas de la composition enfin, un tableau de chasse : oies, canards, cerf, sanglier.

Les calendriers de ce type étaient à la mode sous l'Ancien Régime et la plupart des princes et évêques de l'Empire avaient le leur. Ils étaient distribués aux dignitaires laïcs et religieux de la principauté, et aux princes et évêques voisins. Ceux de l'Evêché, par exemple, étaient tirés à 150 exemplaires environ. De proportions d'abord modestes, ils deviennent monumentaux au XVIII^e siècle. Dans l'Evêché de Bâle, c'est sous Jacques-Sigismond de Reinach (1737-1743) qu'apparaît, semble-t-il, le premier calendrier aux proportions monumentales, mais aucun exemplaire ne semble s'en être conservé. Les exemplaires subsistants se divisent en deux groupes : a) celui de Simon-Nicolas de Montjoie (1762-1775), gravé par les frères Klauber, les grands spécialistes de l'époque en ce genre de travail, et dont les éléments sont déjà tout à fait pareils à ceux du calendrier du type b), lequel est le résultat d'une refonte totale opérée par les successeurs des frères Klauber, mais toujours sous leurs noms, en 1779. Ce nouveau modèle, un peu plus grand que le précédent, date donc du règne de Frédéric de Wangen (1775-1782), et sera encore utilisé sous son successeur, Joseph-Sigismond de Roggenbach (1782-1794), soixante-huitième et avant-dernier prince-évêque de Bâle. (P.O.W.)

Bibliographie: ¹⁴⁵ à ¹⁴⁷



Calendrier mural du prince-évêque Joseph-Sigismond de Roggenbach

LA RÉORGANISATION NAPOLÉONNIENNE DES CULTES ET LE PROTESTANTISME JURASSIEN

Provisoirement comprises dans la neutralité helvétique, les vallées méridionales de l'Evêché de Bâle n'avaient rejoint le département du Mont-Terrible qu'en décembre 1797. Outre la Prévôté sous les Roches, catholique, et l'abbaye de Bellelay, les villes et seigneuries réformées de La Neuveville et de Bienne, de Diesse, d'Orvin, d'Erguel et de Moutier-Grandval, n'avaient été qu'indirectement touchées par les bouleversements qu'avaient connus les terres épiscopales réunies à la France depuis le 23 mars 1793. Sur le plan ecclésiastique, les ministres de Bienne et de La Neuveville continuaient, avec leurs consistoires, à gérer leurs affaires de manière autonome. La classe d'Erguel réunissait les pasteurs de ce bailliage enfiévré par la Révolution. Ceux de la Prévôté se rendaient à la classe de Nidau; ceux de Nods et de Diesse restaient sous la surveillance du bailli du même lieu. Ils marquaient ainsi l'influence de la Réformation bernoise, cause première de l'existence d'un appendice «jurassien» du calvinisme. Pendant ce temps, les catholiques de l'Evêché et les luthériens du Pays de Montbéliard avaient vécu, plus dramatiquement, la remise en cause du statut de l'Eglise dans la société, au sein de la Grande Nation.

Pour les paroisses protestantes de l'Evêché, la réunion au Mont-Terrible signifia d'une part la ruine de leur assise financière, fondée sur des dîmes et redevances «féodales» supprimées, d'autre part l'insertion dans des cadres nouveaux, où les réformés avaient représenté des communautés minoritaires, d'importance fort diverse. Il fallait tenir compte d'abord de la faiblesse numérique et de la dissémination du protestantisme français: un demi-million d'individus, pour une population de vingt-six millions d'habitants, qui, par l'égalité civile, venaient de gagner le statut de citoyens. Mais, comme la réorganisation administrative, consécutive au coup d'Etat de Bonaparte, intégra bientôt les habitants du Mont-Terrible dans le Haut-Rhin, la complexité confessionnelle alsacienne imposa bien davantage ses contraintes. Là se côtoyaient, en épousant la mosaïque des anciennes souverainetés, réformés, luthériens et catholiques dans des proportions plus égales. Globalement, le protestantisme formait le tiers de la population. L'avenir du protestantisme jurassien allait se décider à Paris, siège du gouvernement et des ministères, et à Colmar, où ceux-ci étaient relayés par le préfet du département. L'application des mesures centralisatrices allait emprunter le ressort administratif auquel appartenaient désormais les

réformés de l'Evêché: Delémont, troisième arrondissement du Haut-Rhin. La circonscription des nouvelles justices de paix allait séparer dès l'an X (1802) catholiques et réformés: d'un côté, les cantons de Laufon et de Delémont; de l'autre, ceux de Bienne, de Courtelary et de Moutier. On avait mis fin ainsi à l'ancien canton de Moutier, héritier d'une prévôté mixte confessionnellement. Réformés et catholiques se partageaient dès lors, à parts quasi égales, les 40 000 habitants de l'arrondissement napoléonien de Delémont.

Alors que Bonaparte utilisait le fait protestant en France pour appuyer ses démarches diplomatiques en vue de conclure un concordat avec la papauté, le clergé local se cantonnait dans l'attentisme. L'annexion était récente; la situation fluctuante de l'Helvétie semblait ne pas garantir pour longtemps l'appartenance à la France. Les pasteurs avaient bien dû prêter serment à la constitution de l'an VIII; ils ne s'assemblèrent pas avant la promulgation de la loi du 18 germinal an X (8 avril 1802). Pour répondre à la sollicitation de leurs collègues alsaciens et mulhousiens, un colloque eut lieu à Sonceboz le 6 octobre 1802 et le pasteur Morel se rendit à Colmar. Mais le travail préparatoire fut plutôt l'œuvre du sous-préfet Jean-Baptiste Holtz et de son suppléant, l'avoué Melchior Delfis. En mai 1802, le préfet Noël expliqua, par une circulaire aux maires, la portée de la loi sur les cultes. Le mois précédent, les sonneries de cloches avaient repris à l'occasion de la fête de Pâques. A l'été, la sous-préfecture de Delémont demanda aux chefs-lieux des cantons protestants de collecter les renseignements indispensables à la formation des églises consistoriales, définies par les « Articles Organiques des Cultes Protestants ». Puis, elle avait convoqué une assemblée d'ecclésiastiques à Reuchenette le 17 août. L'obligation de réclamer les états de situation, la formation d'un comité de pasteurs qui conseilla secrètement la temporisation — il était formé du doyen Charles Gibollet, de Bienne, des pasteurs Frêne, Imer et Morel — indiquent que cette première phase se déroula encore sous l'influence des troubles de l'Helvétie. Il fallut attendre que Bonaparte intervienne personnellement dans les affaires confédérées, prélude à l'Acte de Médiation, pour que les pasteurs changent d'attitude. Dans l'intervalle, on avait profité cependant de l'occasion pour renouveler les consistoires paroissiaux, en se conformant à la loi. Dans chaque communauté, seuls les vingt-cinq chefs de famille les plus imposés avaient participé au choix des anciens. L'introduction du cens avait provoqué des remous, en particulier à Corgémont, où Charles-Ferdinand Morel fut empêché de monter en chaire le dernier dimanche du mois de novembre. La réorganisation générale allait pourtant de l'avant.

A la demande du doyen Gibollet, le sous-préfet autorisa une seconde assemblée à Reuchenette pour le 3 janvier 1803. Les ministres purent alors prendre connaissance de la répartition des paroisses entre quatre églises consistoriales. La loi de germinal avait fondé le découpage sur la constitution de circonscriptions regroupant au moins 6 000 âmes. Seule l'église consistoriale de Bienne allait comporter un nombre de fidèles suffisant, avec plus de 6 000 habitants. Celles de Bévillard et de Saint-Imier renfermaient moins de 5 000 âmes chacune, celle de Corgémont moins de 4 000...¹⁴⁸ Bévillard comprenait les paroisses réformées de la Prévôté, Court et Grandval desservies par un même pasteur, Moutier, Bévillard, Tavannes, Sornetan. *Saint-Imier* réunissait les communes du Haut-Erguel autour des temples de Renan et de Saint-Imier. *Corgémont* groupait les paroisses du reste de l'Erguel, à l'exception de Perles, soit celles de Courtelary, Corgémont, Tramelan et Péry. *Bienne* opérait le regroupement géographique des paroisses du pied du Jura et de ses premiers contreforts, Bienne et Perles, Orvin, La Neuveville, Diesse et Nods. Lenteurs administratives et attentisme local se conjuguèrent pour différer l'application de cette loi jusqu'au printemps 1804. Mais, successivement en mai et en août 1803, le passage du doyen des pasteurs genevois, Martin, et la procuration donnée au pasteur Mestrezat, de Paris, annonçaient un revirement. La régénération des paroisses était envisagée dorénavant dans un cadre français. Des pasteurs jurassiens réclamaient à leur tour une organisation définitive. Celle-ci prit la forme d'un arrêté préfectoral du 27 germinal an XII (17 avril 1804), approuvé par le ministre des Cultes Portalis.

Le sous-préfet dressa d'abord un tableau des députés que chaque commune devait fournir pour élire les quatre grands consistoires. Le pouvoir sut ensuite habilement concilier ses intérêts et la satisfaction des requêtes protestantes. En effet, l'installation des grands consistoires coïncida avec une véritable tournée de propagande plébiscitaire. Le sous-préfet parcourut les cantons réformés à la fin du mois de mai et au début du mois de juin. Il avait suscité partout des adresses pour saluer le nouvel Empereur. Dans chaque consistoire, les vingt-cinq chefs de famille aisés avaient souscrit «avec enthousiasme» à la nouvelle dignité conférée à Bonaparte. A Corgémont, on surenchérit : «Tous les titres étoient dus, Sire, à Vos vertus, à Votre héroïsme et à Vos bienfaits¹⁴⁹» ! Simultanément, Holtz avait achevé son travail dans le domaine ecclésiastique, commencé à Bienne le 22 mai, terminé par l'installation du grand consistoire de Bévillard le 7 juin. Théophile-Rémy Frêne nous a conservé le récit du dernier acte :

« Il s'agissoit que les six paroisses de la Prévôté fournissent chacune deux membres, en tout douze. L'élection finie, l'on alla à l'église. Le sous-préfet, au son des cloches et d'une belle musique militaire, y arriva par le chemin ordinaire bordé des deux côtés par une milice sous les armes; il fut reçu à la porte du temple par nous les ministres. Je lui adress(ai) au nom de MM. mes collègues et de moi un petit compliment auquel il répondit très gracieusement; je le conduisis à sa place, c'est-à-dire à celle des maires de Bevillard, et il me fit seoir à côté de lui; puis MM. les autres ministres suivirent. Il y avoit un nombreux auditoire. M^r Mochard de Bevillard, fit un beau sermon sur Gen. 17, 1. J'oublie de dire que l'action fut ouverte par un petit discours de M^r Holtz qui indiqua à l'assemblée les nouveaux élus. Après que tout fut fait, l'on sortit du temple, M^r le sous-préfet accompagné de nous les ministres, avec cortège de troupes, et de la musique. »¹⁵⁰ Ainsi, le déploiement de la milice et les accents d'une fanfare scellaient symboliquement l'accord retrouvé du trône et de l'autel.

Le pouvoir était satisfait, l'intendance pouvait suivre, avec retard. A la fin de juin 1804, les ecclésiastiques réformés étaient autorisés à porter « l'habit noir, rabat et manteau court ». Des décrets impériaux des 17 messidor et 11 thermidor an XII (6 et 30 juillet 1804) nommèrent les pasteurs aux différentes paroisses. On prépara ensuite le rétablissement du calendrier chrétien: une circulaire du ministre de l'Intérieur enjoignait aux préfets de « faire connoitre les intentions de S.M. sur le 1^{er} jour de janvier (1805) », qui devait être chômé comme « fête de famille ». Déjà, l'accession au consulat à vie avait correspondu au respect du dimanche et à la substitution de la semaine à la division révolutionnaire, décadaire. Le Te Deum célébré dans les temples pour la victoire d'Austerlitz présida au retour définitif au calendrier grégorien le 1^{er} janvier 1806. Napoléon confisquait à son profit la revanche de la tradition sur la novation. Par contre, il ne toléra pas la tenue de synodes, prévus par la loi, qui auraient permis au protestantisme jurassien de s'ouvrir à la Réformation française. Il préférait des consistoires isolés, face à l'appareil étatique. Il ne restait qu'à réclamer les traitements promis aux 21 pasteurs et aux 2 diacres des quatre églises consistoriales. En mars 1807, les mandats arriérés parvenaient aux intéressés.

Nous ne savons pas si les pasteurs jurassiens furent touchés par les discussions qui agitèrent le clergé parisien en 1806 et en 1807. Des écrits divers, notamment une lettre de l'archevêque de Besançon Le Coz, avaient préconisé la réunion des différentes confessions en une seule Eglise. Localement, l'absence de débat théologique est frappante au moment du bouleversement et, sur ce point précis, la civilité des élites

n'aboutissait qu'à une tolérance de surface. Les prêtres catholiques réfractaires du Mont-Terrible avaient été accueillis momentanément dans les presbytères réformés. L'assemblée de Bévillard en 1804 avait été tenue non seulement en présence du luthérien Peugeot, beau-fils de l'industriel Frédéric Japy, acquéreur de Bellelay, mais aussi du P. Frédéric Amweg, curé de Vendlincourt, «qui se trouvoit là par hasard». Evolution plus significative : le pasteur Morel pouvait annoncer au préfet, en mars 1805, que l'école primaire de Sonceboz était fréquentée depuis peu «par des jeunes gens appartenant à des cultes différents [...] Il était inouï dans ce pays de voir les enfans de parens catholiques fréquenter nos écoles protestantes.»¹⁵¹ Non loin de là, le procès du maire de Courfaivre révélait une réalité moins séduisante. Nicolas Baumat était accusé d'avoir refusé de paraître à l'église à l'occasion des prières pour la conservation de la République et des consuls, et d'avoir proféré des injures à l'égard du sous-préfet, du préfet Desportes — appelé «Félix Desporcs» — et de Bonaparte. L'affaire remontait à l'hiver 1803 - 1804. Après la déposition des témoins, le maire avait admis «qu'il pouvoit avoir dit que Bonaparte faisoit sa bourse comme chacun le faisoit quand il le pouvoit». Surtout, il précisait «qu'il étoit injuste en restituant les biens d'églises aux Prévôtis, qui n'avoient été réunis que longtems après notre pays, qui par conséquent, n'ont pas souffert des malheurs de la guerre, tandis que l'autre partie du pays, réunie six ans auparavant, qui avoit aidé à supporter les charges de la guerre de la révolution, ne pouvoit recouvrer ces mêmes biens»...¹⁵²

La réorganisation napoléonienne des cultes devait tout à la volonté gouvernementale. Elle ne mérite guère d'être envisagée dans une perspective spirituelle. Elle ne forme qu'un maillon, essentiel, dans la réorganisation de la vie sociale. Elle nous informe sur le rôle que l'Etat entendait faire jouer aux Eglises. Et à cet égard, Bonaparte réussit pleinement à transformer les prêtres, de toute confession, en auxiliaires de sa politique. Elle nous renseigne aussi sur l'exercice des pouvoirs, politique, économique et culturel, au niveau local. A ce point, il faut avouer que le clergé protestant «voltairien» du tournant du siècle s'accommodait assez facilement d'une telle orientation. La réaction individuelle des pasteurs reste là pour prouver notre assertion.

Les ministres réagirent à la rupture événementielle, imposée de l'extérieur, bien davantage en fonction de leur appartenance sociale, de leur idéologie qu'en théologiens. Certes, les extrêmes de l'adhésion spontanée ou du rejet méprisant existent. L'Erguéliste David-Charles-Henri Cunier, pasteur de l'église réformée de Bitschwiller près de Thann, avait renié ses «lettres de prêtrise» dès le début de la Révolution.

Après avoir présidé l'administration centrale du Bas-Rhin, il fut le sous-préfet inamovible de Sélestat sous le Consulat et l'Empire. A l'inverse, le pasteur de Tavannes, collectionneur des portraits de William Pitt, de Nicolas-Frédéric de Steiger, d'Aloys Reding, marquait son incompréhension — de septuagénaire — et son opposition dans le secret du journal personnel. A l'occasion du changement de date de la foire de Chaindon, Frêne s'exclamait : « Si les François pouvoient changer le cours du soleil et de la lune, ils l'auroient déjà fait, comme ils ont fait un nouvel almanach »¹⁵³ ! En réalité, la rationalisation recherchée de la vie sociale offrait bien des séductions à ces héritiers d'un XVIII^e siècle rural et philosophe. Même à la cure de La Neuveville, où la vie de société se poursuivait avec les qualités d'Ancien Régime sous l'égide de Jean-François Imer, beau-frère de Théophile-Rémy Frêne. Membre de la Société littéraire de Bienne, ce pasteur physiocrate vit son rapport sur la culture des vers à soie distingué par la Société d'Emulation de Colmar. Celle-ci avait déjà couronné les travaux du président de l'église consistoriale de Corgémont, Charles-Ferdinand Morel. Ici, nous touchons vraiment au cœur du problème. Chez Morel s'imbriquaient, sans conflit apparent de conscience, vie sociale et économie, religion et culture. Le ministre présidait également l'assemblée électorale du canton de Courtelary. Il représentait l'arrondissement de Delémont au conseil général du département et était secrétaire des comices agricoles. Il assista au sacre de Napoléon I^{er} : ses qualités civiles, et non sa charge de président de consistoire, l'avaient désigné. Il n'était pas le seul à marquer, par son engagement temporel, la volonté d'un nombre restreint de familles de conserver leur emprise dans tous les domaines de la vie locale : véritables dynasties de pasteurs, tels les Imer, les Liomin, les Moschard, qui avaient leurs équivalents dans les familles des juristes bruntrutains et celles des ministres luthériens montbéliardais.

Alors, les trois Moschard se partageaient les cures de Moutier et de Bévillard, les présidences de l'assemblée cantonale et du grand consistoire, ainsi que la mairie de Moutier. Samuel Himely, pasteur confirmé de Court et de Grandval, continua à rendre la justice dans le canton de Moutier, comme juge de paix. En 1810, le ministre de l'Intérieur lui conféra une médaille d'argent en raison de ses efforts pour propager la vaccine. D'autres avaient abandonné l'état ecclésiastique. L'ancien pasteur de Courtelary, David-Henri-Fidèle Cunier, était devenu receveur particulier de l'arrondissement de Porrentruy. Comme son parent, le luthérien Méquillet, d'Héricourt, le pasteur et romancier Georges-Auguste Liomin avait troqué l'habit du clerc pour celui de manufacturier. Cela ne l'empêcha pas de se plaindre à la sous-préfecture de

Delémont, parce qu'on avait « oublié » de le convoquer pour l'élection du grand consistoire de Bienne. Premier contribuable de son canton, il figurait également parmi les plus imposés en ville de Montbéliard, à l'autre extrémité de l'ancien Mont-Terrible.

A court terme et sur le plan général, le régime napoléonien allait pouvoir user des Eglises comme d'un puissant levier. Les nombreux Te Deum, les sermons de circonstance, les incitations à servir l'Etat en accomplissant son « devoir » de conscrit en témoignent suffisamment. La dénonciation des souffrances endurées perçait parfois. Ainsi à la lecture d'un brouillon du pasteur Morel, préparant la célébration, le 9 juin 1811, du baptême du Roi de Rome. La continuité n'était pas moins assurée dans cet appel pathétique à un règne de paix, qui s'appuyait sur les versets du psaume de David : « O Dieu, confie au roi le soin d'exercer la justice en ton nom. Et donne au fils du roi ton esprit d'équité » ! Il fallait un revirement politico-militaire, de niveau européen, pour qu'il en allât autrement.

A plus long terme et sur le plan régional, la réorganisation de l'Eglise réformée ne constituait qu'une pièce maîtresse dans l'édification d'une société nouvelle, où la richesse et les talents restaient les seuls critères de la hiérarchisation, vu l'abolition des privilèges de naissance et d'état. Les listes d'anciens, de ceux qui participèrent à leur élection, reflètent l'image de ceux qui localement constituaient les autorités sociales. Elles restent le fondement de toute sociologie objective au tournant du XIX^e siècle. La génération napoléonienne des pasteurs jurassiens n'annonce que fort peu les élans spirituels piétistes et le mouvement du « Réveil » des décennies suivantes.

André Bandelier

Notes: ¹⁴⁸ à ¹⁵³

Sources: ¹⁵⁴ à ¹⁵⁷

Indications bibliographiques: ¹⁵⁸ à ¹⁶²

CROSSE DE L'ÉVÊQUE EUGÈNE LACHAT



Travail de métal doré, dépourvu de tout poinçon apparent

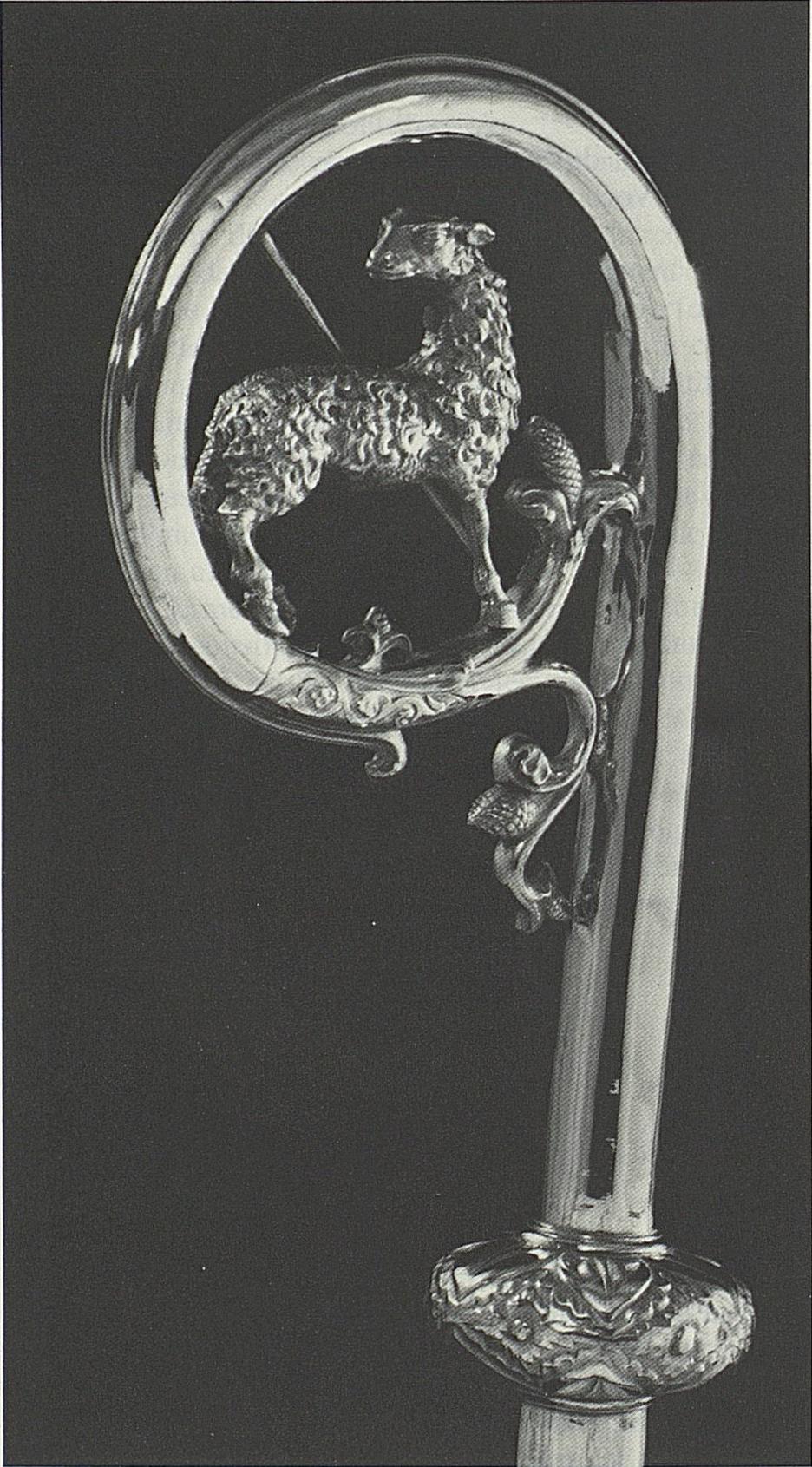
Hauteur 190 cm.

Troisième quart du XIX^e siècle

Chapelle du Vorbourg, Delémont

Cette crosse renferme dans la volute de sa partie supérieure une figure de l'agneau pascal. Les éléments décoratifs végétaux et floraux en font un intéressant spécimen des ouvrages de métal réalisés dès le milieu du XIX^e siècle dans le goût médiéval.

La crosse fut la propriété de Mgr Eugène Lachat (1819-1886), évêque de Bâle de 1863 à 1873. (A.G.)



RENOUVEAU DE L'ART SACRÉ AU XX^e SIÈCLE

Les événements — les événements artistiques comme les autres — se préparent toujours de loin. Avec le recul du temps, nous nous émerveillons moins de ce que l'on a appelé le «renouveau de l'art sacré» en Europe. Des courants irrépessibles y conduisaient, et c'est presque le contraire qui serait surprenant : que cette renaissance n'eût pas eu lieu.

Si décevant à tant d'égards pour l'art religieux, le XIX^e siècle réservait en ses dernières années un appel à la spiritualité dont l'église allait bénéficier. On a redit jusqu'à satiété combien les églises de ce siècle n'avaient admis qu'une forme d'art quasi officialisée, soumise à un code d'usage purement interne auquel nul véritable artiste n'aurait pu souscrire. Cet académisme dévot, en parfait accord avec une société bourgeoise, passait à côté de la vraie circulation artistique. La laideur d'une ornementation surabondante perpétuait un mauvais goût pour ainsi dire généralisé.

Cependant, la peinture, toujours en avance sur les autres arts plastiques parce que plus libre, manifeste, vers la fin du XIX^e siècle, une spiritualité qui apaise des faims non satisfaites. Gauguin, van Gogh, Odilon Redon, Hégésippe Moreau, sous des formes diverses et très personnelles, expriment autre chose que la seule réalité picturale, si exaltante que soit pour eux cette réalité. Ce qu'ils disent, c'est ou l'âme secrète des choses ou, à travers elles, leur âme même. Le réel, adoré comme les peintres savent l'adorer, ne peut être pour eux qu'un ensemble de signes ou de symboles : il faut aller au-delà. Certains peintres prennent le nom de « nabis » (prophètes), ce qui n'est pas tout à fait un hasard.

Autre phénomène, non moins important s'il est d'un ordre différent : la peinture, de minutieuse et fragmentaire qu'elle avait été dans les années 1870 à 1880 avec les impressionnistes et les pointillistes, se donne un vocabulaire plus ample. Que l'on songe aux aplats de Gauguin, que l'on songe à ces mêmes plages lourdement cernées dans les œuvres de van Gogh. Cézanne, qui distend les surfaces, veut une peinture souvent monumentale. La volonté de créer un ordre plus nettement géométrique est évidente chez Seurat, dominant sa facture divisionniste. Dans ses structures simplifiées, l'affiche triomphe. Par ces peintres et par leurs disciples, on rejoint la grande peinture décorative — fresque, mosaïque, baies vitrées — toutes œuvres dont l'église aura besoin.

Il ne faudrait pas négliger les révolutions survenues en architecture. Les matériaux nouveaux (le fer, le béton, le verre) modifient les conditions mêmes dans lesquelles on bâtit. Et c'est à cette époque que des

programmes à peu près inconnus avant la fin du siècle s'imposent aux architectes, les obligeant à voir grand et à demander à la technique ses recettes. Il faut construire des gares, des stades, des ponts, des théâtres, des grands magasins, des bibliothèques, des musées. Naît alors une architecture différente qui mesure autrement les volumes d'air en fractionnant l'espace beaucoup plus librement. Des dimensions nouvelles s'ouvrent, non seulement pour les usagers de ces sculptures habitables, mais pour l'imagination du créateur. Les limites imposées aux âges classiques par les seules contraintes matérielles s'abattent, grâce aux vertus du pilier d'acier, du voile de béton, de la paroi de verre amovible. Les réalisations vont toujours dans le sens de la clarté, de l'harmonieuse géométrie, de l'intégration au site, le décor, s'il existe, ne dissimulant jamais la structure.

Toute l'histoire de l'architecture du XX^e siècle, si exaltante, porte la marque de ce jeu où l'audace technique, les nécessités de l'urbanisme ou de la fonction et la recherche esthétique vivent en heureux équilibre. En témoignent parmi d'autres chefs-d'œuvre, l'église de Gruntvig (Klimt), la tour Pirelli (Ponti-Nervi), le pont sur la Thur (Maillart), Ronchamp (Le Corbusier), le musée Guggenheim (Wright), Brasilia (Niemeyer-Costa).

Ce sont là des phénomènes que l'Eglise même n'avait pas provoqués, ni l'Eglise ni sa tradition d'art religieux. Mais la poussée était trop forte. La rencontre était inévitable entre des peintres et des architectes engagés sur les voies que nous avons décrites et le monde ecclésiastique s'interrogeant sur son attitude de repli. Du côté des artistes, l'intérêt est manifeste pour les œuvres religieuses du passé, églises romanes ou vitrail. Du côté de l'Eglise, on se fait perméable à des courants extérieurs en pleine vitalité. Quelques commandes audacieuses d'une part, des publications d'autre part (par exemple « Le Mystère sacré » avec Maurice Denis, dès 1890) suscitent un enthousiasme parallèle.

Les premières années du XX^e siècle voient se concentrer toutes ces influences dispersées. De nouvelles églises surgissent, utilisant la brique, le béton, le verre, s'ornant de fresques et de vitraux. Elles ne sont pas toujours reçues sans opposition, et on les qualifie volontiers de hangars, de garages, d'usines. Comment percevoir le sacré dans ces vastes salles claires, dépouillées, laïcisées ? Mais le divorce est consommé avec l'académisme et avec le classicisme. Rompant toutes les amarres, on s'avance vers la haute mer de l'invention pure.

Cette période est généreusement créatrice, que ce soit en Autriche, en Allemagne, en France, en Hollande ou en Suisse. S'il existe Notre-Dame du Raincy que l'on considère volontiers comme exemplaire de ce

renouveau, il y eut Saint-Paul, à Genève (1916), qui fut œuvre collective puisque toute une poignée d'artistes y travaillèrent, dont Cingria, cet Alexandre Cingria partout présent pour animer des groupes et des sociétés d'artistes, fonder des revues, dessiner fresques et vitraux.

Dès lors, le mouvement ne connaîtra plus de freins. Des religieux prennent cette fois la relève pour exprimer leurs conceptions dans le domaine de l'art sacré, et avec une audace sans précédent. Le père Régamey, le père Couturier vont jusqu'à souhaiter «un art dégagé de toute arrière-pensée bien-pensante, que doit seul animer le contact avec l'art profane». Pour décorer Assy, on fait appel à Matisse, Bonnard, Rouault, Bazaine, Braque, Germaine Richier, en vertu du principe «aux grands hommes les grandes choses». L'art sacré ne se distingue plus fondamentalement de l'art profane; il n'existe pas de «diktat» de l'Eglise. Ce sont les artistes qui entrent dans l'église, croyants, non-croyants, qu'importe, pour poser leur marque et imposer leur art. Parler d'art sacré comme d'un art réservé devient injurieux, tout art étant en lui-même sacré, ennoblissant, haussant vers la spiritualité. Sans être sacrilège, Fernand Léger, communiste, pourra orner Audincourt, Assy et, chez nous, Courfaivre. Les artistes font œuvre individuelle: Matisse crée la chapelle des dominicains de Vence, Jean Cocteau peint la chapelle de Villefranche, Bernard Buffet celle d'une résidence privée, initiatives qui n'empêchent pas les vastes constructions destinées à des collectivités, que ce soit le couvent des Tourettes (Le Corbusier) ou la basilique souterraine de Lourdes (Pierre Vago).

Notre pays n'est pas resté à l'écart de ces grands courants contemporains. S'il n'y a pas participé de manière directe, par l'apport de créateurs, il en a été l'un des bénéficiaires, ce qui suppose tout de même, chez les responsables de l'œuvre, ouverture, compréhension, information. A la Blanche Eglise de La Neuveville, Edmond Bille posa trois vitraux figuratifs (1912-1915) et Philippe Robert, en 1924, inséra trois grands vitraux dans l'église de Chandon entièrement ornée par ses soins. L'église catholique de Tavannes, en 1929 et 1930, l'église de Fontenais, en 1933, furent entreprises par le groupe dit de Saint-Luc, une de ces sociétés nées de la ferveur des artistes. Nous ne jugeons plus ces édifices révolutionnaires; à l'époque, ils surprirent, gênèrent un peu dans leurs lignes nouvelles et leurs vastes proportions.

Le vitrail n'a pas encore la part belle, ni à Tavannes (Cingria) ni à Fontenais (Gaeng). Ce sont les vitraux, au contraire, qui retiennent notre intérêt dans les deux églises protestantes de Villeret et de Porrentruy. Créés la même année (1937) par Auguste Labouret et Henri Vermeil, ils proposent une facture d'avant-garde (la dalle de verre taillée à la

marteline) et un style robuste assez large pour meubler une baie de grandes dimensions.

Il faudra attendre l'après-guerre pour voir surgir, après l'un ou l'autre balbutiement, des œuvres de haute valeur artistique dans le domaine de l'art religieux. Construire parfois, le plus souvent restaurer, agrandir et embellir, telles furent les tâches de plus d'une paroisse, de meilleures années étant venues. Si le Centre de Sornetan et, à Delémont, le Centre Saint-François et le Centre protestant représentent des réussites architecturales, n'oublions pas les sanctuaires de Vicques, du Noirmont, les chapelles du Peuchapatte et celles, à Delémont, de Saint-Joseph et de Montcroix, Notre-Dame de la Prévôté à Moutier, le Carmel Notre-Dame de la Solitude à Develier. Tous ces ouvrages utilisent les ressources d'un art techniquement et esthétiquement rénové.

Mais le merveilleux, dans notre pays, restera sans conteste le triomphe du vitrail. Dans toute l'Europe, cette technique médiévale, tombée au rang d'une imagerie commerciale, fut renouvelée par de nombreux maîtres-verriers. Des peintres trouvèrent là un moyen original de s'exprimer en même temps qu'ils donnaient à leur œuvre une dimension collective: Rouault, Chagall, Manessier, Léger.

Lorsque l'architecte delémontaine Jeanne Bueche obtint en 1953 que Fernand Léger se fît le décorateur de Courfaivre, avait-elle le soupçon qu'elle inaugurerait ainsi une des plus étonnantes collections de vitraux modernes, au point que l'on a pu parler d'un «musée du vitrail»? Quatre peintres français parmi les meilleurs (Léger, Bissière, Estève, Manessier); une dizaine de peintres suisses dont six jurassiens (Angi, Bréchet, Coghuf, Comment, Giauque, Lapaire); une trentaine d'ensembles aux qualités exquises et souvent complémentaires invitant à se recueillir, à communier dans la beauté et dans la foi, voilà de quelles richesses nos églises se sont chargées en moins de trente ans, illustrant avec éclat un chapitre somptueux de l'art sacré moderne.

Jean-Paul Pellaton

Les Noces de Cana. ►

Vitrail de Fernand Léger. Courfaivre.



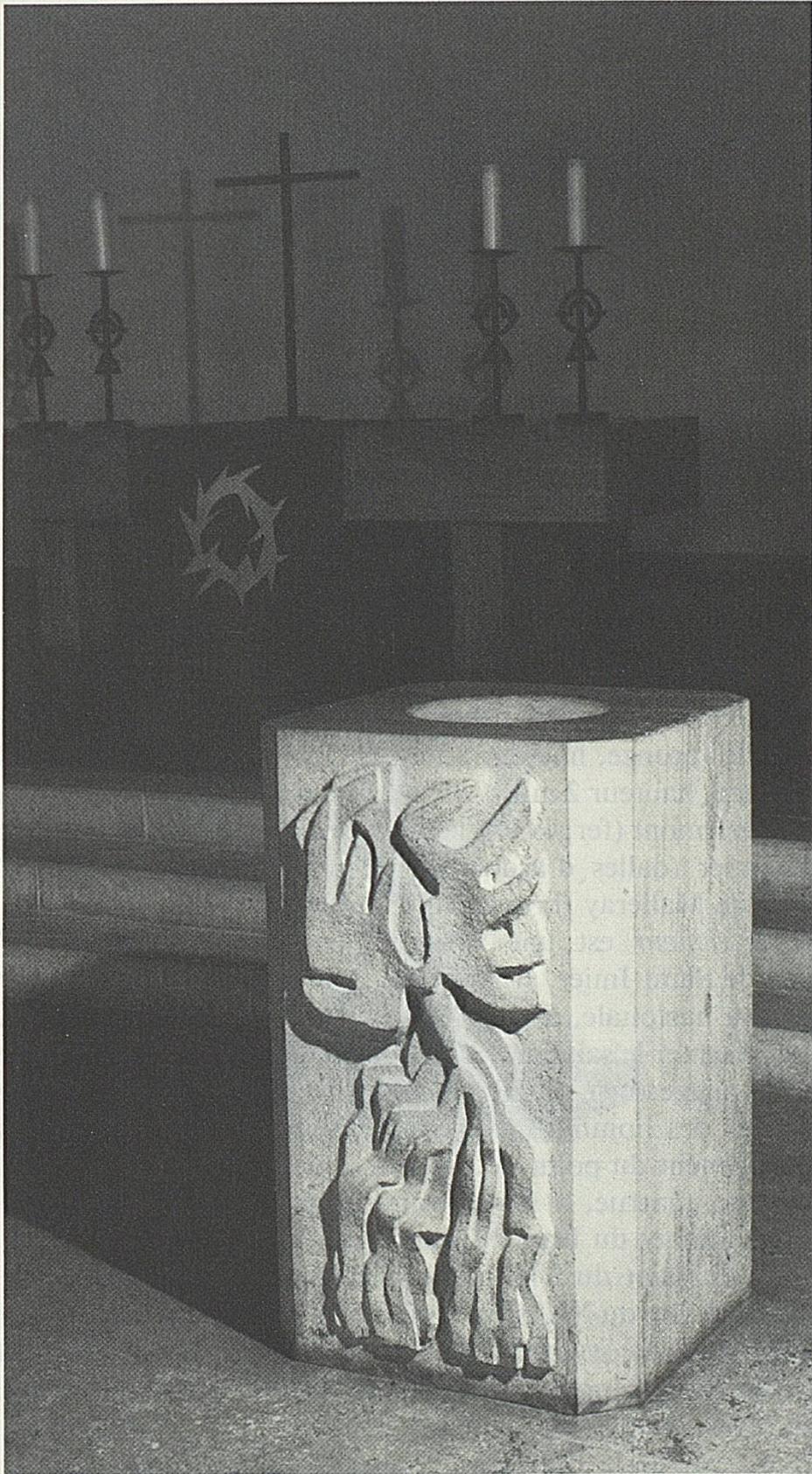
LES FONTS BAPTISMAUX
DE LA COLLÉGIALE DE MOUTIER

Œuvre d'André Ramseyer
Relief en plâtre
Hauteur environ 1 m.
1961
Paroisse réformée, Moutier

André Ramseyer, sculpteur neuchâtelois, a sculpté, en 1961, le relief des fonts baptismaux de la collégiale Saint-Germain à Moutier.

De la colombe, symbole de l'Esprit saint, coulent des fleuves d'eaux vives, d'où naîtra la vie nouvelle des baptisés. Dans un style à la fois dépouillé et robuste le sculpteur a donné une image saisissante du baptême.

André Ramseyer est né en 1914 à Tramelan, où son père était pasteur. Il a suivi les cours du sculpteur Léon Perrin de La Chaux-de-Fonds, puis ceux de Zadkin à Paris. André Ramseyer s'est fait une place dans l'art de notre temps. Il est le créateur de formes qui ne peuvent être que de lui. Ses œuvres sont érigées à La Chaux-de-Fonds, à Saint-Imier, à Malleray, à Bienne, à Lausanne, à Berne, à Thoune, à Zurich, à Kreuzlingen, à Mendrisio, devant l'ambassade de Suisse à Washington, au Centre Pompidou, à Naples. (J.S.)



LE DÉFRICHEUR

Œuvre de Georges Schneider
Sculpture, bronze
Hauteur 40 cm.
1962
Propriété privée

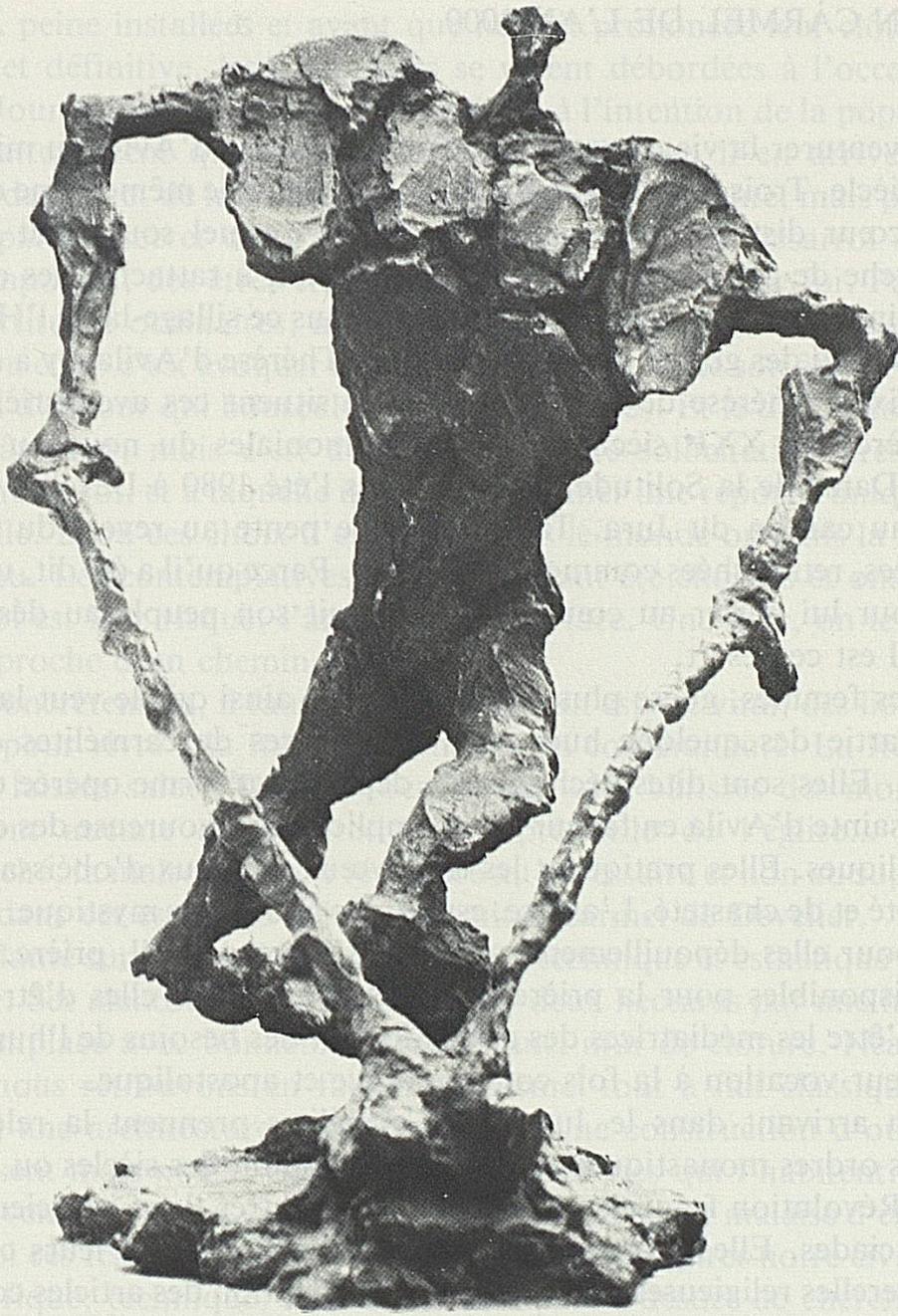
Le sculpteur Georges Schneider, établi actuellement à Paris, est né à Saint-Imier en 1919. Ses œuvres sont répandues en Suisse, en France et au Québec. En Suisse on connaît le *Christ* de la Mission catholique française de Bâle (bronze, hauteur 3 m., 1957), l'*Imier labourant* de Saint-Imier (bronze, hauteur 2 m. 10, 1959), le *Phénix* de la Régie fédérale des Alcools à Delémont (fer, 1959), le *Chemin de croix* de l'église catholique de Saint-Imier (dalles d'ardoise, 1963), le *Saint Georges* de l'église catholique de Malleray (bronze, 1975).

Le Défricheur est une variante, en format réduit, de l'*Imier labourant* de Saint-Imier. Il a obtenu le premier prix de sculpture à la XVI^e mostra nazionale, premio del Fiorino, à Florence, en 1965. «Au lieu de représenter le saint en train de prier, écrit Georges Schneider, j'ai trouvé plus suggestif le thème du défricheur, symbole de la civilisation valable pour des hommes de toutes confessions, beaucoup plus intéressant également du point de vue plastique.»

Rivé à sa charrue, le saint ermite Imier évoque le dur travail civilisateur des moines du Haut Moyen Age.

Figure du saint du VII^e siècle natif de Lugnez, dans notre nord, créée par un artiste du XX^e siècle, né sur les bords de la Suze, dans notre sud, *Le Défricheur*, «symbole de la civilisation», englobe parfaitement le thème de notre exposition «Jura, treize siècles de civilisation chrétienne». (J.-L. R.)

Bibliographie: ¹⁶⁰



UN CARMEL DE L'AN 2000

Aventurer la vie, tout est là, affirme Thérèse d'Avila au milieu du XVI^e siècle. Trois cent cinquante ans avant elle, une même veine d'esprit et de cœur distingue les ermites du Mont-Carmel sous saint Albert, patriarche de Jérusalem. Et le Carmel se plaît à rattacher ses origines plus loin encore, au prophète Elie. C'est dans ce sillage-là de l'Histoire, et dans celui des grands mystiques — avec Thérèse d'Avila il y a Jean de la Croix et Thérèse de Lisieux — que se situent ces aventurières, ces pionnières du XXI^e siècle que sont les moniales du nouveau carmel Notre-Dame de la Solitude. Installées dès l'été 1980 à Develier dans le nouveau canton du Jura. Tapiées sur une pente au revers du village, clôturées, retranchées comme en un désert. Parce qu'il a été dit, un jour, que pour lui parler au cœur, Dieu conduit son peuple au désert. Le Carmel est ce désert.

Ces femmes, guère plus d'une vingtaine ainsi que le veut la Règle, font partie des quelque huit cents monastères de carmélites dans le monde. Elles sont dites déchaussées, depuis la réforme opérée en 1562 par la sainte d'Avila en faveur d'une application rigoureuse des conseils évangéliques. Elles pratiquent les trois vœux religieux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. L'ascèse, essentielle à toute vie mystique, signifie aussi pour elles dépouillement, solitude, silence, travail, prière.

Disponibles pour la prière, c'est leur manière à elles d'être engagées, d'être les médiatrices des aspirations et des besoins de l'humanité. D'où leur vocation à la fois contemplative et apostolique.

En arrivant dans le Jura, les Carmélites prennent la relève des anciens ordres monastiques engloutis dans la nuit des siècles ou balayés par la Révolution française comme les Prémontrés, les Cisterciens et les Annonciades. Elles attestent aussi que la Suisse a réglé leurs comptes aux querelles religieuses. En 1973, par l'abrogation des articles constitutionnels contre les couvents et les Jésuites. Plus tard, avec une nouvelle législation cantonale jurassienne débarrassée de toute restriction en la matière.

Situons en passant la provenance de ces moniales qui ne tombent pas du ciel mais nous arrivent de France. Evacuées de Marseille pendant la guerre, elles trouvent un refuge provisoire d'abord à Montélimar, puis en Suisse en 1969. C'est au printemps 1976 qu'elles acquièrent un terrain à Develier pour s'établir, quatre ans plus tard, dans leur nouveau monastère. En chemin, elles se sont accordé le détour d'un pèlerinage à Lucelle et à la Vierge du Vorbourg.

A peine installées et avant que ne soit prononcée leur clôture formelle et définitive, les Carmélites se voient débordées à l'occasion de deux Journées portes ouvertes organisées à l'intention de la population. Elles attendaient quelques centaines de visiteurs; il en arrive quinze mille, de près et de loin. Mus par la curiosité, sans doute, mais peut-être aussi par un secret désir d'approcher, au milieu du désarroi spirituel contemporain, des êtres établis dans la certitude de leur foi. Pas la foi des certitudes ordinaires, mais celle qui fonde la destinée humaine.

Du coup c'est évoquer une humanité en quête de son âme, c'est dire ce mal d'amour qui bouscule nos vies, leurs vies. Et le dire, c'est balbutier, tâtonner, mais c'est aussi déceler cette sollicitation pressante à l'intime de soi, et à laquelle il faut bien donner une réponse unique, personnelle. D'où ces choix d'existence dans le monde ou dans la solitude en Dieu. Les contemplatives, elles aussi, ont été choisies et ont choisi: leur foi est leur risque, l'amour leur aventure. Une voie, on le devine, assez proche d'un chemin de crête.

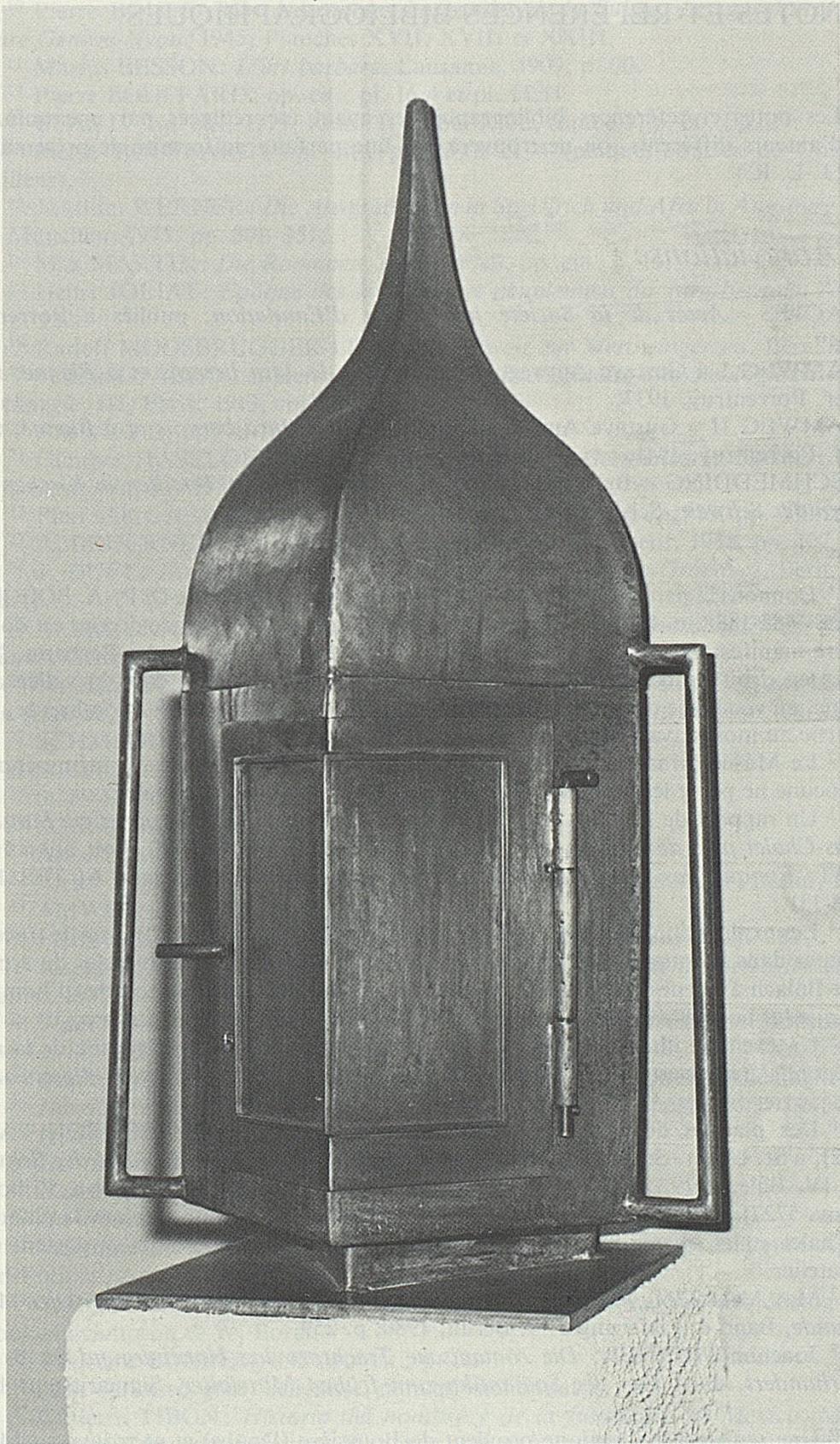
Concrètement, il faut à ces moniales un espace vital, des lieux aménagés pour vivre à la fois en solitude et en communauté. La Règle que leur a laissée sainte Thérèse prescrit que «les bâtisses des monastères n'auront aucune ornementation excepté celle de l'église... rien de recherché, la maison devant répondre au nécessaire et non au superflu». C'est dans cet esprit qu'a été construit le carmel de Develier.

Planté sur le roc, il est d'une qualité technique et esthétique irréprochable. Ses alentours sont délimités sur deux hectares par une haie vive qui remplace avec bonheur le traditionnel mur de clôture. Néanmoins nous nous retrouvons en face d'un carmel tout à fait classique, mais doté d'une architecture contemporaine. Une construction d'où le défi est absent mais non le risque, à l'image des vies qui l'habitent.

Aventurez la vie, exhortait sainte Thérèse... Il est malaisé d'expliquer en quoi ces femmes retirées du monde peuvent inspirer notre civilisation scientifique, technique, nucléaire. Et il paraît désuet de chercher à les situer dans une société qui a substitué aux anges et aux saints les idoles plus sensibles du confort et des satisfactions matérielles. C'est dire une fois de plus que leur espace est ailleurs et que leur vrai lieu, à elles, est une manière de relais dans la communion de Dieu et des hommes...

Si treize siècles après avoir reçu le ferment du message chrétien, notre vieille terre jurassienne se voit offrir un regain d'âme, c'est qu'à l'horizon de l'an 2000, des femmes en communauté à Develier essaient aussi de tenir, à leur manière, le pari de la vie, le pari du Dieu Vivant.

Jeanne Lovis



NOTES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Les notes et références bibliographiques ayant été rédigées par une quinzaine d'auteurs différents, on ne trouvera pas une parfaite uniformité de présentation. (J.-L. R.)

Abréviations:

ACTES = *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, publiés à Porrentruy dès 1849.

AMWEG I = Gustave Amweg, *Les arts dans le Jura bernois et à Bienne*, tome premier, Porrentruy, 1937.

AMWEG II = Gustave Amweg, *Les arts dans le Jura bernois et à Bienne*, tome second, Porrentruy, 1941.

SCHMEDDING = Brigitta Schmedding, *Mittelalterliche Textilien in Kirchen und Klöstern der Schweiz*, Schriften der Abegg-Stiftung Bern, 1978.

¹ Donnons la parole à l'inventeur de cette remarquable pièce, le Dr P.-A. BOÉCHAT (ACTES 1885-1888, p. 126): «L'agrafe de ceinture que nous venons de décrire est donc la première manifestation chrétienne dans notre pays, après l'invasion des Barbares. Nous sommes en droit de conclure que, au cours du V^e siècle, existait dans la vallée de la Vendline, au voisinage du village actuel de Bonfol, une population assez nombreuse, dont une partie au moins avait embrassé le christianisme.»

² Le Musée jurassien conserve d'autres plaques de ceinture de la même époque, mais aucune ne porte le symbole chrétien qui signale celle de Cras-Chalet.

³ Un rapport de fouille a été publié par P.-A. BOÉCHAT, *Le cimetière burgonde de Cras-Chalet près de Bonfol*, dans ACTES 1885-1888, pp. 110-129. Voir aussi Henri JOLIAT, *Epoque des invasions et peuplement du Jura bernois*, dans ACTES 1947, pp. 128-131.

⁴ Les explorations récentes dans les cimetières du Haut Moyen Age sur le tracé des autoroutes dans le canton de Fribourg ont démontré que les plaques-boucles du type C, type de Bülach à queues d'hirondelle, se trouvaient toujours dans des tombes d'hommes, tandis que les boucles à plaques rectangulaires étaient portées par les femmes.

⁵ Un exemple illustre où une femme portait un baudrier est la tombe de la reine d'Arnégonde découverte dans l'église de Saint-Denis à Paris. *Dossiers d'archéologie* No 32, janvier-février, Paris, 1979, p. 39 et 58.

⁶ Des plaques de ce type ont été trouvées à Weissenbühl BE (BOUFFARD, pl. 10,2), à St. Ursen/Schürmatte (*Ur- und Frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz*, UFAS IV, Bâle, 1979, p. 24, fig. 7) et à Fétigny (Musée d'art et d'histoire, Fribourg, No d'inv. 5727). Malgré la différence du motif central, on peut admettre que la plaque de Cras-Chalet et les quatre plaques citées ci-dessus sont contemporaines et sortent d'un même atelier.

⁷ Max MARTIN: *Burgunden*, dans *Hoops Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, Band 4, Lieferung 3/4, Berlin, 1980, p. 259.

⁸ Joachim WERNER: *Die romanische Trachtprovinz Nordburgund im 6. und 7. Jahrhundert*, dans *Von der Spätantike zum frühen Mittelalter*, Sigmaringen, 1979, p. 447.

⁹ Une seule pièce identique provient de Boussière (Doubs) et se trouve au Musée de Besançon.

¹⁰ Pierre BOUFFARD: *Nécropoles burgondes de la Suisse. Les garnitures de la ceinture Genève-Nyon*, 1945, Planches XVII, XVIII et XXIII.

¹¹ Marius BESSON: *L'art barbare*, Lausanne, 1909, p. 90.

¹² Pierre BOUFFARD: op. cit., pl. 16,4 et pl. 14,11.

¹³ UFAS IV, op. cit., 1979, Riaz/Tronche-Bélon, tombe 1, p. 30, fig. 29.

¹⁴ Pierre BOUFFARD: op. cit., pl. 23/3 et 4 (plaques-boucles de Cossonay et Daillens).

¹⁵ Joachim WERNER: *Die Ausgrabungen in St. Ulrich und Afra in Augsburg 1961 - 1978*, München, 1977, pp. 301 - 351.

¹⁶ Max MARTIN: *Die Romanen*, dans UFAS, op. cit., p. 13.

¹⁷ Henri JOLIAT: *Epoque des invasions et peuplement du Jura bernois*, ACTES 1947, p. 132.

¹⁸ Rudolf MOOSBRUGGER-LEU: *Die Schweiz zur Merowingerzeit*, Bern, 1971.

¹⁹ Fernand CABROL et Henri LECLERCQ: *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, III, Paris, 1913, col. 3144-3159.

²⁰ AMWEG II, pp. 76-78.

²¹ Günther HASELOFF: *Der Abtsstab des heiligen Germanus zu Delsberg (Delémont)*, *Germania*, 33/1955, pp. 210-235.

²² Pierre-Olivier WALZER: *Vie des Saints du Jura*, Réclère, 1979, pp. 280-284.

²³ A. BRUCKNER: *Scriptoria mediae aevi helvetica*, III, Genf, 1938, pp. 107-108.

²⁴ J. DUFT: *Die Geschichte*, dans *Die Bibel von Moutier-Grandval*, Bern, 1971, pp. 15-17.

²⁵ A. BRUCKNER: *Scriptoria mediae aevi helvetica*, XI, *Schreibschulen der Diözese Lausanne*, Genève, 1967, p. 35.

²⁶ M. BESSON: Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque, Fribourg, 1908, pp. 70 - 125, avec édition de la *Vita* aux pp. 164-178.

²⁷ SCHMEDDING: pp. 99 - 100.

²⁸ SCHMEDDING: pp. 101 - 102.

²⁹ SCHMEDDING: pp. 97 - 99.

³⁰ SCHMEDDING: pp. 100 - 101.

³¹ AMWEG II: p. 78.

³² Victor ELBERN: *Der eucharistische Kelch im frühen Mittelalter*, Berlin, 1964.

³³ AMWEG II: p. 78.

³⁴ Pierre-Olivier WALZER: *Vie des Saints du Jura*, Réclère, 1979, p. 283.

³⁵ Joseph BRAUN: *Das christliche Altargerät in seiner geschichtlichen Entwicklung*, München, 1932, p. 95 ff.

³⁶ Wanda von DALLWITZ: *Die Entwicklung der norddeutschen Abendmahlskelche des 13. und 14. Jahrhunderts*, Dissertation, Hamburg, 1957.

³⁷ *Lexikon für Theologie und Kirche*, Editions Herder, Fribourg (Allemagne).

³⁸ *Handbuch der Kirchengeschichte*, Ed. Herder, Fribourg (Allemagne), Bâle, Vienne.

³⁹ *Handbuch der Kirchengeschichte*, II/2, 117.

⁴⁰ *Handbuch der Kirchengeschichte*, II/2, 119.

⁴¹ *Handbuch der Kirchengeschichte*, II/2, 119.

⁴² *Handbuch der Kirchengeschichte*, II/2, 113.

⁴³ Valentine BORREMANS: *L'envers de la santé médicalisée*, Editeur: Agencia Tecno-Politica, Apartado 479, Cuernavaca, Mexique.

⁴⁴ Valentine BORREMANS: op. cit., p. 11, citant les travaux des démographes S. Cook, B. Simpson et W. Borah.

⁴⁵ Valentine BORREMANS: op. cit., p. 11.

⁴⁶ latin - latiniste, grec - helléniste, nahuatl - nahuatlato.

⁴⁷ Gutierre TIBÓN: *Historia del nombre y de la fundacion de Mexico*, Mexico, 1975, Fondo de Cultura económica. Peut être obtenu à l'adresse de l'auteur: Avenida de las Quintas 11, Cuernavaca.

⁴⁸ L'auteur, enfant de Moutier, ami d'Ivan Illich, s'affiche «philosophe autodidacte», en précisant: «Je sais que les philistins modernes n'apprécieront pas ce titre. Qu'à cela ne tienne! Je me réclame de Jakob Boehme, né en 1575 à Altseidenberg, cordonnier de son état et philosophe (le «philosophus teutonicus des Anglais»). En d'autres temps, notre terre a compté des philosophes horlogers.» (Ndlr)

⁴⁹ W. KOEHLER: *Die Karolingischen Miniaturen*, t. I, *Die Schule von Tours*, Berlin, 1931-1933.

⁵⁰ A. RAIS: *La Bible de Moutier-Grandval*, dans ACTES 1933, p. 163 et s.

⁵¹ C. NORDENFALD: *Beiträge zur Geschichte der turonischen Buchmalerei*, dans: *Acta Archaeologica*, t. VII (1936), p. 281 et s.

⁵² C. NORDENFALD: *Noch eine turonische Bilderbibel*, dans: *Festschrift Bernhard Bischoff*, Stuttgart, 1971, p. 153 et s.

⁵³ J. DUFT, B. FISCHER, A. BRUCKNER, E. BEER, A. A. SCHMID, E. IRBLICH: *Die Bibel von Moutier-Grandval*, Bern, 1971.

⁵⁴ J. GAEHDE: *The Turonian Sources of the San Paolo Bibel*, dans: *Frühmittelalterliche Studien*, t. V (1971), p. 359 et s.

⁵⁵ Y. CHRISTE: *Trois images carolingiennes en forme de commentaire sur l'Apocalypse*, dans: *Cahiers Archéologiques*, t. XXV (1976), p. 77 et s.

⁵⁶ H. KESSLER: *The Illustrated Bibles from Tours*, Princeton, 1977.

⁶⁰ E. IRBLICH: *Das Album Add. Ms. 10547*, dans: *Die Bibel von Moutier-Grandval*, pp. 187-193, où l'on trouvera l'inventaire détaillé des différentes pièces contenues dans cet album.

⁶¹ A. BRUCKNER: *Der Codex und die Schrift*, dans: *Die Bibel von Moutier-Grandval*, pp. 99-102.

⁶² *Les Monuments d'art et d'histoire en Suisse, Bâle-Ville*, Bâle, 1933, p. 297.

⁶³ Perry BLYTHE COTT: *Siculo-arabic ivories*, Princeton, 1939, pl. 62.

⁶⁴ *Les Monuments d'art et d'histoire en Suisse, Bâle-Ville*, Bâle, 1933, p. 298.

⁶⁵ AMWEG II: p. 87.

⁶⁶ J. J. MARQUET DE VASSELOT: *Les crosses limousines du XIII^e siècle*, Paris, 1941, p. 212.

⁶⁷ Joseph TROUILLAT: *Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle*, t. I, Porrentruy, Victor Michel, 1852, pp. 370-374.

⁶⁸ André RAIS: *Un chapitre de chanoines dans l'ancienne Principauté épiscopale de Bâle. Moutier-Grandval*, Bienne, Editions Ch. Gassmann, 1940, pp. 56-61 et 169. Même texte dans ACTES 1931, pp. 328-330.

⁶⁹ L'ancien diocèse de Bâle (disloqué à la Révolution) comprenait les territoires actuels suivants: la Haute-Alsace (dite Sundgau), Bâle et sa banlieue, les cantons d'Argovie (Frickgau), de Bâle-Campagne (Sisgau), de Soleure en amont de la ville sur l'Aar avec le vallon de la Dünnerg (Buchsgau), le canton du Jura avec la Prévôté jusqu'à Pierre-Pertuis, la vallée de la Birse de Soyhières à Bâle, enfin l'Ajoie avec un prolongement vers le nord entre Belfort et les Vosges. Ce diocèse était divisé en un doyenné urbain (Bâle) et onze doyennés ruraux.

⁷⁰ En principe, l'Eglise, l'évêque ne doit pas s'occuper directement des affaires séculières, en matière de juridiction temporelle notamment, de justice surtout. Un seigneur-évêque, un prince-évêque chargeait un laïque, généralement un noble, de ces fonctions. Ce laïque était dit vidame (*vice-dominus* soit vice-seigneur) pour un évêché et avoué (*advocatus*) pour un monastère. Assez vite, seul le terme d'avoué est resté, le vidame étant compris dans l'expression. Plus tard, la fonction sera assumée par le «Grand-maître d'hôtel», de la cour épiscopale; il sera en fait le gouverneur civil de l'Evêché de Bâle.

⁷¹ La féodalité est précisément la négation de l'Etat entendu dans ce sens; elle signifie l'éclatement de l'Etat. Les éléments du pouvoir, de l'autorité publique se retrouvent au niveau de la seigneurie; celle-ci s'est approprié les droits politiques et administratifs.

A l'intérieur de la principauté, ces droits sont encore souvent fragmentés et détenus par différents seigneurs.

⁷² I. FUTTERER: *Gotische Bildwerke der deutschen Schweiz*, Augsburg, 1930, pp. 14 et 155.

⁷³ B. SCHMEDDING: *Romanische Madonen der Schweiz*, Fribourg, 1974, No 12, fig. 24-25, avec une bibliographie complète.

⁷⁴ J. BAUM: *Inventar der kirchlichen Bildwerke des Bernischen Historischen Museums*, Bern, 1941, No 10.

⁷⁵ I. FUTTERER: *Gotische Bildwerke der deutschen Schweiz*, Augsburg, 1930, pp. 36 et 169, fig. 43-46.

⁷⁶ H. REINERS: *Burgundisch-Alemannische Plastik*, 1943, pp. 55-56, fig. 367.

⁷⁷ AMWEG I: pp. 184-185. Au sujet de la provenance, correction dans AMWEG II: pp. 10-11.

⁷⁸ AMWEG I: p. 183, cite seulement le saint Marcel.

⁷⁹ H. REINERS: *Burgundisch-Alemannische Plastik*, 1943, pp. 161-167 et 174, fig. 251-255 (le dessin, saints Marcel, André et Laurent).

⁸⁰ A. KAUFMANN-HAGENBACH: *Die Basler Plastik des 15. und frühen 16. Jahrhunderts*, Basel, 1952, p. 42, fig. 92 (ne connaît que le saint Marcel).

⁸¹ Communication inédite de M. Gervais Gouvernon en 1955.

⁸² H. ROTT: *Quellen und Forschungen zur Südwestdeutschen und Schweizerischen Kunstgeschichte im 15. und 16. Jh.*, III, *Der Oberrhein*, Quellenband II (Schweiz), Stuttgart, 1936, p. 97 (publie les textes relatifs au contrat avec Lebzelter).

⁸³ D'autres, inédits, aux archives municipales de Delémont, P.V. du Conseil 1492/1602, p. 39 et p. 177.

⁸⁴ J. BAUM: *Inventar der kirchlichen Bildwerke des Bernischen Historischen Museums*, Bern, 1941, No 43.

⁸⁵ A. KAUFMANN-HAGENBACH: *Die Basler Plastik des 15. und frühen 16. Jahrhunderts*, Basel, 1952, fig. 108.

⁸⁶ AMWEG II: pp. 8 et 11.

⁸⁷ AMWEG II: pp. 11-12.

⁸⁸ Pour ce qui concerne la Réforme, lire: Ph. JOUTARD: *Historiographie de la Réforme*, Paris-Montréal, Delachaux et Niestlé, 1977.

⁸⁹ A. CHÈVRE: *Lucelle*, Bibliothèque jurassienne, 1973, p. 5.

⁹⁰ *Apologia ad Gulielmum*, XIII, 31.

⁹¹ Paul PRINCE: *Les Franches-Montagnes dans l'histoire*, Saignelégier, Imprimerie du Franc-Montagnard, 1962, p. 34.

⁹² Yves CONGAR: *Vraies et fausses réformes dans l'Eglise*, Paris, Coll. Unam Sanctam, No 20, Ed. du Cerf, 1950, pp. 357-358.

⁹³ A. DAUCOURT: *Histoire de la seigneurie de Spiegelberg*, Porrentruy, Sté Typogr., 1903, pp. 61-62.

⁹⁴ P.O. BESSIRE: *Histoire du Jura bernois et de l'ancien Evêché de Bâle*, Moutier, Ed. de la Prévôté, 1977, p. 86.

⁹⁵ *Histoire vécue du Peuple chrétien*, dir. Jean Delumeau, t. I., Toulouse, Ed. Privat, 1979, p. 261.

⁹⁶ Lucien FEBVRE: *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, Paris, Ed. Albin Michel, 1947, p. 362.

⁹⁷ M. DESPLANDS: *La Religion en Occident*, Paris, Coll. Cogitatio Fidei, Ed. Fides/Cerf, 1979, p. 177.

⁹⁸ P. CHAUNU: *Le Temps des Réformes*, Paris, Ed. Fayard, 1975, p. 362.

⁹⁹ Fin de la lettre circulaire que Farel écrit à Morat en 1530.

A. RUCHAT: *Histoire de la Réformation*, t. II, Nyon, Ed. Giral, 1835.

¹⁰⁰ L. FEBVRE: op. cit., pp. 362-363.

¹⁰¹ L. FEBVRE: op. cit., p. 377.

- ¹⁰² J. DELUMEAU: *Le Christianisme va-t-il mourir ?*, Paris, Ed. Hachette/Essais, 1977, pp. 22-23.
- ¹⁰³ Archives de la paroisse de Lajoux, notes manuscrites prises en 1956.
- ¹⁰⁴ Lettre de Mr. W. Th. Kloek, conservateur adjoint au Rijksmuseum, 12.1.1981.
- ¹⁰⁵ K. ESCHER: *Die illuminierten Handschriften der Kantonsschulbibliothek in Pruntrut*, série de trois articles parus dans l'*Indicateur des Antiquités*, 1916, 4^e fasc., et 1917, 1^{er} et 3^e fasc.
- ¹⁰⁶ J. TROUILLAT: *Rapport sur la bibliothèque du Collège de Porrentruy*, 1849.
- ¹⁰⁷ CAROL. FRIDER. RHEINWALD: *Coniectanea ad historiam et geographiam antiquam episcopatus Basiliensis*, Bern, Weingart, 1843.
- ¹⁰⁸ Joseph TROUILLAT et LOUIS VAUTREY: *Monuments de l'histoire de l'ancien Evêché de Bâle*, t. V, Porrentruy, J. Gürtler, 1867.
- ¹⁰⁹ Louis VAUTREY: *Histoire des Evêques de Bâle*, t. I, Einsiedeln, Benziger Frères, 1884.
- ¹¹⁰ L. PFLEGER: *Ist der Basler Liber marcarum vom Jahre 1441 ein Steuerverzeichnis? Archiv für elsässische Kirchen-Geschichte*, 1929.
- ¹¹¹ Laurent FREYTHÉ: *Der bischöflich-baslerische Liber Marcarum vom Jahre 1441 in seiner Vorgeschichte, seinem Zweck und seiner Bedeutung, Archiv für elsässische Kirchengeschichte*, 1932.
- ¹¹² *Pouillés des provinces de Besançon, de Tarentaise et de Vienne*, publiés sous la direction de Joseph Calmette, par Etienne Clouzot, Paris, Imprimerie nationale, 1940.
- ¹¹³ A. CHÈVRE: *Jacques-Christophe Blarer de Wartensee, prince-évêque de Bâle*, Bibliothèque jurassienne, 1963.
- ¹¹⁴ G. AMWEG: *L'imprimerie à Porrentruy*, ACTES 1915, pp. 209-275.
- ¹¹⁵ *Mémoires d'Antoine-Léonce Kuhn et de son fils Joseph Randoald, bourgeois de Porrentruy*, publiés et annotés par Gustave Amweg, Porrentruy, Le Jura, 1935, 209 p.
- ¹¹⁶ Robert GERBER: *Hautbois et trompettes dans les temples jurassiens*, ACTES 1932, pp. 209-222.
- ¹¹⁷ Jacques BURDET: *La musique dans le pays de Vaud sous le régime bernois (1536-1798)*, Bibliothèque historique vaudoise XXXIV, Lausanne, 1963 (surtout le chapitre XVIII, *Les «trompettes» d'église*, pp. 297-336).
- ¹¹⁸ Martin STAEHELIN: *Der sogenannte Musettenbass. Forschungen zur schweizerischen Musik- und Instrumentengeschichte des spätern 18. und frühen 19. Jahrhunderts. Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums in Bern*, XLIX. und L. Jahrgang 1969 und 1970, pp. 93-121.
- ¹¹⁹ Appelé aussi Chataric, Chatic, Athic, Etic, ou encore Adalric.
- ¹²⁰ H. LEHMANN: *Zur Geschichte der Glasmalerei in der Schweiz*, Zürich, 1912, p. 343.
- ¹²¹ M. STETTLER: *Alte Glasmalerei in der Schweiz*, Zürich, 1953, pl. 12.
- ¹²² E. BEER: *Corpus Vitrearum Medii Aevi, Schweiz*, III, Basel, 1965, pp. 155-156, pl. 141.
- ¹²³ Précieuse illustration dans AMWEG II, p. 455, montrant le vitrail avant restauration, avec son «bouche-trou» du XVI^e siècle tardif.
- ¹²⁴ AMWEG II: p. 454 (attribué à Anthony Glaser).
- ¹²⁵ Catalogue de l'exposition de Carlsruhe en 1970, *Spätgotik am Oberrhein*, No 213, pp. 252-253.
- ¹²⁶ AMWEG II: pp. 92 et 95.
- ¹²⁷ Catalogue de l'exposition de Carlsruhe en 1970, *Spätgotik am Oberrhein*, No 193, pp. 239-240.
- ¹²⁸ AMWEG II: pp. 90-93.
- ¹²⁹ André RAIS: *L'histoire du Grand Ostensorio gothique de Porrentruy, œuvre de Georges Schongauer*, *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 22, 1962, pp. 73-80, pl. 22 et 23.

- ¹³⁰ *Jahresbericht des Historischen Museums Basel*, 1946, pp. 33 - 39.
- ¹³¹ AMWEG II: pp. 94-95.
- ¹³² AMWEG II: pp. 98 - 100.
- ¹³³ F. CHÈVRE: *Histoire de Saint-Ursanne*, Porrentruy, 1887, pp. 293 et 714.
- ¹³⁴ AMWEG II: pp. 98-99.
- ¹³⁵ A. KAUFMANN-HAGENBACH: *Basler Plastik des 15. und frühen 16. Jahrhunderts*, Basel, 1952, p. 68, No 131 et p. 40.
- ¹³⁶ Catalogue de l'exposition de Carlsruhe en 1970, *Spätgotik am Oberrhein*, No 228.
- ¹³⁷ Le buste de saint Bernard est publié dans: *Die Kunstdenkmäler des Kantons Luzern*, V, Basel, 1959, pp. 418 - 419, fig. 370-373.
- ¹³⁸ AMWEG II: pp. 95 - 97.
- ¹³⁹ AMWEG II: p. 97.
- ¹⁴⁰ AMWEG II: p. 98.
- ¹⁴¹ AMWEG II: p. 105.
- ¹⁴² AMWEG II: p. 103.
- ¹⁴³ AMWEG II: pp. 92 et 106.
- ¹⁴⁴ AMWEG II: p. 319.
- ¹⁴⁵ AMWEG I: pp. 461 - 462.
- ¹⁴⁶ Paul BERNIER: *Le dernier calendrier des Princes-Evêques de Bâle à Porrentruy (1791)*, *Almanach catholique du Jura*, 1916, pp. 29 - 32.
- ¹⁴⁷ Josef H. BILLER: *Die grossen Wappenkalender des Heiligen Römischen Reiches*, *Nordost-Archiv*, Jahrgang 1979, H. 53, pp. 1 - 12 (ill.).
- ¹⁴⁸ Si l'on prend pour base le recensement au 1^{er} janvier 1806, la circonscription de l'église consistoriale de Bienne comptait 6 878 habitants, celles de Bévillard, Saint-Imier et Corgémont respectivement 4 765, 4 678 et 3 901 habitants (Archives départementales du Haut-Rhin, Colmar, 1M 138/244).
- ¹⁴⁹ A Sa Majesté l'Empereur des Français, Corgémont, 5 prairial an XII (Coll. préfet Sunier).
- ¹⁵⁰ *Journal du pasteur Frêne*, t. 7, pp. 3112 - 3113 (Archives de l'Etat, Neuchâtel).
- ¹⁵¹ *Le Messager du Haut-Rhin*, 4^e année, 16 ventôse an XIII.
- ¹⁵² Extrait des registres du tribunal de 1^{re} instance du 3^e arrondissement, 17 brumaire an XIII (Archives départementales du Haut-Rhin, Colmar, M Suisse).
- ¹⁵³ *Journal du pasteur Frêne*, t. 7, p. 3054.
- ¹⁵⁴ Registres de correspondance du sous-préfet de l'arrondissement de Delémont (Archives de l'ancien Evêché de Bâle, Porrentruy).
- ¹⁵⁵ *Journal du pasteur Théophile-Rémy Frêne* (Archives de l'Etat, Neuchâtel).
- ¹⁵⁶ *Journal du pasteur Jean-François Imer* (Coll. Florian Imer, Berne).
- ¹⁵⁷ *Le Messager du Haut-Rhin*.
- ¹⁵⁸ Daniel Robert: *Les Eglises réformées en France, 1800-1830*, Paris, Presses Universitaires de France, 1961.
- ¹⁵⁹ Marcel SCHNEIDHAUER: *Les Eglises Luthériennes en France, 1800-1830*, Strasbourg Editions Oberlin, 1975.
- ¹⁶⁰ Charles-A. SIMON: *Le Jura protestant de la Réforme à nos jours*, Bienne, Editions jurassiennes de *La Vie Protestante*, 1951 (l'auteur a dépouillé les archives de l'Eglise réformée, à Corgémont).
- ¹⁶¹ Jean-René SURATTEAU: *Le département du Mont-Terrible sous le régime du Directoire, 1795 - 1800*, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- ¹⁶² André BANDELIER: *L'évêché de Bâle et le Pays de Montbéliard à l'époque napoléonienne: Porrentruy, sous-préfecture du Haut-Rhin*, Neuchâtel, A La Baconnière, 1980.
- ¹⁶³ Georges PIROUÉ: *Georges Schneider*, ACTES 1971, pp. 35 - 41.

REMERCIEMENTS

De nombreuses personnes et organisations ont contribué à la mise sur pied de l'exposition « Jura, treize siècles de civilisation chrétienne » par leur engagement ou par des dons en nature et en espèce. Elles ont ainsi témoigné leur intérêt pour cette Bible de Moutier-Grandval qui les relie à la culture universelle. Qu'elles en soient vivement remerciées. Nous ne pouvons citer ici que les principaux artisans de l'exposition.

Dr Pierre Philippe
Président du Comité d'organisation

ONT COLLABORÉ À L'ORGANISATION DE L'EXPOSITION :

Jacques Bailat (dons), René Bilat (animation scolaire), Pierre Boillat (presse), Jean-Marie Chèvre (animation), James Choulat (secrétariat), Roger Courbat, Hubert Crevoisier (livre de l'exposition), Pierre-Alain Droz (assurances), Francis Erard (vice-présidence, propagande, tourisme), Victor Erard, Louis-Joseph Fleury (programme audio-visuel), Dr Jean-Roch Helg (président de la Commission du Musée jurassien), Jean Jeker (secrétariat), André Marchand jr (surveillance), François Noirjean, Myrienne et Jacques Paroz (décoration), Etienne Philippe, Francis Rais (graphisme, iconographie), Jean-Louis Rais (conservateur du Musée jurassien), Reynold Ramseyer (vice-présidence, relations avec la British Library), René Roueche (finances), Claude Stadelmann (animation) et Alexandre Voisard (délégué cantonal aux affaires culturelles).

TABLE DES MATIÈRES

Ouverture	17
Le temps des saints (500 - 999)	19
Plaque-boucle damasquinée de Cras-Chalet	26
Bague	29
Crosse de saint Germain	30
Evangélaire de Saint-Ursanne	32
Récit de la vie de saint Germain	36
Vie de saint Imier	36
Bas dits de saint Germain	39
Chaussures pontificales dites de saint Germain	40
Bas dits de saint Dizier	41
Chaussure pontificale dite de saint Dizier	42
Calice et patène de Moutier-Grandval	44
Calice et patène dits de saint Germain	45
Des missionnaires, des conquérants et nous	46
Sens de la lettre, sens de la page	52
La Bible de Moutier-Grandval	56
Album relatif à la Bible de Moutier-Grandval	69
Reliure de la Bible de Moutier-Grandval	70
La Bible de Moutier-Grandval et la Grande-Bretagne	72
Saint Benoît et le Jura	75
Volute d'une crosse	80
Volute d'une crosse d'évêque	82
Bulle du pape Alexandre III adressée à Moutier-Grandval	84
L'Evêché de Bâle de l'an 1000 à 1500	86
Vierge en Majesté	94
Vierge de Courchavon	96
Vierge de Delémont	98
Projet de retable gothique pour l'église de Delémont	100
Statues provenant du retable de Delémont	104
Saint Marcel	105
Saint André	106
Saint Laurent	107
Sainte Agathe et saint Fridolin	109
Crucifix de Delémont	111
Crucifix de Saint-Imier	113
Saint Paul	115
La Bible: instrument de Réformes?	117
Adoration des Mages	124

Livre d'heures	126
Liber benedictionum, ordinationum et consecrationum de l'évêque Jean de Venningen	128
Cérémonial de Melchior de Lichtenfels	130
Statuta synodalia Episcopatus Basiliensis cum libro marcarum	133
Liber vitae des évêques et chanoines de Bâle	135
Lettre de confraternité	138
Missel de Bernhard Richel	140
Bréviaire bâlois	143
Sacerdotale Basiliense de Jacques-Christophe Blarer de Wartensee	146
Liturgie	149
La sainte Bible du vieux et du nouveau Testament	152
Le Miroir des martyrs anabaptistes	154
Antiphonaire d'Antoine Léonce Kuhn	156
Six instruments de musique d'église	158
Les ecclésiastiques et la société dans l'ancien Evêché de Bâle et le Jura, de 1600 à 1873	161
Vitraux de l'église Saint-Germain de Porrentruy	169
Saint Nicolas	170
Saint Evêque	172
Vierge à l'Enfant	174
Crucifix d'autel	176
Ostensoir dit «de Morat»	179
Ostensoir (Porrentruy)	182
Clochette d'autel en forme de colombe	184
Crosse de l'évêque Jacques-Christophe Blarer de Wartensee	186
Buste-reliquaire de saint Ursanne	188
Ostensoir (Laufon)	191
Ostensoir (Courrendlin)	194
Ostensoir (Courroux)	196
Ostensoir (Delémont)	198
Petite croix-reliquaire	200
Calice (Chapitre cathédral de Bâle)	202
Calice (Delémont)	204
Calice (de Roggenbach)	206
Calice (Les Breuleux)	208
Calice (Courfaivre)	210
Vierge à l'Enfant	212
Plat de communion	214
Channe	216
Deux channes	218
Calendrier mural du prince-évêque Joseph-Sigismond de Roggenbach	220
La réorganisation napoléonienne des cultes et le protestantisme jurassien ...	224
Crosse de l'évêque Eugène Lachat	231
Renouveau de l'art sacré au XX ^e siècle	233

Les fonts baptismaux de la collégiale de Moutier	238
Le Défricheur	240
Un carmel de l'an 2000	242
Notes et références bibliographiques	246
Remerciements	252

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

Abegg-Stiftung, Riggisberg: 39,40,41,42; Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Fribourg: 37; Bibl. Nat. Paris: 59, 61; The British Library: 53, 57, 63, 65, 67; Jean Chausse-Pro Jura: 237; Editions Heuwinkel, Neuallschwil/Bâle: 35, 55, 69, 71; François Enard-Office jurassien du patrimoine historique: 25, 29, 31, 32, 33, 85, 95, 97, 101, 105, 106, 107, 108, 110, 114, 116, 127, 129, 134, 139, 144, 145, 147, 150, 151, 153, 155, 157, 159, 177, 178, 180, 181, 183, 185, 187, 189, 194, 195, 197, 199, 201, 203, 205, 207, 208, 209, 211, 213, 215, 217, 219, 221, 223, 232, 239, 245; François Enard-Musée jurassien: 44, 45, 123, 131, 132, 136, 137, 141, 142, 148; Musée de Cluny, Paris: 93; Musée d'histoire de Berne: 99, 112, 171, 173, 175, 192, 193; Musée historique, Bâle: 81, 82, 83; Musée jurassien, Delémont: 241; Rijksmuseum, Amsterdam: 125; Société suisse des Patrons Lithographes, Berne: 51.

Le livre de l'exposition «Jura, treize siècles de civilisation chrétienne» est une coédition du Musée jurassien et de la Société jurassienne d'Emulation, soutenue financièrement par la Fondation Pro Helvetia. Il a été réalisé par une équipe de collaborateurs et d'artisans sous la direction d'Hubert Crevoisier.

Graphisme: Francis Rais, Courcelon. Photocomposition: Fabosa, Delémont. Photolithographie: Villars et Cie, Neuchâtel. Papier: Fabrique de papier Albert Ziegler S.A., Grellingue. Impression: Impressoor Moutier S.A., Moutier. Reliure: Schaffner et Cie, Rheinfelden.

Achevé d'imprimer le 8 mai 1981.

© 1981 Musée jurassien, Delémont, et Société jurassienne d'Emulation, Porrentruy.

A propos de la Bible de Moutier-Grandval

par Georges Duby

HISTOIRE

Treize siècles de civilisation du Moyen Âge, et dans les premiers temps de cette civilisation, un objet, déposé là, dans le pays jurassien. Un objet merveilleux, comme un symbole, mais aussi comme une greffe culturelle implantée pour fructifier. C'est sur cet objet, sur sa signification que je voudrais ce soir concentrer ma réflexion, apportant ainsi ma contribution de médiéviste à cette manifestation de fidélité à la longue histoire d'une nation. Partons donc, si vous voulez bien, vers l'époque carolingienne, c'est-à-dire vers les enfances de la civilisation occidentale. C'est de ce moment en effet que date le grand départ : toute notre culture est sortie de l'effort de quelques hommes de foi et d'espérance qui se sont acharnés, au IX^e siècle, à sortir de la barbarie, à sauver ce qui n'était pas tout à fait détruit de l'héritage antique.

Un monde en effet tragiquement pauvre. Tout s'était pendant des siècles affaîssi, et d'abord les vieilles cités que Rome avait fondées. Plus de routes, plus guère de monnaie, quelques trafiquants, quelques caravanes transportant vers les demeures de chefs de guerre quelques objets rares et de grand prix. Un naufrage, un engloutissement dans la ruralité. Des outils dérisoires, la faim, le creux de la dépression démographique : l'Europe trois fois moins peuplée qu'au temps de l'empire romain. Le gros de l'approvisionnement tiré non pas du champ, mais du pâturage et de la forêt, et la guerre, le pillage, comme l'activité économique la plus profitable.

